

**SAS [138] –
L'amour fou du
colonel Chang**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'AMOUR FOU DU COLONEL CHANG

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



L'AMOUR FOU DU COLONEL CHANG

Éditions Gérard de Villiers

CHAPITRE PREMIER

Le colonel Lee Chang se hâtait avec des gestes précis, économes, rapides, qui ne reflétaient ni le tumulte de ses pensées, ni les battements désordonnés de son cœur. Il était à un tournant de sa vie. Chaque feuille de papier qu'il introduisait dans la photocopieuse lui ôtait un peu du poids qui alourdissait son estomac. Le silence était absolu dans la grande salle aux murs tapissés d'armoires métalliques recelant les trente ans de secrets féroce­ment gardés du huitième étage de l'institut Ching-Shan de Sciences et de Technologie. Un organisme militaire jouxtant l'institut de recherches sur l'énergie nucléaire dont le colonel Lee Chang était le directeur adjoint.

Grâce à son badge dont la piste magnétique lui ouvrait les lieux les plus protégés des deux organismes, l'officier supérieur taiwanais avait accès à tous les secrets des deux instituts.

Pendant que le faisceau lumineux de la photocopieuse balayait un des derniers documents, Chang baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Navitimer, cadeau de sa fiancée Jou-Yi. Huit heures dix. Il allait être en retard, mais n'y pouvait rien. Jou-Yi s'était résignée à son manque de ponctualité et prenait toujours de la lecture lorsqu'elle avait rendez-vous avec lui. Le colonel Chang souleva le couvercle de la photocopieuse pour changer de document. Il aurait gagné du temps en le laissant tout le temps ouvert, mais les éclairs lumineux émanant de la machine étaient visibles de l'extérieur. Il rabais­sa le couvercle sur un nouveau document et appuya sur la touche « print ». Au même moment, il éprouva une curieuse impression : le plancher venait de vibrer légèrement sous ses pieds, comme au passage souterrain d'une rame de métro.

Ce qui était rigoureusement impossible : aucun métro ne passait sous les bâtiments de l'institut Ching-Shan.

La vibration se renouvela, plus marquée. Le colonel Lee Chang leva les yeux et son poulx grimpa brutalement. Le globe lumineux du plafond paraissait se dédoubler ! Comme si l'officier souffrait de troubles de la vision. Soudain, c'est toute la pièce qui sembla prise de tremblements ! Un tableau se décrocha du mur, les cloisons se mirent à onduler, l'électricité s'éteignit quelques secondes et un sourd grondement monta des profondeurs du bâtiment, glaçant le sang du colonel Chang. Un tremblement de terre !

Les séismes étaient fréquents à Taiwan, d'intensité variable, mais toujours dangereux, en dépit des protections antisismiques draconiennes incluses dans toutes les constructions. Le colonel Chang sentit la panique le submerger. Le building pouvait, sinon s'effondrer, du moins se déformer, et ses issues devenir impraticables. Déjà, les

ascenseurs ne devaient plus fonctionner, coupés automatiquement à la première secousse. Une sirène se mit à hurler dans le couloir, son hululement entrecoupé d'appels enregistrés appelant à évacuer d'urgence le bâtiment !

La lumière clignotait en permanence, comme un signal de détresse muet. Le colonel Chang rafla les documents photocopiés en pile à côté de la photocopieuse et les fourra dans sa serviette. Le bâtiment trembla à nouveau. La sirène hurlait toujours. Dans quelques instants, les équipes de sécurité allaient parcourir l'immeuble afin de vérifier qu'il ne s'y trouvait plus personne. Si on découvrait le colonel Chang en train de photocopier des documents ultra-secrets, c'était un aller simple pour le peloton d'exécution. Depuis le 1^{er} janvier 1947, date de la refondation de la République de Chine, originellement créée le 1^{er} janvier 1912 par le Dr Sun Yat Sen, on ne plaisantait pas avec la sécurité, à Taiwan. Refoulés de Chine continentale par les armées de Mao Tsé-toung, les partisans du maréchal Tchang Kai-chek y avaient créé un État très militarisé ayant comme but lointain la reconquête de la mère patrie.

Cet objectif s'avérant de plus en plus utopique en raison du rapport de forces, le régime Tchang Kai-chek s'était axé sur la lutte contre la subversion, c'est-à-dire le communisme.

En raison de la proximité avec la côte de la Chine méridionale — 160 kilomètres –, il était impératif d'éviter tout contact...

Le National Security Bureau se chargeait du contre-espionnage extérieur, avec des agents agissant sous couverture diplomatique ou clandestins. Dans l'île même, le Ministry of Justice Investigation Bureau, sorte de FBI politique, scrutait sans relâche les vingt-deux millions de Taiwanais, à la recherche de traîtres, c'est-à-dire de gens travaillant pour le régime communiste. Grâce à ses contacts avec certaines triades implantées à la fois à Taiwan et en Chine continentale, il réussissait quelques manips particulièrement vicieuses...

Et pour que les dirigeants de Pékin ne croient pas que ceux de Taiwan avaient oublié toute idée de reconquête, l'intelligence Bureau of the Ministry of Defense envoyait le plus souvent possible ses nageurs de combat traverser le détroit de Taiwan pour asticoter les défenses communistes.

Ces trois organismes faisaient peser sur l'île une chape de plomb et personne n'était à l'abri de leurs investigations. Ils n'hésitaient d'ailleurs pas à éliminer discrètement ceux qu'ils repéraient comme ennemis de la République de Chine. Soudés contre l'ennemi extérieur, un peu comme les Israéliens, les habitants acceptaient peu ou prou cette dictature discrète. Aussi, le colonel Lee Chang n'ignorait-il pas les risques qu'il prenait.

Raflant les originaux qu'il venait de photocopier, il les remit en toute hâte dans leurs classeurs, refermant ensuite la porte de l'armoire blindée dont il brouilla la combinaison.

Son soulagement fut de courte durée. Alors qu'il se précipitait vers sa serviette restée près de la photocopieuse, la lumière s'éteignit. Dans l'obscurité, le hurlement du klaxon d'alerte lui sembla encore plus sinistre. À nouveau, il sentit le plancher trembler sous ses pieds et il s'immobilisa, envahi par la panique viscérale que provoque une catastrophe naturelle. Il se voyait déjà enfoui sous les décombres de l'institut.

La photocopieuse s'était éteinte, elle aussi. Empoignant à tâtons sa serviette, le colonel Chang se rua dans le couloir, et entendit aussitôt des voix qui appelaient. Les équipes de sécurité fouillaient le bâtiment. Il se précipita dans l'escalier, guidé par l'éclairage de secours, accompagné par les grondements sinistres de la structure ébranlée par les secousses du tremblement de terre. Des plaques de plâtre se détachaient des murs, des portes battaient, les marches vibraient sous ses pieds.

Lorsqu'il atteignit le rez-de-chaussée, hors d'haleine, les secousses s'étaient un peu calmées, mais un nouveau glissement de terrain pouvait transformer l'institut Ching-Shan en un tas de gravats. À peine dans la cour, il se mit à courir vers sa Hyundai. Dans ces circonstances, personne ne s'étonnerait de sa hâte. Il aperçut des torches électriques et une voix cria dans sa direction :

— Il y a encore du monde, là-dedans ?

— Non, non, je ne crois pas, bredouilla le colonel Chang en montant dans sa voiture.

Quelque chose se détacha du toit de l'institut et s'écrasa avec un bruit sourd non loin de son véhicule. Ses mains tremblaient lorsqu'il mit le contact. En sortant, il croisa une voiture de pompiers qui arrivait, toutes sirènes hurlantes. L'Institut Ching-Shan faisait partie des immeubles prioritaires. Le colonel Lee Chang ne reprit son souffle que quelques minutes plus tard. Les rues de Taïpeh ne reflétaient pas sa panique intérieure. Il est vrai que les tremblements de terre y étaient fréquents. Il remonta Chengde Road, presque déserte, sur deux kilomètres. Le tremblement de terre paraissait terminé. Quelques passants se hâtaient sous la pluie. Il pleuvait toujours à Taïpeh, capitale plutôt sinistre d'un État pas très gai, trop obnubilé par sa survie pour cultiver le sens de la fête.

Lorsqu'il se gara dans Kuluen Street, en face du petit restaurant où l'attendait Jou-Yi, le colonel Chang avait retrouvé son calme. Le plus dur était fait. Il n'avait plus devant lui que quelques heures d'angoisse. Sa serviette à la main, il pénétra dans le restaurant, salué par un garçon qui le connaissait et qui annonça à voix basse :

— M^{lle} Jou-Yi est dans un des boxes, au fond, colonel.

Bien qu'il ne soit jamais en uniforme, personne n'ignorait sa qualité et son grade. Taïpeh, quoique capitale, était une petite ville. Le colonel Chang s'arrêta devant le box du fond, tout à coup apaisé.

Plongée dans un recueil de poèmes de Li-Pai, poète populaire du VII^e siècle, Jou-Yi ne s'aperçut pas tout de suite de sa présence, ce qui permit à Lee Chang de savourer quelques secondes d'ineffable bonheur. La seule vue de Jou-Yi le plongeait dans un état proche de la béatitude. Son regard alla des longs cheveux noirs, séparés par une raie au milieu, qui tombaient jusqu'à ses reins, au visage aux hautes pommettes et aux yeux étirés, avec un nez fin et une épaisse bouche d'un rouge sombre.

Jou-Yi sentit enfin sa présence et baissa son livre, un sourire éblouissant découvrant ses dents de nacre.

— J'étais inquiète, dit la jeune femme d'une voix douce. À cause du tremblement de terre.

Le colonel Chang se noya dans ce sourire plein de douceur. Jou-Yi n'était jamais énervée ni de mauvaise humeur, comme si rien n'avait de prise sur elle. Elle posa son recueil de poèmes et il aperçut, moulée par la robe de soie imprimée, sa poitrine à la fois pleine et aiguë, dont les pointes se dessinaient toujours sous ses vêtements. Des seins épanouis d'Européenne. Lee Chang s'assit, devinant sous la table les longues jambes fuselées.

Dès le premier regard, il était tombé éperdument amoureux de Jou-Yi, venue assister à une conférence qu'il donnait sur l'énergie nucléaire. Assise au premier rang, elle semblait boire ses paroles. La conférence terminée, elle était venue, avec d'autres auditeurs, entourer le conférencier. Le cœur battant la chamade, le colonel Chang ne l'avait plus lâchée, l'invitant séance tenante à visiter le mausolée de Tchang Kai-chek, une promenade classique. C'est en face du grand bâtiment blanc aux toits bleus qu'ils avaient vraiment fait connaissance. Jou-Yi préparait un doctorat de mathématiques appliquées et avait vingt-quatre ans, dix-huit ans de moins que le colonel Chang. Petite-fille d'un général de Tchang Kai-chek, elle avait grandi dans une famille imprégnée d'un anticommunisme viscéral. Originaire du nord de la Chine où elle avait encore des parents, elle n'avait jamais voulu fouler le sol de la mère patrie, « contaminé » par les communistes. C'était comme si sa famille avait été pour elle sur une autre planète.

Son regard lumineux, son corps magnifique et sa vitalité intellectuelle avaient littéralement foudroyé Lee Chang. Celui-ci, brièvement marié puis divorcé, plutôt renfermé, doté d'un physique banal, les cheveux courts, le visage énergique, n'avait jamais pensé avoir du charme. Et pourtant, Jou-Yi avait paru apprécier sa cour

discrète et pressante à la fois, riant quand elle le surprenait en train de la manger des yeux. Sa poitrine, étonnante chez une Asiatique, le fascinait. Plus tard, il avait avoué à Jou-Yi avoir eu envie de la toucher dès leur première rencontre.

Pourtant, il avait attendu huit mois pour le faire... Huit mois de promenades dans les parcs, d'excursions, de dîners en tête à tête. Intimidé, le colonel Chang se contentait de lui tenir la main. Et puis un soir, après dîner, il avait osé lui proposer de venir écouter de la musique dans son petit appartement de Hedung Road, et elle avait accepté. Cela avait été le début d'une folle histoire d'amour. Un mélange de passion sentimentale et de flambée physique qui avait transformé la vie du colonel Lee Chang depuis bientôt deux ans.

Le garçon, qui connaissait les goûts du colonel, posa devant lui un verre de Scotch whisky Defender 5 ans d'âge mêlé à des glaçons. Il en but une gorgée et remarqua :

— J'étais encore au bureau et la secousse a été assez forte.

— La radio vient de dire que c'était du 5,8...

Le garçon revint déposer sur la table différents plats. Jou-Yi annonça avec un sourire :

— J'ai commandé des Wu Hsi spare-ribs, de l'anguille frite, de la hot and sour soup et des Tan-tse Mien([1]).

Tout ce qu'il aimait. Jou-Yi était vraiment parfaite... Le colonel, après avoir bu encore une gorgée de Defender, commença à manger. Et soudain, en levant les yeux sur Jou-Yi, il surprit une lueur triste, inhabituelle dans son regard. Aussitôt alarmé, il demanda :

— Tu as eu peur du tremblement de terre ?

Jou-Yi secoua la tête.

— Non, j'ai appris une mauvaise nouvelle tout à l'heure. Ma mère doit subir une opération.

— Ta mère ! Mais quand nous l'avons vue dimanche...

La mère de Jou-Yi était une veuve à l'allure lascive, dotée de la même magnifique poitrine que sa fille avec qui elle partageait un appartement à Sanchung City, de l'autre côté de la rivière. Lee Chang lui était infiniment reconnaissant de ne pas s'être opposée à leur idylle, en dépit de l'importante différence d'âge. Jou-Yi répondit à la question qu'il s'appêtait à poser :

— Elle est allée voir son gynéco pour une visite de routine. Il a découvert des cellules cancéreuses sur le col de l'utérus... Il faut l'opérer. Il a dit que ce ne serait rien.

— Quand ? demanda le colonel Chang d'une voix étranglée.

— Après-demain.

Il posa ses baguettes, l'appétit coupé.

— Après-demain ! Mais alors...

— Je ne pourrai pas partir avec toi, avoua Jou-Yi dans un

souffle. C'est impossible de laisser ma mère. Elle n'a que moi !

— Je comprends, approuva le colonel Chang d'une voix blanche.

C'est comme s'il avait reçu le ciel sur la tête... Il n'aurait pas pu avaler un petit pois. Après l'émotion du tremblement de terre, cela faisait beaucoup.

Jou-Yi et lui devaient partir le lendemain matin pour l'île de Langkawi, en Malaisie. Les billets d'avion étaient pris, l'hôtel retenu. Et il lui était impossible de différer son voyage. D'abord parce que cette escapade amoureuse recouvrait une mission discrète demandée par l'état-major de l'armée taiwanaise, une évaluation du salon de l'armement qui se tenait sur l'île de Langkawi, et dont on ne pouvait évidemment pas déplacer les dates.

Cependant, il existait une autre raison, aussi impérative que secrète, qui interdisait tout retard : le colonel Chang quittait Taiwan pour toujours. Et cela, même Jou-Yi l'ignorait.

Machinalement, il baissa les yeux sur sa serviette pleine de secrets d'Etat. Brusquement, il eut la vision d'un engrenage qui se préparait à le broyer. Pour se donner une contenance, il acheva d'un trait son verre de Defender.

Sentant son désarroi, Jou-Yi posa tendrement sa main sur la sienne.

— Je te rejoindrai dans quelques jours, promet-elle. Moi aussi, j'avais très envie de ce voyage.

Le colonel Chang hocha la tête avec un sourire contraint. Comme dans une tragédie grecque, les fils du drame étaient inexorablement noués. On ne pouvait pas faire disparaître le cancer de la mère de Jou-Yi d'un coup de baguette magique, et lui ne pouvait revenir en arrière. Ce départ forcé était l'aboutissement inéluctable d'un processus s'étalant sur plusieurs années. Hélas, c'était une partie enfouie de sa vie dont il ne pouvait encore parler à Jou-Yi, en dépit des sentiments qu'il lui portait. Pas tant qu'il serait sur le territoire taiwanais. Il se força à grimacer un sourire.

— Je suis sûr que cela ne sera pas grave. Ta mère a l'air en parfaite santé... mais je suis si triste de partir sans toi demain matin.

— Moi aussi, affirma Jou-Yi, mais impossible de la laisser. Elle est folle d'angoisse.

Courageusement, Lee Chang reprit ses baguettes et picora sans appétit dans les plats, mais c'était comme de gaver une oie. Jou-Yi, elle aussi, se mit à manger. Ils n'avaient plus envie de parler. A peine leur soupe avalée, Jou-Yi donna le signal du départ. Tout en marchant vers la voiture, elle se serra contre son amant et murmura à son oreille :

— Nous avons jusqu'à demain pour nous dire au revoir.

Les cuisses largement ouvertes, le bassin surélevé par un grand coussin de soie jaune brodé d'un dragon, les bras noués autour des reins de Lee Chang, Jou-Yi avait l'impression que le sexe de celui-ci lui remontait jusqu'au cœur. bercée par les longs va-et-vient du membre fiché en elle et par la Neuvième Symphonie de Beethoven, elle cherchait à prolonger ce moment merveilleux, entaché d'une ombre de tristesse en raison de leur séparation prochaine.

— Tu es dur comme une tige de jade ! Souffla-t-elle.

Nourrie de poèmes classiques chinois, elle utilisait souvent des expressions un peu désuètes pour exprimer son plaisir. Pour le plus grand bonheur du colonel Chang. Lorsqu'ils étaient arrivés dans le petit appartement, elle s'était immédiatement serrée contre lui, murmurant à son oreille :

— Vite, viens dans mon jardin...

Façon ancienne de dire qu'elle avait envie de faire l'amour ; à Taiwan, on parlait le mandarin, le chinois classique. Le colonel Chang avait fébrilement déboutonné les boutons de sa robe de soie, s'emparant d'abord de ses seins dont le poids et la fermeté l'affolaient pour les pétrir, les caresser. Excitée par ces caresses dont elle raffolait, Jou-Yi l'avait entraîné jusqu'au lit, ayant hâte d'être transpercée.

Sa respiration s'accéléra soudain et elle supplia d'une voix mourante :

— Mon cœur, un peu plus vite, je vais jouir !

Le colonel Chang obéit, guettant les stigmates du plaisir sur les traits de la jeune femme. D'un coup, ses longs ongles rouges s'enfoncèrent dans les reins de son amant et elle gémit.

— Ne bouge plus !

Son bassin tressauta et son corps se couvrit d'une sueur parfumée. De toutes ses forces, elle retenait le membre de son amant en elle, le forçant à demeurer immobile au fond de son vagin tout le temps de son orgasme. Elle lui avait expliqué une fois que cela décuplait ses sensations. Lee Chang s'appliqua à ne pas bouger, contrôlant sa respiration, se maîtrisant de toutes ses forces. Lui n'avait pas encore pris son plaisir. Révulsée de bonheur, Jou-Yi jouissait longuement, avec un gémissement continu. Lorsque la vague s'apaisa, elle relâcha sa prise et, avec douceur, sachant comment combler son amant, bascula, d'abord sur le côté, puis sur le ventre. D'elle-même elle s'agenouilla, la croupe haute, les seins écrasés sur les draps, les mains à plat.

Agenouillé derrière elle, Lee Chang se guida à nouveau en elle, l'emmanchant de toute sa longueur. Jou-Yi gémit.

— Oh mon amour, comme tu es fort, comme tu me remplis bien ! Je pars, je te sens partout !

Au comble du bonheur, Lee se retira pour la transpercer à nouveau lentement, d'un seul élan, cognant au fond de son ventre. Dans ces moments-là, le colonel Chang aurait voulu que son sexe s'allonge comme le nez de Pinocchio. Puis, il se pencha et rassembla dans sa main droite les longs cheveux répandus sur le dos de Jou-Yi. Il en fit une natte qu'il enroula autour de sa main, tirant en arrière la tête de sa maîtresse. L'autre main crispée sur sa hanche, il se mit à la chevaucher de plus en plus vite, arrachant à la jeune femme des petits cris de plaisir. Ce simulacre de viol l'excitait au plus haut point. Lorsque Lee se répandit au fond d'elle avec un cri sauvage qui couvrit la Neuvième Symphonie, elle jouit à nouveau.

Avant de s'affaïsser à plat ventre, son amant toujours fiché en elle. Ils demeurèrent immobiles un long moment, écoutant la fin du CD, puis Lee Chang posa ses lèvres contre l'oreille de Jou-Yi et demanda anxieusement :

— Tu vas venir me rejoindre vite, mon amour ?

Jou-Yi, sans répondre, resserra ses muqueuses autour du membre encore dur enfoncé dans son ventre. Ce qui valait tous les mots d'amour.

*
* *

Les deux Sukhoi 30 passèrent devant les bungalows du *Pelangi Resort* dans un grondement de tonnerre, aile dans aile, volant à quelques mètres au-dessus de la mer d'Andaman, si près qu'on pouvait distinguer les visages des pilotes, grimpant ensuite vers le zénith dans une ressource magistrale. Jusqu'à ce qu'ils s'immobilisent quelques instants, comme des chandelles, « assis » sur leurs réacteurs, avant de plonger à nouveau vers la mer, dans un piqué impressionnant. Peints de couleurs différentes, les deux chasseurs russes évoluaient comme des avions d'acrobatie, enchaînant leurs figures dans le ciel nuageux de l'île de Langkawi. Relayés par la patrouille des as britanniques, les « Red Arrows », les hélicos russes M 17, des Mig 29, de gros Ilyouchine 76. Les invités d'honneur du Salon de l'Armement de Langkawi.

Normalement, l'île de Langkawi, située au nord de la Malaisie, tout près de la frontière thaïlandaise, était une destination touristique. Par la grâce du Premier ministre Mohamed Mahathir, elle était pour huit jours le rendez-vous des marchands d'armes de la planète.

Installé sur la véranda du bungalow n°47 du *Pelangi Resort*, le meilleur hôtel de Langkawi, les pieds dans l'eau, le colonel Chang

suit d'un regard distrait les deux chasseurs qui s'éloignaient.

Depuis vingt-quatre heures qu'il était arrivé dans cet endroit paradisiaque, l'image de Jou-Yi ne quittait pas l'esprit du colonel Chang. Il n'avait envie de rien, ni de manger, ni de se baigner, ni même de se rendre au salon, ce pourquoi il était pourtant officiellement là. S'il s'était écouté, il aurait appelé Jou-Yi tous les quarts d'heure. Simplement pour entendre le son de sa voix. Sa mère avait été opérée ce matin et elle était à son chevet.

Une nouvelle angoisse le rongeait, se superposant au manque causé par l'absence de Jou-Yi. Quelque chose qui s'était insinué en lui dans l'avion des China Airlines qui l'emmenait à Kuala Lumpur, capitale de la Malaisie, d'où il avait ensuite pris un second vol pour rejoindre Langkawi. En repensant aux derniers moments passés à l'institut Ching-Shan, il avait réalisé avec horreur qu'il avait dû oublier la copie du dernier document photocopié à l'intérieur de la machine neutralisée par la panne de courant !

Il se consolait en se disant que de toute façon, il n'aurait pas pu récupérer la feuille coincée dans les entrailles de la photocopieuse sans démonter celle-ci, ce qui était totalement impossible.

À d'autres moments, il se disait que ce n'était qu'un cauchemar, sans parvenir à reconstituer avec précision ses derniers gestes. Et que tout cela appartenait au passé, à une vie qui s'était terminée lorsqu'il était monté dans l'avion pour Kuala Lumpur. Seulement, il y avait Jou-Yi, demeurée à Taipeh. Tant qu'elle ne l'aurait pas rejoint, il tremblerait. Les précieux documents photocopiés étaient désormais à l'abri dans le coffre électronique de sa chambre, protégés par une combinaison connue de lui seul.

Pour se changer les idées, il regarda les deux Sukhoi qui revenaient au ras de l'eau, paraissant prêts à « strafes » les bungalows de luxe de *Pelangi Resort*. Stupéfaits, un groupe de Japonais bronzant sur la plage se demandaient s'ils n'assistaient pas au début de la Troisième Guerre mondiale...

Assourdi par le passage des deux chasseurs à basse altitude, le colonel Chang rentra dans sa chambre aux boiseries sombres.

Le *Pelangi Resort* était composé d'une centaine de bungalows en bois sombre et aux toits de tuiles rouges bâtis sur pilotis et comportant chacun quatre chambres, deux au rez-de-chaussée et deux à l'étage. Ils étaient confortables, climatisés, isolés les uns des autres et disséminés sur quelques hectares de végétation tropicale en bordure d'une longue plage bordée de cocotiers. Langkawi était comme il l'avait imaginée, cernée par des dizaines d'îlots qui permettaient d'agréables excursions en bateau. Un paradis tropical...

Après la grisaille et le froid de Taiwan, c'était le rêve : 27 degrés jour et nuit, la mer tiède et le fameux sourire malais. Les touristes

singapouriens, australiens ou japonais se ruaient ici. Hélas, le colonel Chang, rongé par l'absence de Jou-Yi et ses autres soucis, n'arrivait pas à profiter de ce paradis. Il alla prendre dans le mini-bar une bouteille de Defender « Success » 12 ans d'âge et s'en servit une solide rasade, la buvant aussitôt sans y ajouter ni eau ni glace...

Il laissa l'alcool couler dans sa gorge, attendant que la boule qu'il avait au creux de l'estomac se dissolve... Pourtant, tout s'était bien passé depuis son départ de Taiwan. Il avait certes le cœur battant en passant la douane de l'aéroport international de Taïpeh avec sa serviette bourrée de documents ultra-secrets révélant l'essentiel du programme nucléaire militaire taiwanais. De quoi le faire fusiller. Mais il était passé sans problème, protégé par sa carte d'identité militaire. Dans le journal, il avait lu un entrefilet sur le tremblement de terre, très modeste pour Taiwan. Pourtant, lui s'en souviendrait longtemps...

A la sortie de l'immense aéroport de Kuala Lumpur, conçu pour dix fois plus de passagers qu'il n'en voyait passer, un représentant de la mission taiwanais en Malaisie l'attendait discrètement. En réalité, un fonctionnaire du ministère de la Défense taiwanais qui avait organisé son séjour à Langkawi. Il avait remis au colonel Chang des « vouchers » pour l'hôtel, un billet Kuala Lumpur-Langkawi et retour et son accréditation pour le LIMA⁽²⁾ La mission du colonel Chang consistait à entrer en contact avec des constructeurs russes de missiles sol-air, 30% moins chers que les américains, et aussi avec des marchands d'armes sud-africains, pas trop regardants sur les ventes de matériel militaire à un pays « sensible » comme Taiwan. Eux fabriquaient des hélicos lourds et des canons de 155 à longue portée.

Le téléphone sonna et il se jeta littéralement dessus. Une onde de bonheur l'inonda quand il reconnut la voix de Jou-Yi.

— L'opération s'est bien passée, annonça-t-elle. Ce soir, je vais coucher à l'hôpital.

— Quand viens-tu ? Ne put s'empêcher de demander le colonel Chang.

— Dans trois ou quatre jours. J'attends le résultat de la biopsie. Tu me manques...

— Toi aussi, tu me manques terriblement, dit le colonel Chang.

Ils bavardèrent une vingtaine de minutes et il finit par raccrocher à regret. Sans Jou-Yi, il avait l'impression d'être un drogué en manque... Elle était dans chacune de ses cellules, dans chacun de ses neurones. Une drogue exquise qui se transformait en poison insidieux.

Il se resservit une rasade de Defender pour chasser l'angoisse qui revenait et chercha à se concentrer sur autre chose que Jou-Yi. Sur cette île tropicale, il se sentait en état d'apesanteur, entre deux

univers. Pour basculer dans sa nouvelle vie, il lui suffisait d'aller au salon et de se présenter à un certain stand. Le reste se ferait automatiquement, selon le schéma établi. Il avait été prévu qu'il donnerait signe de vie dès son arrivée, mais l'absence de Jou-Yi avait tout bouleversé.

Une fois le processus enclenché, il ne pourrait plus reculer. Donc, il attendrait l'arrivée de Jou-Yi. Sachant que « les autres » ne le contacteraient pas les premiers.

Il se remit à penser à Jou-Yi, un peu apaisé par l'alcool, et commença à se caresser en pensant à elle, comme un collégien. Priant le ciel pour qu'elle vienne vite.

*
* *

L'atmosphère était lourde et tendue dans le bureau isolé au dernier étage du ministère de la Défense taiwanais, dans Chung Hua Road, au cœur du quartier de Hsintien, à Taipei. Les six hommes présents avaient la tête plongée dans leurs dossiers, conscients de la gravité du moment. Le général Cheng Chuan, directeur de l'intelligence Bureau du ministère de la Défense, prit la parole de sa voix sifflante. C'était un homme sec, aux cheveux blancs très courts, la bouche encadrée de deux larges rides. Un fidèle serviteur de l'État, fils d'un des fondateurs de Taiwan.

— Il n'y a rien dans ce dossier ! dit-il de sa voix un peu aiguë. Rien du tout. Le colonel Lee Chang n'a *jamaïs* donné prise au moindre soupçon. D'ailleurs, si cela avait été le cas, il n'occuperait pas le poste qu'il a aujourd'hui... Et pourtant, il y a ceci !

Il brandissait une feuille de papier gondolée, couverte de chiffres et de diagrammes. On l'avait trouvée dans la photocopieuse en panne de l'institut Ching-Shan. L'employé qui l'avait découverte avait été intrigué par le cachet « ultra-secret » qui la barrait et avait alerté le service de sécurité. L'original se trouvait dans une des armoires blindées renfermant les secrets les mieux gardés de l'institut. Le reste de l'histoire avait été facile à reconstituer. Vers cinq heures, le colonel Lee Chang avait dû émarger au registre du rez-de-chaussée de l'institut. Or, il faisait partie des très rares personnes possédant le code d'accès du dernier étage. Autre bizarrerie : il avait signé le registre à l'entrée, pas à la sortie... Et il avait quitté le pays le lendemain à l'aube, pour une mission spéciale.

Le général Fa Wu Diao, directeur du MJIB([3]), prit la parole. Spécialisé dans la lutte contre les espions de la Chine communiste, il était très perturbé.

— Je ne comprends pas pourquoi le colonel Chang, s'il est

coupable, se trouve encore à Langkawi, remarqua-t-il. Il lui aurait été facile à Kuala Lumpur de reprendre un vol pour Hongkong...

Un ange passa, les ailes marquées de l'étoile rouge. A Taiwan, l'ennemi numéro un était la Chine. Les Services chinois – le Goangbu – donneraient des fortunes en échange d'un défecteur comme le colonel Chang. Le général Fa Wu Diao ne vivait plus depuis qu'il était au courant de l'affaire. En tant que responsable du contre-espionnage, il était le coupable désigné, si les communistes avaient dérobé les secrets les mieux gardés de Taiwan. Il savait ce qui l'attendait. A Taiwan, on ne pratiquait pas le pardon des offenses.

— Il n'y a rien, absolument rien dans le passé du colonel Chang qui puisse le relier aux gens de Pékin, renchérit un consultant du ministère de la Défense.

— La situation n'est peut-être pas aussi mauvaise que nous l'imaginons, conclut le général Fa Wu Diao. À ce jour, nous n'avons *aucune* preuve que le colonel Chang ait trahi. Nous supposons qu'il a fait des photocopies clandestines. Il peut y avoir une explication à cela. Au moment où il se trouvait à l'institut, il s'est produit un tremblement de terre. Cela a peut-être dérangé ses plans. Comme il partait le lendemain, il ne pouvait pas s'expliquer. Je lui ai fait téléphoner par le colonel Lin Tai qui se trouve à Kuala Lumpur. Chang se trouve bien à Langkawi comme prévu.

— Il a très bien pu livrer des documents et se faire débriefier, remarqua un autre général. Pour revenir ici ensuite. Rien ne dit qu'il se soit rendu compte de l'oubli de ce document dans la photocopieuse. La seule façon de savoir ce qui s'est réellement passé est de le faire revenir ici d'urgence. S'il a la conscience tranquille, il acceptera sans difficulté.

Le général Cheng Chuan approuva.

— Excellente idée. Je m'en occupe, mais je souhaite envoyer quelqu'un qui puisse faire face aux deux situations possibles.

— C'est-à-dire ? demanda le général Fa Wu Diao.

— Nous devons prévoir le cas où, coupable, le colonel Chang refuse de revenir. Dans ce cas, il faut l'éliminer *immédiatement* et récupérer les documents, s'il les a encore avec lui.

En bon professionnel du Renseignement, il connaissait la valeur inestimable d'un défecteur, infiniment plus précieux que les meilleurs documents. On pouvait toujours nier l'authenticité de ces derniers, alors qu'un témoin vivant était incontournable.

Il se tourna vers un homme aux cheveux gris en brosse, son adjoint opérationnel.

— Colonel Fu-kang, vous avez quelqu'un ? Quelqu'un qui n'éveille pas l'attention des Services malais.

Le colonel Fu-kang était le patron des nageurs de combat et des

commandos d'actions « spéciales ».

— J'ai quelqu'un, fit-il simplement. Il partira demain matin. Notre mission à Kuala Lumpur l'aidera.

— Très bien, conclut le général Cheng Chuan. Nous avons intérêt à résoudre ce problème d'une façon *positive*. Cependant, étant donné la gravité des conséquences possibles, j'ai demandé audience au président Lee Teng Wui afin de le mettre au courant.

Lee Teng Wui était le premier président de Taiwan élu démocratiquement, en 1996. Ce qui ne l'empêchait pas d'être un « faucon ».

*

* *

La nuit allait tomber, mais le carrousel infernal des avions continuait au-dessus de Langkawi. Un Mig 29 passa à basse altitude en battant des ailes dans un hurlement de réacteurs. Assourdi, le colonel Chang, installé sur sa terrasse, mit quelques secondes à réaliser qu'on frappait à la porte de sa chambre. D'après l'heure, le boy venait faire le lit. Il alla ouvrir, en maillot, pieds nus, et s'immobilisa, cloué sur place.

Une jeune Chinoise, ses courts cheveux retenus par un bandeau, les traits aigus, plutôt jolie, vêtue d'un chemisier blanc opaque et d'un pantalon moult, se tenait dans l'embrasure, un gros sac noir accroché à l'épaule.

— Colonel Chang ? demanda-t-elle en mandarin d'une voix métallique.

— Oui.

Elle lui tendit la main.

— Je m'appelle Susie Wang. Je travaille pour le ministère de la Défense. Mon chef est le colonel Fu-kang. Quatrième Bureau.

Le colonel Chang eut l'impression qu'on le trempait dans un bain glacé. Fu-kang était le patron des « Affaires réservées » au cabinet militaire du ministre de la Défense. L'euphorie qui habitait Lee Chang depuis qu'il avait parlé à Jou-Yi, une demi-heure plus tôt, s'envola d'un coup. Que signifiait cette visite ? Dissimulant son angoisse, il ouvrit la porte et proposa :

— Entrez.

Après avoir refermé la porte, il fit face à Susie Wang et demanda :

— Quel est le but de votre visite ?

— Je suis venue vous apporter un message confidentiel du général Cheng Chuan, annonça-t-elle. Votre présence est requise d'urgence à Taïpeh. J'ai pour ordre de vous ramener avec moi. Il y a

un vol pour Kuala Lumpur ce soir à 21 heures, avec une correspondance sur Singapour et ensuite pour Taïpeh.

Le colonel Chang essaya de garder son sang-froid.

— Je suis en mission *officielle*, remarqua-t-il posément. Je ne peux pas l'abandonner sans un ordre exprès de ma hiérarchie.

— Votre retour est impératif, répliqua sèchement Susie Wang. Je n'en sais pas plus.

Le Taiwanais resta de marbre, envahi par un froid glacial. La réalité était aveuglante : il avait été découvert et on le prenait pour un imbécile. En Chine communiste et en Union soviétique, on allait ainsi, jadis, chercher les coupables à l'étranger pour les pousser à revenir se faire fusiller de leur plein gré. Il réfléchissait à toute vitesse. Cette femme avait l'allure des tueuses utilisées dans les opérations clandestines. Il la sentait prête à réagir au moindre doute. Elle était certainement armée et lui ne possédait aucune arme... Il fallait surtout gagner un peu de temps, la rassurer.

— Très bien, dit-il, après tout, je suis un militaire, je dois obéir. Voulez-vous m'attendre dans le *lobby* pendant que je fais mes bagages ?

— Je préfère rester ici, répondit Susie Wang d'une voix neutre.

— Pas de problème. Vous voulez boire quelque chose ?

— Un verre d'eau.

— Parfait.

Il alla prendre dans le mini-bar une bouteille d'eau minérale et lui remplit un verre.

— Ce ne sera pas long, assura-t-il.

Il fila dans le dressing attenant à la salle de bains. Là, il s'appuya au mur, cherchant désespérément une solution. S'il s'enfuyait, elle l'abattrait sûrement. Il *fallait* trouver quelque chose. Il prit sa valise vide et revint la poser sur un des lits, dans la chambre. Susie Wang, assise sur l'autre lit, regardait la mer.

C'est en revenant dans le dressing que le regard de l'officier tomba sur le peignoir de bain de l'hôtel.

*

* *

Le colonel Chang revint avec une brassée de vêtements qu'il mit dans sa valise. Puis, il passa entre les deux lits, le peignoir de bain à la main. Susie Wang lui tournait le dos. Il prit le peignoir et le jeta sur sa tête. Presque du même geste, il saisit à deux mains la cordelière qu'il avait ôtée des passants et l'enroula autour du cou de la Chinoise en train de lutter pour se dégager du peignoir, serrant aussitôt de toutes ses forces.

Susie Wang rugissait sous le tissu éponge. Des deux mains, le colonel Chang la tira vers lui, toujours aveuglée, et la fit basculer sur le lit, puis dans la ruelle. Son sac tomba à terre, ce qu'il avait calculé. D'un bond, il fit le tour du lit et plongea la main dedans. Il lui fallut dix secondes pour trouver la crosse d'un pistolet automatique.

Un grondement d'apocalypse grandissait : les Sukhoi revenaient pour un dernier passage.

Le colonel Chang tendit le bras, visant la tête emmaillotée de blanc, et appuya sur la détente. Trois fois. Les détonations furent noyées dans le grondement des réacteurs des Sukhoi. Le tissu éponge blanc s'imprégna instantanément de rouge et le corps de Susie Wang bascula entre les deux lits. L'officier taiwanais posa l'arme sur la table de nuit et s'assit, réprimant une violente envie de vomir. Jou-Yi était toujours à Taiwan et il venait de brûler ses vaisseaux.

Il prit la bouteille de scotch et se versa d'une main tremblante une rasade de Defender qu'il but d'un trait, puis alla prendre son agenda électronique où il afficha un numéro qu'il composa avec soin. Il porta le récepteur à son oreille. Lorsqu'une voix d'homme neutre répéta le numéro en anglais, le colonel Chang prononça la courte phrase qui était son signal de détresse. Après avoir raccroché, il alla sur la terrasse contempler la mer grise et le ciel vide, pensant de toutes ses forces à Jou-Yi pour ne pas devenir fou.

CHAPITRE II

— *Oh, My God !*

Fiévreusement, Steve Kosar, « case-officer » de la CIA à Kuala Lumpur, regarda le téléphone qu'il venait de raccrocher, la gorge nouée. Quand cette ligne sonnait, ce n'était jamais une bonne nouvelle. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il y avait quelqu'un pour y répondre. Steve Kosar jeta un coup d'œil à sa montre. Sept heures dix. Son chef de station, Timothy Applegate, devait encore être dans son bureau. Il se précipita à l'étage supérieur et frappa à la porte. On lui cria d'entrer.

Timothy Applegate était en train de lire le *Straits Time* tout en fumant un cigare. Pour éviter les bouchons, il restait très tard à son bureau, dans l'ambassade américaine située sur Jalan Tun-Razak, sorte de boulevard périphérique qui encerclait la ville à l'est et au sud, avant de regagner sa maison de Kelly Hill. Il leva un regard interrogatif.

— Que se passe-t-il, Steve ?

Le « case-officer » s'immobilisa devant le bureau, presque au garde-à-vous. Timothy Applegate n'aimait pas les familiarités. Avec son crâne rasé, sa mâchoire carrée et ses yeux bleus perçants, il évoquait plus un « Béret vert » que le diplomate dont il avait endossé la défroque pour sa couverture « diplo ».

— Je viens d'avoir un appel sur la ligne E[4].

Le chef de station posa son journal, les sourcils froncés. « Phoenix » était une opération où il ne jouait qu'un rôle secondaire, et qui ne devait, en principe, poser aucun problème.

— Que vous a dit « Phoenix », *exactement* ?

— « Je suis à Langkawi, le temps est très mauvais », dit Steve Kosar.

La phrase convenue avec son « case-officer » de Taipei, en cas de pépin.

Timothy Applegate replia le *Straits Time* où il scrutait les résultats de la bourse de Singapour, contrarié. C'était bien sa chance alors qu'il s'apprêtait à partir en congé et que c'était son dernier poste avant la retraite... Il se leva, alla ouvrir l'armoire blindée occupant tout un panneau et en sortit une mince chemise : le dossier « Phoenix ». Il ne contenait pas grand-chose. Il leva les yeux.

— « Phoenix » se trouve normalement au *Pelangi Resort*. Il devait nous contacter à son arrivée. Il faut envoyer quelqu'un dès demain matin. Vous êtes libre ?

Steve Kosar, mal à l'aise, répondit d'une voix peu assurée :

— *Yes, sir*. Mais je pense qu'il faudrait plutôt envoyer un

clandestin. Moi, je suis connu des Services malais. Il vaut mieux garder profil bas en ce moment.

— *That's true ! That's true*, reconnut Timothy Applegate.

En voyage en Malaisie quelques semaines plus tôt, Al Gore, le vice-président des États-Unis, avait eu la bonne idée d'offenser le Premier ministre Mahathir en lui faisant la leçon sur les Droits de l'Homme. Depuis, les Malais vomissaient un peu plus les Américains. La station de Kuala Lumpur avait reçu l'ordre de garder profil bas jusqu'à nouvel ordre pour ne pas prêter le flanc à des attaques. Le problème « Phoenix » arrivait au mauvais moment. Timothy Applegate réfléchit quelques instants.

— OK, dites à George Li d'y aller. Je veux un rapport demain soir. Faites envoyer immédiatement un message à Langley. Après tout, « Phoenix », c'est leur bébé. Pas de question ?

— Non, *sir*, fit Steve Kosar en reculant vers la porte.

George Li, d'origine chinoise et en principe non repéré par la Police Spécial Branch, le contre-espionnage malais, était un des sept « clandestins » de la station. Très importante pour un petit pays comme la Malaisie, celle-ci comptait sept agents dont trois Américains d'origine chinoise. Evidemment, il aurait mieux valu des Malais, mais la *Company* n'en avait pas... En sus des officiels, sous couverture diplomatique, les clandestins étaient noyés au sein des différentes sociétés américaines opérant dans le pays. Entre le pétrole, le gaz et les semi-conducteurs, il y avait le choix.

George Li, officiellement employé par un fabricant de semi-conducteurs, était un « bon ». D'énormes lunettes à monture d'écaille lui mangeaient le visage, lui donnant une allure parfaitement inoffensive. Petit, grassouillet, il parlait mandarin, cantonais et malais.

Son subordonné sorti, Timothy Applegate se dit que moins il se mêlerait de l'opération « Phoenix », mieux cela vaudrait.

*

* *

Le colonel Chang sursauta en entendant la sonnerie du téléphone. Il n'avait pratiquement pas dormi et tentait de se reposer en contemplant la mer de sa terrasse. Il courut décrocher.

— M. Lee Chang ? demanda une voix inconnue.

— Oui.

— Je suis un ami de l'ami que vous avez appelé hier soir. Comme je suis de passage à Langkawi, je tenais à vous saluer.

— Où êtes-vous ?

— Près de la réception. J'appelle d'un *house phone*.

— Je suis au bungalow n° 47. Chambre 4706, dit-il simplement.

Dès qu'il eut raccroché, il fit rapidement le ménage, couvrant le lit et faisant disparaître la bouteille de Defender presque vide dans le mini-bar. Puis, il passa rapidement un pantalon.

Cinq minutes plus tard, on frappa à sa porte deux coups timides. George Li était en sueur : il y avait presque un kilomètre depuis le *lobby*, à parcourir sous la chaleur lourde et humide. Il serra la main de l'officier taiwanais, annonçant tout de suite la couleur :

— Je m'appelle George Li et je suis envoyé par vos amis de Kuala Lumpur. Nous pouvons parler anglais ou mandarin. Que se passe-t-il ?

— Venez, dit le colonel Chang, le précédant jusqu'à la terrasse.

Ils s'installèrent dans deux fauteuils d'osier.

— Voulez-vous une bière ?

— Avec plaisir, accepta George Li en s'essuyant le front.

Le colonel Chang lui laissa le temps de se désaltérer, regardant les évolutions d'un Ilyouchine 76 qui perdait de l'altitude, train sorti. Essuyé, abreuvé, George Li l'encouragea d'un sourire.

— Quels sont vos problèmes, colonel Chang ?

L'officier taiwanais s'était préparé à ce « debriefing ». Il commença depuis le début, avec l'incident de la photocopieuse, et termina par l'irruption de Susie Wang. Et son meurtre... Lorsqu'il se tut, George Li avait l'impression d'avoir perdu cinq kilos.

— Mais qu'avez-vous fait du corps ? demanda-t-il à voix basse.

Le colonel Chang désigna du menton la mer grise sous les nuages de la mousson.

— Il est là-bas. Après le banc de sable.

Horrifié, George Li regarda dans la direction indiquée.

— Mais il va remonter !

— Non, assura le colonel Chang. Après ce qui est arrivé, je suis allé à la boutique de l'hôtel, où ils vendent du matériel de plongée. J'ai acheté deux ceintures de plomb utilisées pour lester les plongeurs, des palmes et des masques. J'ai fixé les ceintures autour de son corps et, vers deux heures du matin, j'ai porté le cadavre jusqu'à l'eau.

— Mais il n'y avait personne ?

George Li n'en croyait pas ses oreilles. Horrifié !

— Non, non, affirma le colonel Chang, j'ai bien regardé. Mais elle était terriblement lourde. Après, dans l'eau, cela a été plus facile. Je l'ai traînée jusque derrière le banc de sable qui court le long du rivage. Là, il y a bien deux mètres de fond. Elle a coulé tout de suite.

L'agent de la CIA but une gorgée de sa bière. Il n'avait plus qu'une idée : s'éloigner de là le plus vite possible. Mais il devait *tout* savoir.

— Et le peignoir taché de sang ?

— Je l'ai laissé sur elle, fit simplement l'officier taiwanais.

C'était trop gros à brûler.

Autrement dit, le crime était signé...

Pour effacer l'impression fâcheuse causée par cette révélation, le colonel Chang dit aussitôt :

— J'ai nettoyé le sang sur le plancher et j'ai fouillé son sac. J'ai brûlé ses papiers et enterré son sac très loin sur la plage, très profond. Et j'ai gardé son pistolet. Un Walther PPK.

George Li s'essuya le front.

— D'où venait cette femme ? Elle était descendue à l'hôtel ?

— Non, je ne crois pas, elle était arrivée de Kuala Lumpur le matin même. J'ai vu son billet.

— Et elle n'avait pas de bagages ?

— Je ne pense pas, elle avait dû les laisser à la consigne de l'aéroport.

George Li alluma une cigarette pour dissimuler sa nervosité. Il ne pouvait juger le colonel Chang, qui avait paré au plus pressé, mais les cadavres remontent toujours... Surtout immergés aussi près du rivage. Il chercha quelque chose de positif à quoi se raccrocher.

— Cela s'est passé hier soir, remarqua-t-il. Depuis, il n'y a rien eu de nouveau ?

— Rien, affirma le colonel Chang, mais cela n'est guère étonnant. Ils vont commencer à s'alarmer aujourd'hui. Et Taiwan est loin. Les Services ne disposent pas dans ce pays d'équipes opérationnelles. Bien sûr, ils feront tout ce qu'ils pourront pour me neutraliser, mais cela va prendre un peu de temps.

Enfin une bonne nouvelle ! se dit George Li. Finalement, la situation n'était peut-être pas aussi catastrophique qu'il l'avait évaluée après le récit de cauchemar du colonel.

— D'après le dossier de votre affaire, dit-il, vous devez être exfiltré sur le croiseur US *Vincennes* qui va relâcher quarante-huit heures à Langkawi à l'occasion du salon. Savez-vous s'il est déjà arrivé ?

— C'est vous qui étiez supposé me dire quand il arrivait, corrigea d'un ton égal le colonel Chang.

— Bien, conclut George Li, c'est très facile à savoir. Le salon a commencé avant-hier et dure huit jours. C'est forcément durant cette période que le *Vincennes* jettera l'ancre ici. Jusque-là, vous devez simplement être *très* prudent. Ne pas vous hasarder hors de l'hôtel, ne pas sortir la nuit. Nous disposons de quelques jours de répit. Le temps de prir pour que le corps ne remonte pas à la surface. Ce serait une complication ennuyeuse.

Il maniait *l'understatement* comme un vrai diplomate.

— Je ne pense pas, répliqua le colonel Chang.

George Li parvint à s'extraire un sourire plein d'optimisme.

— Je vais repartir tout à l'heure pour Kuala Lumpur faire mon rapport. Je reviendrai probablement demain. Mais ne soyez pas inquiet, nous allons veiller sur vous...

— Merci, fit le colonel Chang d'une voix absente.

George Li se gratta la gorge. C'était le moment le plus délicat.

— Je crois savoir que vous avez emporté de Taiwan certains documents très précieux. Étant donné les circonstances, il serait peut-être plus prudent de les mettre à l'abri à Kuala Lumpur.

— Je préfère les garder ici, ils sont en sécurité.

George Li n'insista pas. Il avait pour mission d'explorer la situation, non de résoudre les problèmes. Et, au fond, il n'avait pas tellement envie de prendre l'avion avec des documents secrets volés à la République de Chine.

— Bien, conclut-il, je comprends votre position. C'était simplement pour vous débarrasser d'un souci. La station a des moyens de communication « protégés » pour joindre le *Vincennes* afin d'arranger votre exfiltration. Je vous tiendrai au courant.

Le colonel Chang hocha la tête pour signifier qu'il était d'accord. George Li se leva et se dirigea vers la porte, suivi par le colonel. Bien qu'il fasse grand jour, la chambre était particulièrement sombre, à cause des boiseries d'acajou et du peu d'ouvertures. En se retrouvant face au colonel Chang, George Li aperçut la crosse d'un pistolet par l'entrebâillement de sa chemise. Il eut un sourire un peu forcé.

— Ne sortez pas comme ça. Inutile de vous faire remarquer.

— Depuis hier, je suis nerveux, reconnut le colonel. Ça a été très dur.

George Li eut envie de lui dire que lorsqu'on trahissait son pays, il ne fallait pas s'attendre à un lit de roses, mais c'eût été déplacé. Si le colonel Chang était devenu un meurtrier, c'était indirectement pour rendre service aux États-Unis... Il se contenta de lui tendre la main.

— Courage, dit-il, le *Vincennes* ne va pas tarder à arriver et vos problèmes seront terminés.

Le colonel Chang lui adressa un regard bizarre :

— Non, dit-il calmement, mes problèmes ne seront pas terminés.

George Li le regarda sans comprendre.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne m'embarquerai pas sur le *Vincennes* sans ma fiancée, Jou-Yi. C'était convenu avec la personne que je voyais à Taipeh.

— Dans ce cas, cela ne pose aucun problème, assura George Li. Où est-elle ?

— Elle se trouve encore à Taipeh, fit le colonel Chang. Sa mère a été opérée et elle n'a pas pu partir avec moi. Mais elle va me rejoindre le plus vite possible.

— Je le souhaite, fit George Li avec un sourire crispé.

Le peu d'optimisme qu'il avait réussi à rameuter venait d'être balayé en quelques secondes. Ce n'était pas un incident ponctuel qu'il y avait à régler, mais une crise grave.

Il tendit la main au colonel Chang et celui-ci la serra et la retint dans la sienne, s'adressant soudain à lui d'une voix pressante, comme s'il ne pouvait pas se retenir plus longtemps.

— J'aime les Etats-Unis ! Autant que mon propre pays. Depuis vingt ans, j'ai tremblé des dizaines de fois, j'ai eu honte, j'ai éprouvé des regrets, mais j'ai toujours fait ce qu'on m'a demandé. Aujourd'hui, j'ai sacrifié ma carrière, je suis obligé de fuir mon pays, je sais que mon nom va être maudit par mes compatriotes. Je suis un traître. Seulement, il y a une chose que je ne veux pas abandonner : la femme que j'aime.

— Je comprends, bredouilla George Li, dépassé, mal à l'aise.
Everything is going to be all right ! ([5])

CHAPITRE III

Le Boeing 777 des Lauda Airlines semblait planer au-dessus d'une mer de cocotiers d'un beau vert sombre s'étendant jusqu'à l'horizon. Malko s'étira et entreprit de mettre sa Breitling Crosswind à l'heure de Kuala Lumpur. Sept heures de plus que Vienne, d'où il était parti la veille en début d'après-midi. Gavé de caviar, de vodka et de Taittinger, Comtes de Champagne voluptueusement allongé dans son siège de First, cajolé par une Malaise au corps gracile et à la bouche pleine de promesses, il n'avait pas vu passer les douze heures de vol. Son départ s'était fait sur les chapeaux de roue. Alors qu'il venait de terminer un câlin plutôt réussi avec sa fiancée Alexandra, attachée sur le lit à colonnes de Roméo, le téléphone avait sonné. Le chef de station de la CIA de Vienne lui avait annoncé sans préavis qu'une place était retenue à son nom sur le vol 2173 des Lauda Airlines à destination de Kuala Lumpur. Il en saurait plus à son arrivée en Malaisie.

Elko Krisantem en avait été réduit à conduire la Rolls comme une Ferrari de Formule 1.

Un « field-officer » de la station de Vienne attendait Malko à Schwechat pour lui remettre billet d'avion et dollars. Depuis longtemps, à cause des contrôles dans les aéroports, Malko n'emportait plus son pistolet extra-plat, se fournissant en quincaillerie sur place, lorsque c'était nécessaire. Celui qui lui avait remis son viatique n'avait *aucune* idée de la raison pour laquelle on l'expédiait ainsi à l'autre bout du monde.

— Nous allons atterrir à Kuala Lumpur International Airport, annonça la voix sucrée de l'hôtesse au chignon lascif. La température extérieure est de 27 degrés, avec 100 % d'humidité.

Malko se souvenait de Kuala Lumpur, des années plus tôt, comme d'une petite ville provinciale noyée dans la végétation tropicale, sous un ciel couvert lâchant des rafales de pluie. La gare, étonnante, ressemblait à une mosquée et le quartier chinois grouillait de vie. Le tiers de la population malaise était d'origine chinoise, bouddhiste, alors que les Malais étaient majoritairement musulmans.

Le 777 se posa comme une libellule. L'hôtesse au chignon expédia à Malko, avec son « *good-bye, sir* », une œillade à enflammer un centenaire. L'aérogare était gigantesque, des kilomètres carrés de marbre, des couloirs interminables, des lustres grandioses et même un train intérieur. Une nuée de femmes de ménage « bâchées »([6]) y entretenaient une propreté méticuleuse. Et surtout, il n'y avait personne ! Après avoir traversé un dernier hall grand comme une cathédrale, Malko arriva enfin à la sortie. Repérant aussitôt un petit Chinois grassouillet avec d'énormes lunettes qui brandissait une

pancarte à son nom, il s'approcha.

— Je suis Malko Linge.

Le Chinois plia sa pancarte et lui tendit la main.

— George Li. Je suis chargé de vous conduire auprès de Mr. Timothy Applegate.

Malko le suivit, pris à la gorge par une humidité atroce. Il ne respira mieux qu'installé dans la voiture climatisée. George Li lui expédia un sourire rassurant.

— RelaxeZ-vous. Il y a près de quatre-vingts kilomètres. De l'autoroute, heureusement.

— Je suis à quel hôtel ? demanda Malko.

— Je crois que vous repartez aujourd'hui même pour Langkawi, annonça d'une voix douce le Chinois.

— Langkawi ? Qu'est-ce que c'est ?

— Une île, *sir*, au nord, à une heure d'avion d'ici. Mr. Applegate vous expliquera.

L'autoroute était aussi surdimensionnée que l'aéroport, mais la voiture de la CIA se traînait lamentablement.

— On ne peut pas aller un peu plus vite ? demanda Malko. Je voudrais avoir *au moins* le temps de prendre une douche.

— Non, *sir*, reconnut George Li. C'est une Proton, une Mitsubishi assemblée en Malaisie. Elle n'a pas beaucoup de puissance...

Malko prit son mal en patience. Il sommeillait lorsque la voix neutre de George Li annonça :

— Nous arrivons, *sir*.

Malko ouvrit un œil et vit un panneau : KUALA LUMPUR 3 KM. En Malaisie, on conduisait à gauche mais on comptait en kilomètres. Les premiers gratte-ciel apparurent. Malko, sidéré, découvrit que la petite cité tropicale pleine de charme avec ses maisons coloniales et ses grands parcs, ses rues étroites à la foule grouillante, appartenait au passé ! Kuala Lumpur n'existait plus !

Remplacée par un magma de gigantesques gratte-ciel, hideux pour la plupart, entre lesquels surnageaient quelques lambeaux de jungle et des terrains vagues transformés en parking. On aurait dit l'œuvre d'un architecte pété au vin de palme, qui aurait planté au hasard des gratte-ciel, serrés les uns contre les autres comme s'ils avaient peur, au milieu d'un enchevêtrement de larges autoroutes urbaines où se traînaient pare-chocs contre pare-chocs des milliers de véhicules ! Ça et là, quelques buildings inachevés pourrissaient, attaqués par l'humidité, rongés, affreux.

— Voici les tours Petronas ! annonça George Li. Les plus hautes du monde !

Les plus laides aussi. Le Chinois désignait deux tours jumelles, fierté de Kuala Lumpur. On les aurait crues sorties d'une bande

dessinée avec leur sommet pointu, leur revêtement sombre et la hideuse passerelle métallique jetée entre elles.

C'était le décor de Gotham City créé pour le film *Batman*. Du néo-gothique mâtiné de science-fiction... On s'attendait à en voir sortir de gigantesques chauves-souris...

— C'est horrible ! Soupira Malko, atterré.

Là aussi, les avenues étaient surdimensionnées, les trottoirs trop larges pour une maigre foule qui semblait écrasée par ces cathédrales de béton. George Li hocha la tête avec tristesse.

— Ils ont tout rasé ! Ils voulaient aussi raser Chinatown. Les Malais n'aiment pas leur passé colonial et encore moins les Chinois. On a pu sauver quelques rues dans l'ancien centre et certaines belles maisons de Kelly Hill.

Il se dégagea enfin des embouteillages et déboucha dans une sorte d'autoroute urbaine bordée de grandes propriétés. Malko aperçut un conglomérat d'énormes villas aux toits de tuiles rouges, protégées par d'interminables grilles noires. L'ensemble devait occuper plusieurs hectares.

— Voici l'ambassade, dit George Li en se présentant à un portail gardé par des Marines. Je vais vous quitter ici, parce que je repars à Langkawi tout de suite, en voiture.

— En voiture ! S'étonna Malko. Pourquoi ?

George Li eut un sourire évasif.

— J'emporte du matériel. Si tout se passe bien, je serai au *Pelangi Resort* ce soir.

Il se gara devant le bâtiment principal et guida Malko jusqu'à l'ascenseur, l'annonçant au quatrième étage grâce à son walkie-talkie, avant de prendre congé. Un homme de haute taille au crâne rasé et aux yeux bleus accueillit Malko. Avec son visage énergique et bronzé et son allure athlétique, il ressemblait à un acteur de Hollywood. Sa poignée de main devait développer plusieurs chevaux-vapeur... Ce n'était pas un intellectuel.

— Timothy Applegate, dit-il. Vous avez fait bon voyage ?

— Excellent ! affirma Malko, qui commençait à rêver d'un lit comme un chien rêve à un os.

— Venez, fit le chef de station, nous n'avons pas beaucoup de temps.

Ils traversèrent un bureau où une secrétaire faisait du bouche-à-bouche à un ordinateur récalcitrant pour gagner l'antre de Timothy Applegate. Magnifique bureau éclairé de baies vitrées offrant une vue imprenable sur les gratte-ciel les plus laids de la ville. Malko s'écroula dans un canapé de cuir fatigué, jetant un regard discret vers la carte de Malaisie épinglée au mur. Le chef de station lui tendit un gobelet plein d'un liquide marron à l'odeur nauséabonde.

— Tenez, ça va vous réveiller !

Malko y trempa ses lèvres et faillit vomir le café sur les Church's de l'Américain. La NASA avait marché sur la Lune, mais ignorait encore l'existence de l'espresso, politiquement incorrect, pour s'accrocher au jus de chaussette des pionniers du *Mayflower*.

— La personne qui m'a amené ici m'a annoncé que je portais pour Langkawi, dit-il. Que se passe-t-il là-bas ?

— C'est une longue histoire, soupira l'Américain. Encore un peu de café ?

— Non, refusa Malko, réprimant un hoquet. L'histoire d'abord.

Timothy Applegate se racla la gorge et s'assit en face de lui.

— Moi-même, je n'en savais pas beaucoup jusqu'à hier. Comme Langley n'avait pas le temps de vous envoyer quelqu'un, ils m'ont transmis sur un circuit protégé l'essentiel de cette affaire qui est classifiée « supercosmique ». C'est-à-dire le plus haut degré de confidentialité de l'Agence.

Timothy Applegate regarda son dossier.

— Il s'agit de l'opération « Phoenix », commença-t-il. L'Agence a recruté il y a une vingtaine d'années, à Taipei, un jeune officier taiwanais, Lee Chang, qui a aujourd'hui le grade de colonel. Pendant toutes ces années, on l'a payé pratiquement à ne rien faire. Les « case-officers » successivement en poste se le repassaient sans qu'il apporte d'informations très pointues. Mais c'était un garçon très proaméricain, motivé par une amitié pour notre pays plus que par l'argent. Et puis, il y a deux ans, le colonel Chang est devenu directeur adjoint de l'institut Ching-Shan de sciences et de technologie. Une structure militaire qui travaille au développement du programme nucléaire militaire secret de Taiwan.

— Les Taïwanais ont la Bombe ?

Timothy Applegate avoua avec une mimique dégoûtée :

— Apparemment, *presque*...

Malko, revigoré, redressa la tête.

— C'est comme si vous me disiez qu'une femme est *un peu* enceinte, fit-il. Ils l'ont ou ils ne l'ont pas ?

— Ils ne l'ont pas encore. Mais ils sont sur le point de l'avoir.

— Expliquez-vous.

— Ils y travaillent depuis longtemps. D'abord, le Canada leur a livré un réacteur expérimental, comme au Pakistan.

— On ne pouvait pas empêcher le Canada de le faire ? objecta Malko.

— C'était un *civil*, théoriquement... Un réacteur de recherches de 40 mégawatts. Evidemment, on aurait dû se méfier : c'est avec le même réacteur que l'Inde a produit son plutonium et effectué sa première réaction test. Une très belle explosion...

Un ange passa, les ailes chargées de bombes atomiques. Les scientifiques étaient bien naïfs.

— Pourquoi Taiwan veut-elle à tout prix une bombe atomique, demanda Malko, alors qu'elle est sous la protection de l'Amérique ?

— Les Taiwanais ont, quoi qu'ils en disent, une peur bleue de la Chine, expliqua l'Américain. Lorsque les Chinois, en 1960, ont fait exploser leur première bombe, Taiwan a supplié les Etats-Unis de « vitrifier » les installations nucléaires chinoises. Evidemment, on les a envoyés promener.

— Ça ne vous a pas mis la puce à l'oreille ? interrogea Malko.

— Si, bien sûr ! Mais à l'époque, Taiwan avait une position internationale et devait accepter les inspections de l'Agence nucléaire des Nations unies. Lorsqu'en 1972, Taiwan a perdu son statut de nation indépendante, les Nations unies ayant reconnu la Chine de Mao comme seule représentante du peuple chinois, cela a tout changé. Conséquence imprévue : avec la perte de son statut diplomatique, Taiwan n'était plus membre de l'international Atomic Energy Agency qui surveille les programmes nucléaires...

Il ne restait plus pour la surveiller que sa parole et l'espionnage, grâce aux satellites et aux écoutes. En plus, le Canada n'avait plus accès à son réacteur nucléaire « expérimental ». Nous étions dans le noir.

— Que s'est-il passé alors ? demanda Malko que ce feuilleton commençait à passionner.

— Il y a eu une période véritablement schizophrène ! avoua le chef de station de la CIA. D'un côté, les autorités taiwanaises nous juraient leurs grands dieux qu'elles ne préparaient pas d'armes nucléaires. D'un autre côté, toujours avec un temps de retard, on découvrait des achats « inquiétants » : cent tonnes d'uranium en Afrique du Sud, alors encore aux mains des Blancs, de l'équipement et des matériaux en France, en Allemagne, en Norvège et même chez nous, aux États-Unis. Nous leur avons vendu du plutonium.

— Du plutonium ! Sursauta Malko. C'est ce dont on a besoin pour fabriquer une bombe atomique...

— Exact, reconnut l'Américain. Mais à chaque interrogation, les Taiwanais juraient la main sur le cœur qu'ils poursuivaient des recherches civiles. Donc tolérées.

— Et la NSA ?([7])

— Les satellites avaient beau passer et repasser au-dessus de Taiwan, ils ne voyaient rien ! Ce n'est qu'en 1985 que l'international Atomic Energy Agency, après une enquête serrée, a conclu que Taiwan devait être en train de retraiter les barres chargées de plutonium de son réacteur expérimental pour en extraire du plutonium à usage militaire...

— Vous ne leur avez rien dit ?

— Si, bien sûr ! Ils ont nié. Or, nous n'avions aucune preuve, ni par les écoutes ni par les satellites. L'année suivante, les inspecteurs de l'IAEA, enfin admis à effectuer une inspection, découvrirent une ouverture secrète qui permettait aux Taiwanais de soustraire du réacteur expérimental des barres de plutonium-métal, pour les injecter dans l'institut de recherche voisin, géré par les militaires ! Ce qui indiquait la préparation d'armes nucléaires... Cette fois, notre administration s'est fâchée. Le président a exigé des autorités taiwanaises qu'elles stoppent leur programme de recherches militaires et qu'elles renvoient chez nous le plutonium que nous leur avons vendu.

— Ils ont obéi ? demanda Malko, envahi par le scepticisme.

L'Américain baissa la tête.

— Ils ont juré qu'ils arrêtaient tout, mais ils n'ont pas rendu le plutonium. Notre administration a changé et on n'en a plus parlé. On a décidé de les croire, tout en continuant la surveillance satellite. Cela a duré des années. Tout baignait. Même les Chinois de Pékin semblaient rassurés. Ils nous avaient prévenus qu'à la première explosion, ils *vitrifiaient* Taiwan.

— Vous leur avez dit quoi ?

L'Américain écarta les bras.

— Rien ! Que nous surveillions tout.

— C'est un vrai roman, conclut Malko. Et ensuite ?

— Ensuite, soupira l'Américain, c'est le miracle : l'entrée en scène du colonel Lee Chang, notre taupe depuis vingt ans à Taiwan.

— Les Services taiwanais ne l'avaient jamais repéré ?

— Jamais ! confirma fièrement Timothy Appelgate. Il faut dire qu'ils sont plutôt obsédés par les communistes que par nous. Lorsqu'il y a deux ans le colonel Chang a été nommé directeur adjoint de l'institut de recherches nucléaires de Taiwan, en bon petit espion, il a très vite rendu compte de ce qu'il découvrait. Et là, cela a été le tremblement de terre. D'après lui, les recherches ultra-secrètes avaient continué, sous le patronage des plus hautes autorités, et Taiwan était à un an, deux au plus, de faire péter une bombe atomique !

Une brutale averse qui avait obscurci le ciel crépita sur les baies vitrées, comme pour appuyer les révélations de l'Américain.

— Et les satellites n'avaient rien vu ? demanda Malko, incrédule.

— Rien ! Se rengorgea le chef de station.

Les satellites étant du ressort de la NSA, agence fédérale concurrente de la CIA, qui regardait la HUMINT^([8]) avec mépris, Malko comprenait la joie rentrée de son interlocuteur. Il remarqua quand même :

— Qu'avez-vous fait ?

— Il y a eu une discussion au plus haut niveau. Certains voulaient que l'on menace une fois de plus les Taiwanais de leur couper toute aide militaire s'ils continuaient à jouer avec le feu. Mais le passé avait prouvé qu'ils étaient prêts à mentir comme des arracheurs de dents.

— Alors, vous avez décidé de les « vitrifier »? Hasarda Malko, mi-figue mi-raisin.

Timothy Applegate lui jeta un regard noir.

— *Don't be stupid !* Non, on a décidé de griller notre source. D'exfiltrer le colonel Chang avec tous les documents qu'il pouvait récupérer. De façon à pouvoir mettre les Taiwanais le nez dans leur caca avec des *preuves*.

— Bonne idée, approuva Malko. Je suppose que tout n'a pas marché comme sur des roulettes...

— *C'est l'understatement*, avoua l'Américain. Le plan était pourtant simple. Notre « case officer » de Taipeh avait appris par le colonel Chang que ce dernier se rendait en Malaisie pour quelques jours, à l'occasion du Salon de l'Armement de Langkawi. Envoyé par le gouvernement taiwanais pour se renseigner sur le matériel russe. Nous avons donc concocté une exfiltration discrète. Le croiseur *Vincennes*, de la VII^e Flotte, avait prévu une escale de deux jours, à l'occasion de ce salon, avec d'autres unités navales de différents pays. Il a donc été convenu qu'un de nos « case-officers » locaux embarquerait discrètement le colonel Chang sur le *Vincennes*, où il serait définitivement en sécurité.

— Bon plan ! approuva Malko.

— Hélas !, il y a eu un grain de sable. Ou plutôt une vraie sablière, corrigea Timothy Applegate. Le colonel Chang devait nous contacter dès son arrivée à Langkawi. Il l'a fait, en envoyant un S.O.S... Je lui ai dépêché aussitôt George Li, à qui il a raconté ses problèmes. Le soir précédent son départ, il a photocopié des documents. Le ciel n'était pas de notre côté : il y a eu un tremblement de terre à Taiwan, suivi d'une panne de courant, et la photocopieuse a « avalé » un des documents qu'il a été obligé d'abandonner à l'intérieur de la machine.

— Il a quand même pu sortir du pays ?

— Oui. Avec les documents. Mais à Langkawi, il a reçu une visite, avant-hier : une envoyée du gouvernement taiwanais lui intimant l'ordre de rentrer, soi-disant pour aider à une enquête.

— Pour se faire fusiller...

— Évidemment ! Coincé, il a abattu l'envoyée du ministère de la Défense taiwanais.

— Diable ! fit Malko. Il a été arrêté ?

— Non, il a balancé le cadavre dans la mer, solidement lesté.

Jusqu'ici, les Malais n'y ont vu que du feu et les Taiwanais n'ont pas réagi.

— Quand arrive le *Vincennes* ?

— Dans deux ou trois jours.

— Donc, ce n'est pas trop grave, conclut Malko. Il faut le protéger jusque-là.

Il ne comprenait pas pourquoi on lui avait fait faire douze mille kilomètres. Il n'était pas « baby-sitter ».

— Si, c'est grave, répliqua sombrement l'Américain. Parce que le colonel Chang ne veut pas embarquer sur le *Vincennes*.

Malko ne comprenait plus.

— Pourquoi ? En restant à Langkawi, il risque de terminer dans une prison malaise...

— Plutôt six pieds sous terre, rectifia Timothy Applegate. Désormais, les gens de Taiwan *savent*. Pour eux, il est vital que le colonel Chang soit liquidé et ses documents récupérés. Ils vont tout faire pour cela. Et ils ont les moyens d'un État. Et la liquidation du colonel Chang est beaucoup plus importante encore à leurs yeux que les documents. Parce qu'il peut témoigner, par exemple, devant une commission du Congrès ou même un organisme international.

— Vous ne faites rien pour le protéger ? S'étonna Malko.

Le chef de station tendit le doigt vers lui avec un sourire un peu crispé.

— Pourquoi pensez-vous que vous êtes là ? Et ce n'est pas tout. Une équipe de la Division des Opérations est partie de Washington hier. Avec le décalage horaire, ils devraient arriver demain.

— Vous ne pouviez pas traiter le problème vous-même ? S'étonna Malko.

L'Américain eut un geste d'impuissance.

— Les Malais ne nous aiment pas et nous sommes repérés. S'il y avait une bavure, ce serait très gênant, politiquement...

Toujours la même histoire...

— Quelle raison donne le colonel Chang pour ne pas embarquer sur le *Vincennes* ? demanda Malko. Il veut de l'argent ?

Timothy Applegate secoua lentement la tête.

— Si ce n'était que cela, on lui en donnerait. L'information qu'il apporte n'a pas de prix. Le jour où Taiwan fait exploser une bombe nucléaire, tout l'équilibre de la région est modifié et *personne* ne sait ce qui peut arriver. Y compris une attaque massive de missiles de Taiwan par les Chinois de Pékin. Qui, bien entendu, ne nous croiront *jamais* si on leur dit que nous n'étions pas au courant.

Apocalyptique...

Malko comprenait l'angoisse du chef de station et de la CIA. Le colonel Chang était *lui-même* une bombe atomique.

— Vous ne m’avez pas répondu, insista-t-il. Pourquoi le colonel Chang a-t-il une conduite suicidaire ?

Timothy Applegate alluma une cigarette avec un Zippo au sigle de la CIA qui avait beaucoup vécu.

— Ce n’est pas une conduite suicidaire, corrigea-t-il. Le colonel Chang est amoureux. D’une ravissante Chinoise qui a dix-huit ans de moins que lui. Elle devait partir avec lui et embarquer également sur le *Vincennes*. Au dernier moment, sa mère a dû être opérée d’un cancer. Elle n’a pas pu partir.

Malko fronça les sourcils.

— C’est un *vrai* cancer ?

— Pour ce que l’on sait, oui, confirma l’Américain.

— Alors, Dieu n’est vraiment pas de notre côté, conclut Malko. Un tremblement de terre plus un cancer, cela fait beaucoup. Donc, le colonel Chang attend que cette créature de rêve le rejoigne. Et elle est encore à Taiwan.

— Exact.

— Je suppose que les Taiwanais sont au courant de cette liaison. Ils ne la laisseront jamais sortir du pays.

L’Américain opina tristement.

— Je partage votre opinion...

— Donc, conclut Malko, c’est une situation sans issue ! Ils vont la retenir assez longtemps pour avoir le temps de *le* liquider. Il faudrait un miracle pour résoudre le problème.

Timothy Applegate adressa à Malko un sourire presque joyeux.

— C’est pour cela que vous êtes ici ! Vous partez pour Langkawi à deux heures.

CHAPITRE IV

Quand même abruti par ses dix-huit heures de voyage, Malko regardait d'un œil torve le paysage défiler sous les ailes de l'Airbus des Malaysian Airlines. Des chapelets d'îlots couverts de végétation luxuriante rappelant la célèbre baie d'Along, d'interminables plages de sable, une mer plate et bleue comme une carte postale et des floppées de cocotiers. Il avait l'impression de débarquer au paradis terrestre, pas dans un salon de l'armement.

À peine sur le tarmac, il dut revenir à la réalité. Huit jets rouges passèrent au ras de l'aérogare dans un fracas assourdissant, remontant aussitôt en chandelle pour se séparer en un bouquet gracieux. Les « Red Arrows » de la Royal Air Force. L'aéroport grouillait d'hommes en costume-cravate munis d'attaché-cases, peu susceptibles d'être de vrais touristes... Ceux-ci, Japonais pour la plupart, en chemise à fleurs, short et tongs, se demandaient visiblement s'ils ne s'étaient pas trompés de destination. Malko récupéra sa valise et grimpa dans un taxi, donnant l'adresse du *Pelangi Resort*. Partout, des panneaux vantaient le LIMA. Le salon se tenait en partie sur l'aéroport. Le long de la route, des centaines de badauds, la tête en l'air, regardaient les évolutions des avions. Malko baissa les yeux sur sa Crosswind. Quatre heures dix. Il avait hâte de prendre une douche et, perturbé par le décalage horaire, il n'avait même pas faim. Pour l'instant, sa mission était simple : contacter le colonel Lee Chang et tenter de le ramener à la raison. Il ne disposait que de quarante-huit heures, en raison de l'escale expresse du croiseur *Vincennes*.

Normalement, les « baby-sitters » seraient là le lendemain pour veiller à la sécurité physique du Taisanais. Malko était aussi censé déjouer les plans offensifs supposés du gouvernement taisanais.

Lorsque le taxi le déposa devant l'énorme *lobby* du *Pelangi Resort*, qui ressemblait à un temple à ciel ouvert et à un hôtel 1900, avec ses dizaines de ventilateurs suspendus aux plafonds et ses piliers de bois sombre, il se sentit en vacances...

— Vous avez la chambre 4707, annonça l'employé de la réception. On va vous y conduire.

Malko s'effondra dans le kart électrique qui, à la vitesse d'un escargot, en suivant des allées pavées roses, lui faisait traverser le parc où étaient érigés les bungalows, tous semblables. Le sien était éloigné, le long de la plage, sa chambre au premier étage. Même lorsque l'employé eut ouvert la porte-fenêtre donnant sur la terrasse, elle resta très sombre. Il y avait peu de gens sur la plage. Malko se traîna sous la douche. Le colonel Chang attendrait bien une demi-heure de plus. Lorsqu'il sortit de sa douche, il remarqua au plafond une flèche verte

accompagnée du mot KIBLAT. Elle indiquait la direction de La Mecque...

*
* *

— Colonel Chang ?

Malko avait traversé le palier extérieur et frappé à la porte de la chambre 4706, contiguë à la sienne. Il n'obtint pas de réponse. Cependant, un frôlement, de l'autre côté du battant, indiquait une présence... Une voix étouffée finit par demander :

— Qui est-ce ?

— Je suis un ami de George Li, annonça Malko à travers la porte. Je viens d'arriver. Pourrais-je vous voir ?

Le pêne claqua et la porte s'entrouvrit. Malko se glissa à l'intérieur, saisi par un froid glacial ! La clim marchait à fond et la pièce était plongée dans la pénombre, tous les volets de bois fermés. Il distinguait à peine la silhouette du colonel taiwanais. Celui-ci se décida à allumer et Malko découvrit un Chinois petit mais trapu, les cheveux rejetés en arrière, vêtu d'une chemisette et d'un short. Quelconque. Sauf le regard, trop brillant, presque halluciné.

Une bouteille de scotch, du Defender « Success », était posée sur la table basse, bien entamée, à côté d'un verre contenant encore quelques cubes de glace. Malko tendit la main au Taiwanais.

— Je m'appelle Malko Linge et je suis venu vous aider à résoudre votre problème, dit-il. D'autres personnes arrivent demain matin pour renforcer votre protection.

— Merci, répondit faiblement le colonel Chang.

Malko avait le sentiment de se trouver dans un réfrigérateur mal nettoyé. La chambre glaciale sentait le renfermé.

— Ce n'est pas très gai, ici, fit-il avec un entrain un peu forcé. Nous pourrions nous installer sur la terrasse.

— Vous croyez que c'est prudent ?

— Je ne pense pas prendre un risque, affirma Malko.

Il alla lui-même ouvrir les volets et un flot de lumière pénétra dans la pièce. Le colonel le suivit en clignant des yeux comme une taupe brutalement extraite de son trou. Malko aperçut alors, par l'entrebâillement de sa chemise, la crosse d'un pistolet.

— De toute façon, vous êtes armé, remarqua-t-il. Vous pouvez vous défendre. Et il n'y a personne.

Il montrait la plage vide, comme la pelouse entourant le bungalow. Le colonel se laissa tomber dans le fauteuil à côté du sien.

— Ils vont essayer de me tuer, fit-il à voix basse. Ils l'ont déjà tenté.

— Je sais, fit Malko, je connais toute votre histoire. Dans ce cas, pourquoi n'acceptez-vous pas d'embarquer sur le *Vincennes* ?

Le regard du colonel Chang se posa sur lui, fixe, halluciné. L'officier taiwanais ne paraissait pas dans son état normal. Il ne fallait pas le brusquer. Il rappelait à Malko ce personnage du film *Les Tueurs*, où un homme se laisse assassiner sans résistance parce qu'il est déjà mort...

L'officier examina longuement Malko avant de dire :

— Vous avez l'air intelligent, vous pouvez me comprendre... J'aime une femme et je ne peux pas vivre sans elle. J'attends qu'elle me rejoigne. Je lui parle tous les jours. Je sais qu'elle va venir, dès que sa mère ira mieux.

Malko eut un hochement de tête approuvateur et un sourire encourageant.

— Je comprends, c'est tout à fait normal. Mais vous pourriez l'attendre sur le *Vincennes*. En toute sécurité.

— Jou-Yi ne sait *rien*, expliqua d'une voix plaintive le colonel Chang. Elle devait arriver ici avec moi et je lui aurais tout expliqué de vive voix. Pour que nous partions ensemble sur le *Vincennes*. Je ne suis pas fou, si elle arrive à temps, il n'y aura aucun problème. Mais je ne peux *rien* expliquer au téléphone. Et puis, vous savez bien que le *Vincennes* ne reste que deux jours ici. Une fois que nous serons en pleine mer...

Malko demeura silencieux quelques instants. Le colonel Chang était pathétique et irrationnel. Il fallait tenter tout doucement de le ramener à la raison.

— Colonel, dit-il, le gouvernement de Taiwan est au courant de ce que vous avez fait. Comment pouvez-vous imaginer qu'ils laisseront cette jeune femme vous rejoindre ? Ils vont, au contraire, tout faire pour la retenir, afin d'avoir le temps de vous neutraliser...

— Je comprends votre raisonnement, concéda le colonel Chang, mais Jou-Yi fait partie d'une des familles les plus respectées de Taiwan. Son grand-père est un des fondateurs du régime. Ils n'oseront rien entreprendre contre elle.

Malko en resta muet de stupéfaction. La naïveté du colonel Chang dépassait l'imagination. Cet homme qui s'était montré une « source » avisée, qui avait su dissimuler ses activités d'espion pendant des années, semblait complètement inconscient. Sa confiance en la « timidité » du régime de Taiwan était confondante.

C'était comme si quelque chose en lui avait voulu nier la gravité de sa trahison. Il semblait dépassé par les conséquences de ses actes. Pourtant, aux yeux des Taïwanais, il était un traître et un assassin. Désormais, un ennemi mortel. Terrifié vraisemblablement par la situation où il s'était volontairement mis, il la niait, s'évadant dans

l'irréel. À son regard, Malko comprit qu'il était inutile d'insister, de le contrer trop brutalement. Il fallait, progressivement, tenter de le faire redescendre sur terre.

— Vous ne craignez pas que Jou-Yi condamne ce que vous avez fait ? demanda-t-il prudemment.

Une lueur intense passa dans les yeux sombres du colonel.

— Non ! affirma-t-il d'un ton péremptoire. Je lui expliquerai les raisons de ma conduite. Si j'ai choisi de faire ce que je fais, c'est pour sauver mon pays, pour forcer ses dirigeants à stopper le programme militaire secret de Taiwan. Ils ont perdu le sens des réalités. S'ils menaient leur projet nucléaire à terme, ce serait la fin de Taiwan. Les États-Unis seraient contraints de nous lâcher et Pékin nous écraserait avant que nous puissions développer une capacité nucléaire suffisante. Et, de toute façon, *eux aussi* ont des missiles nucléaires. Ils sont un milliard, nous sommes vingt-deux millions... Je convaincrai Jou-Yi, c'est une femme très intelligente. Regardez.

Il sortit de son portefeuille plusieurs photos. Malko découvrit une Chinoise au corps élancé, avec une poitrine peu commune pour une Asiatique, un visage harmonieux et sensuel.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? demanda anxieusement le colonel Chang.

— Très ! confirma Malko en rendant les photos.

Un chasseur passant au ras du toit fit trembler le bungalow. Le colonel se leva pour aller se verser une rasade de Defender et revint sur la terrasse.

— C'est vrai, reconnut-il, il s'agit d'une course contre la montre. Jou-Yi doit encore rester quelques jours à Taïpeh pour veiller sur sa mère. Il ne faudrait pas qu'il m'arrive quelque chose d'ici là.

Malko comprit qu'il était inutile d'essayer de convaincre le colonel. Il croyait dur comme fer que sa fiancée serait autorisée à le rejoindre. Et qu'elle l'approuverait. Il fallait donc parer au plus pressé.

— D'où peut venir le danger ? demanda-t-il. Les Services de votre pays ont-ils une base importante en Malaisie ?

— Nous n'avons pas de relations diplomatiques avec la Malaisie. Il y a une mission « commerciale » à Kuala Lumpur, où les Services ont une petite antenne. Mais la femme qui a tenté de me faire rentrer à Taïpeh venait de Taiwan.

— Donc, conclut Malko, toute opération viendra de là-bas ?

— Je le pense.

— Cela nous donne un peu de temps.

La nuit tombait lentement et les avions avaient cessé leur sarabande.

— Vous ne voulez pas sortir un peu ? suggéra Malko.

— Non, merci, refusa avec un sourire le colonel Chang, je vais

me reposer. Et puis, Jou-Yi doit m'appeler.

— Parfait, conclut Malko en se levant. J'occupe la chambre voisine de la vôtre. Il y a une porte de communication. N'ouvrez à personne. Je vais faire un tour dans le *lobby*. Voulez-vous venir dîner ensuite ?

— Merci, je n'ai pas très faim.

Le Taisananais referma soigneusement la porte derrière lui et Malko entendit claquer la serrure.

Sa mission n'allait pas être facile. La première chose à faire était d'inspecter l'environnement.

*

* *

La plus grande partie du *lobby* du *Pelangi Resort* était occupée par un bar surélevé entouré de tables. Cela grouillait de monde ! Dès la fin du salon, les participants se ruaient ici pour continuer leurs contacts, sous les ventilateurs. Malko chercha une place des yeux : pas une table n'était libre. Il dut se contenter du bar où il s'installa devant une *Stolychnaïa* bien glacée. Le brouhaha des conversations couvrait le fond musical et les serveuses malaises n'arrivaient pas à fournir.

On ne se serait pas cru dans un endroit de vacances : tous les hommes portaient des vestes et des cravates et les femmes des robes de cocktail. Beaucoup de Blancs, quelques Asiatiques et pas un Noir. Malko balaya l'assistance du regard, se demandant si les assassins potentiels du colonel Chang s'y trouvaient déjà. Rien ne distinguait extérieurement un Chinois de Taiwan d'un ressortissant de Singapour, de Malaisie ou de Pékin... Son regard fut attiré par une femme brune extrêmement sexy, installée à une table voisine en compagnie d'un homme aux cheveux gris, avec un petit bouc, vêtu d'une chemise hawaïenne. Trois autres mâles, cravatés eux, semblaient n'avoir d'yeux que pour l'unique femme de la table. Il faut dire qu'elle en valait la peine. On aurait dit Liz Taylor au temps de sa splendeur, en beaucoup plus sexy. Son sourire aurait arraché une érection à un fossile et elle ne manquait pas une occasion de mettre sous le nez de ses voisins ses gros seins débordant d'une robe bleu électrique décolletée en V.

Une fière salope tropicale.

Un de ses voisins arracha une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne de son seau à glace et, probablement troublé par la poitrine offerte, versa la moitié des bulles sur la table.

Malko croisa le regard de la brune qui lui décocha aussitôt un sourire étincelant, comme s'ils s'étaient toujours connus. Il en eut des fourmis dans le ventre et préféra reporter son attention ailleurs. Derrière lui, deux hommes discutaient des mérites d'un canon de 105

mm sur camion, présenté par les Français. Un orchestre féminin chinois, mené par une chanteuse, vint s'installer sur le podium du fond, ajoutant à la cacophonie. On buvait sec, à la santé des conflits futurs. De nouveaux venus aux courts cheveux blonds, bâtis comme des dockers, vêtus de costumes mal coupés et encadrant une Junon blonde aux traits lourds vinrent occuper les tabourets autour de Malko. En russe, ils commencèrent à se plaindre de leur hôtel.

Il venait de commander une seconde vodka quand la silhouette grassouillette de George Li apparut sur le perron. Malko lui fit signe et le Chinois le rejoignit, les traits tirés, visiblement épuisé.

— Je n'en peux plus ! avoua-t-il. Cette Proton est un veau. Audessus de cent, on dirait qu'elle va perdre ses tôles. Et en plus, il y avait de la mer pour la traversée.

— Allez vous coucher, conseilla Malko, le colonel Chang est dans sa chambre et n'en sortira pas.

— J'ai quelque chose pour vous, dit à voix basse le Chinois, et il faut que je vous présente à notre *stringer*. Plus tard dans la soirée. Je prendrais bien un cognac...

La boisson favorite des Chinois. Malko lui commanda un Otard XO et George Li sembla retrouver un peu de vie. Le regard de Malko revint vers la brune. Son groupe avait été rejoint par une autre femme. Une Asiatique aux cheveux courts encadrant un visage énergique, vêtue d'un tailleur strict et de chaussures plates. Un gros diamant brillait à sa main gauche. Apparemment, elle devait être importante, car le compagnon de la brune s'était levé pour lui céder sa place avec force courbettes.

George Li termina son Otard XO et proposa :

— On y va ?

— Vous connaissez cette brune sexy ? demanda Malko, avec le type au bouc gris.

George Li se retourna pour un bref coup d'œil. Juste au moment où un maître d'hôtel apportait cérémonieusement une seconde bouteille de Taittinger à la table.

— Oui, bien sûr. Lui s'appelle Kahlil Mafira. C'est l'agent de plusieurs firmes britanniques. Un Égyptien, mais il vit partiellement à Kuala Lumpur. Excellent homme d'affaires, au mieux avec les Malais. La brune s'appelle Mira et c'est sa femme.

— Vous avez l'air de bien les connaître...

— J'ai « travaillé » sur eux. Ils nous ont cassé un deal d'hélicos, grâce à leurs relations. Lui, c'est un vrai requin.

— Et elle ?

— Un barracuda, soupira George Li en glissant de son tabouret.

— Et la Chinoise à leur table ?

— Connais pas.

Malko le suivit jusqu'à sa voiture, dans le parking. George Li en sortit d'abord une enveloppe en plastique contenant un badge.

— Voilà pour entrer au salon, expliqua-t-il. Vous faites officiellement partie de la délégation des hélicoptères Kaman. Personne ne vous demandera quoi que ce soit.

Malko regarda le badge portant la mention VIP. Il était devenu marchand de mort subite.

Le Chinois lui tendit ensuite une grosse enveloppe puisée dans son sac de voyage.

— De la part de Mr. Appelgate, annonça-t-il.

Malko soupesa le paquet. Vu le poids, ce n'était pas des oranges. Il entrouvrit l'enveloppe et aperçut le museau rond et noir d'un pistolet automatique Beretta 92. Deux chargeurs supplémentaires étaient scotchés à la poignée Voilà pourquoi George Li n'avait pas pris l'avion.

— La station n'a repéré aucun mouvement inquiétant ? demanda-t-il.

George Li referma le coffre de la voiture.

— Non. Cela ne va pas être facile pour les Taiwanais d'infiltrer ici des « nettoyeurs ». Les Malais ne les aiment pas beaucoup et ils n'ont qu'une petite antenne, très surveillée, à Kuala.

— Ils n'ont pas de stand au LIMA ?

— Non. Même Singapour en a un tout petit. Mais ils peuvent venir en visiteurs. Cependant, il leur sera difficile d'apporter des armes. Bon, je vais me reposer un peu. Je passe vous prendre ici vers onze heures, pour vous présenter à notre *stringer*.

— Pourquoi si tard ?

— Elle n'est pas libre avant. C'est une Malaise, officiellement hôtesse au stand Boeing. Nous l'avions fait engager bien avant l'opération « Phoenix », afin d'avoir un œil sur les visiteurs. Elle s'appelle Shalima. Nous devons la retrouver ce soir au *Langkawi Sea Resort*, dans une discothèque. C'est plus discret qu'ici.

*

* *

La discothèque du *Langkawi Sea Resort*, le *Cocojam*, était ce qui se rapprochait le plus d'un bouge, dans cette île sage. Une musique techno à tue-tête, un éclairage d'abri antiatomique, des clients buvant de la bière au goulot, debout, et une petite piste de danse. Après avoir payé chacun 15 ringits, Malko et George Li se mêlèrent à la foule.

Entre la chaleur de bête et la musique à faire exploser les tympans, il fallait avoir la drague chevillée au corps pour s'incruster. George Li, après avoir jeté un regard circulaire, hurla à l'oreille de

Malko :

— Elle n'est pas encore là !

Ils avaient suivi la côte sur quelques kilomètres, une route bordée de gargotes chinoises en plein air, aux néons agressifs. La discothèque était cachée au fond d'un jardin, comme si on avait un peu honte des petites Chinoises en mini qui se trémoussaient sur la piste en montrant leur culotte... George Li se fraya un chemin jusqu'au bar et commanda un Defender Very classic Pale *on the rocks*, Malko se contentant d'une vodka. Il se pencha à l'oreille du Chinois.

— Elle marche à quoi, votre Shalima ?

— Le charme de l'Oncle Sam, ricana George Li en frottant son pouce contre son index.

Malko s'en voulait un peu d'avoir abandonné le colonel Chang mais, de toute évidence, le Taisanais ne voulait pas mettre le nez dehors. Il y avait très peu de risques qu'un commando vienne attaquer son bungalow.

— La voilà ! fit soudain George Li en agitant la main vers l'entrée.

Malko aperçut une Malaise avec un superbe chignon, moulée dans un boléro et une longue jupe fendue sur le côté. Quand elle se rapprocha, Malko fut frappé par la grosse bouche rouge qui lui mangeait tout le visage. Elle lui rappelait un peu l'hôtesse de Lauda Air. George Li fit les présentations, lui demandant ce qu'elle voulait boire.

— Rien, merci, fit-elle, j'ai déjà beaucoup bu ce soir. Je crois que les gens de Boëing voulaient me saouler. Par contre, la musique est bonne. A Langkawi, on ne danse pas beaucoup...

George Li sauta sur l'occasion, vidant son Defender d'une traite.

— Je vais me coucher, dit-il. Shalima, vous avez votre voiture ?

— Oui.

— Vous pourrez raccompagner Malko au *Pelangi*.

— Avec plaisir ! S'il me fait danser...

À peine George Li se fut-il éclipsé qu'ils gagnèrent la piste. D'emblée, la Malaise se colla à Malko, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Puis, elle noua ses bras autour de son cou, ondulant sans très bien suivre la musique. Avec ses talons, elle était presque aussi grande que lui. Quand le slow fit place à un rock, elle continua à danser de la même façon, incrustée contre lui. Il lui souffla à l'oreille, en riant :

— Vous ne portez pas le voile comme les femmes d'ici ?

À Langkawi, toutes les Malaises étaient « bâchées », la tête cachée sous un foulard noué autour du cou, ce qui leur faisait d'uniformes visages ronds et joufflus. Shalima pouffa.

— Vous n'y pensez pas ! Moi, j'habite Kuala Lumpur et je ne suis

pas pratiquante...

— Vous ne travaillez que pour Boeing ?

— Non, je fais tous les salons avec eux parce que je parle chinois, anglais et un peu thaï. Mais le reste du temps, je dirige une boutique de décorations à Bangson. On fait venir de Paris toutes les dernières créations de l'architecte d'intérieur Claude Dalle pour les riches Malais. C'est dans Jalan Telawiz. Il faudra venir me voir.

— Vous êtes toute la journée au salon, ici ? demanda Malko.

— Hélas oui, soupira-t-elle. C'est fatigant mais il n'y en a plus que pour six jours... Heureusement qu'on peut s'amuser le soir.

— Donc, vous connaissez tous les habitués.

— Bien sûr, dit-elle, j'ai une grande boîte pleine de leurs cartes de visite...

Encouragé, Malko continua :

— Ce soir, j'ai aperçu au bar du *Pelangi* une Chinoise aux cheveux courts, très élégante, l'air énergique, qui discutait avec des marchands d'armes. Vous voyez qui cela peut être ?

Shalima s'arrêta de danser quelques instants, le front plissé, puis laissa tomber :

— Ce pourrait être M^{me} Eva Shu, mais il faudrait que vous me la montriez.

— Qui est Eva Shu ?

— Une intermédiaire très connue. Je l'ai déjà croisée dans plusieurs salons. On ne peut pas vendre une cartouche à Taiwan sans passer par elle.

Malko eut une brutale poussée d'adrénaline.

— Elle est taiwanaise ?

— Bien sûr ! On dit qu'elle est la maîtresse du ministre de la Défense. Tous les deals importants passent par elle. Sa fortune est considérable mais elle continue. Les Chinois ne pensent qu'à l'argent.

Malko n'entendait plus la musique qui lui secouait les tympanes. Dans son métier, il ne croyait plus depuis longtemps aux coïncidences.

Se méprenant sur son silence, Shalima demanda en riant :

— Vous comptiez la draguer ? Il va falloir dépenser beaucoup d'argent.

— Non, merci, répliqua Malko, je vous trouve infiniment plus séduisante.

— Merci, fit, Shalima se pressant brièvement contre lui.

Son regard brûlant défiait ouvertement Malko. Celui-ci la sentait disponible, et même plus. Il était persuadé que la *stringer* de la CIA écartait déjà les cuisses, dans sa tête. Mais sa libido à lui était bloquée par une pensée extrêmement dérangeante : la puissante Eva Shu était-elle à Langkawi *seulement* pour acheter des armes ?

CHAPITRE V

— Vous pourriez m'en dire plus sur cette Eva Shu ? demanda-t-il.

Shalima soupira soudain, toute molle dans les bras de Malko, abandonnée.

— On ne peut pas attendre demain pour travailler ? J'ai envie de me détendre un peu... J'aime bien m'amuser. Ici, c'est plus facile qu'à Kuala.

— Pourquoi ? Vous êtes mariée ?

— Divorcée, avec une petite fille. J'ai engagé une Philippine pour la garder. A Kuala, je peux moins sortir.

La sentant plus détendue, Malko réattaqua, criant dans son oreille pour surmonter le vacarme :

— Shalima, une seule question. Importante. Y a-t-il au salon de Langkawi des clients potentiels pour M^{me} Shu ?

La jeune Malaise éclata de rire.

— Bien sûr ! Taiwan a de l'argent et paie rubis sur l'ongle. Seuls ceux qui ont peur de la Chine de Pékin, comme les Français, hésitent à lui vendre ou font des manières. Les autres ne se gênent pas.

Elle s'arrêta de danser et compta sur ses doigts.

— Les Sud-Africains offrent des canons de 155 et de l'électronique, les Russes, des avions de chasse comme les Sukhoi ou les Mig, des hélicos d'attaque, du matériel blindé, des missiles. Les Ukrainiens ont des chars T84 à des prix défiant toute concurrence. Les Suédois de grosses roquettes mer-mer. Et j'en oublie ! Venez au salon demain, je vous montrerai tout ça...

Ils se remirent à danser, ou plutôt à se frotter discrètement, comme tous les autres couples. La *stringer* de la CIA paraissait plus douée pour le flirt que pour le renseignement. Il y avait de plus en plus de monde et il faisait de plus en plus chaud. Shalima se détacha soudain de Malko avec un soupir.

— On étouffe ici ! Venez faire un tour dehors.

Ils se retrouvèrent dans le parking, que Shalima traversa d'un pas assuré. Au-delà, il y avait la plage, déserte et sombre à part les crêtes blanches du ressac. Shalima se tourna vers Malko.

— On est quand même mieux ici !

Elle ôta ses escarpins et fit quelques pas sur le sable pour aller s'allonger à l'abri d'une demi-dune, face à la mer.

— Je viens souvent me baigner ici, après le salon, dit-elle.

Malko s'était allongé près d'elle. Ils demeurèrent silencieux un moment, puis Shalima dit d'une voix hésitante :

— Je me baignerais bien... Ça ne vous choque pas, je n'ai pas de

maillot.

Décidément, la Malaisie réservait des surprises...

— Pas du tout, assura Malko. D'ailleurs, je vais en faire autant.

Elle déboutonna son haut, puis défit la fermeture de sa longue jupe, apparaissant en slip et soutien-gorge. Avant de courir vers l'eau, elle jeta à Malko d'une voix enjouée :

— Ne regardez pas.

Dans l'obscurité, on aurait d'ailleurs pu penser qu'elle était en maillot. Malko se déshabilla à son tour, ne conservant que son slip, et la rejoignit. La mer était délicieusement tiède et il n'y avait pas plus d'un mètre d'eau. Elle vint vers lui en l'éclaboussant et il l'immobilisa en la prenant dans ses bras. Après quelques minutes de jeu, leurs bouches se rencontrèrent, tout naturellement, pour un baiser bref, violent et passionné. Puis Shalima se détacha et courut vers le rivage, s'allongeant sur sa jupe. Après quelques instants de silence, elle se tourna vers Malko, appuyée sur un coude, et dit :

— J'adore le goût du sel.

Malko comprit le vrai sens de cette phrase lorsque Shalima se pencha sur lui et qu'il sentit une langue chaude effleurer sa poitrine. Comme un chat, en beaucoup moins râpeux. Shalima s'agenouilla afin d'être plus à son aise et commença à lécher consciencieusement le torse de Malko, comme une chatte lèche ses petits. Avec une diabolique perversité en plus. La langue s'attardait sur sa poitrine, effleurant parfois les mamelons d'une pointe aiguë, ce qui arracha à Malko un bref soupir de plaisir. Shalima s'arrêta aussitôt.

— Oh pardon, je vous ai fait mal !

Plus salope, tu meurs...

Déjà, la langue infernale descendait le long de son estomac, puis jouait autour de son nombril. Il voulut lui caresser la poitrine, mais elle l'écarta d'une main ferme. Une érection violente déformait son slip encore mouillé. Shalima l'ignore d'abord, continuant son manège, remontant à la poitrine, balayant les flancs, consciencieuse comme une femme de ménage. Malko, lui, réprimait une brutale envie de viol. Soudain, d'un geste délicat, elle souleva la ceinture de son slip, faisant jaillir à l'air libre le membre raidi, et demanda :

— Je peux ?

Sans attendre la réponse, elle fit glisser le slip jusqu'à ses cuisses. Malko ferma les yeux de bonheur, tendu vers le plaisir. Hélas, avec un sens consommé de la perversion, Shalima, ignorant le membre dressé à quelques centimètres de son visage, se mit à lui lécher le ventre avec application ! Elle descendit ensuite jusqu'aux cuisses, puis remonta à la base du sexe. Malko l'aurait tuée ! Il avait beau décoller son corps du sable, se tendre vers elle, Shalima évitait habilement la tentation. Elle se redressa soudain, avec un long soupir de satisfaction.

— Je crois que je vous ai débarrassé de tout votre sel...

C'en était trop. Le vernis de gentleman de Malko craqua. Sa main crocha dans le chignon, toujours impeccable, et, d'un geste brutal, il fit plonger le visage de Shalima sur son sexe. D'abord, il ne sentit rien, puis le contact des lèvres se refermant sur la colonne de chair lui fit réaliser la vérité.

Lorsqu'il l'avait courbée sur lui, Shalima, au lieu de serrer les dents, avait ouvert toute grande la bouche, l'avalant d'un trait ! Son gland heurta le gosier de la jeune femme. Sensation si exquise qu'il faillit jouir sur-le-champ. Il assura sa prise sur le chignon défait et se mit à guider Shalima qui se laissait faire avec docilité, utilisant ses lèvres et sa langue avec une technique prouvant un certain entraînement. Désormais à plat ventre sur le sable, elle ondulait légèrement, comme un serpent en train de faire son trou.

C'était divin.

Le jet partit des reins de Malko sans qu'il puisse se retenir et il hurla aux étoiles, balayé par un fabuleux orgasme. Shalima l'aspira jusqu'à la dernière goutte, terminant par quelques coups de langue particulièrement bien placés. Malko en avait les orteils recroquevillés de plaisir. Il n'aurait jamais pensé que son premier contact avec la *stringer* de la CIA serait aussi volcanique.

Shalima, sa tâche terminée, appuya tendrement sa joue sur le ventre de Malko.

— Vous avez aimé ?

Le mot était faible. Il caressa le chignon défait et reconnut :

— J'ai cru devenir fou. Pardon d'avoir été un peu vif.

— J'ai eu l'impression que vous me violiez, confirma Shalima. C'est bien, ainsi je ne me sens pas coupable...

Freud en aurait fait un livre... Intrigué, Malko demanda :

— Vous ne faites jamais l'amour ?

— Si, surtout quand j'ai mes règles. Je ne peux pas prendre la pilule et je n'aime pas les autres méthodes de contraception. Mais j'aime beaucoup faire l'amour.

Apaisé, Malko revint à ses angoisses.

— Ce soir, fit-il, lorsque j'ai aperçu cette Eva Shu, elle était en compagnie d'un couple, les Mafira.

— Oui, je les connais, confirma Shalima. Ils représentent plusieurs firmes d'armement à Kuala Lumpur. Ce sont des Egyptiens. Elle a le feu au cul et trompe son mari effrontément.

L'intuition de Malko ne l'avait pas trompé. La pulpeuse brune était courageuse sous l'homme.

— Font-ils du business avec cette M^{me} Shu ? Insista-t-il.

— Ils voudraient bien, mais sont supplantés par les Américains qui ont un matériel comparable et l'appui politique des Taiwanais,

répondit Shalima. Mais ils essaient quand même.

Tout semblait donc normal.

— Mira Mafira est un personnage, ajouta Shalima. Elle est palestinienne d'origine. Lorsqu'elle avait vingt ans, elle vivait dans un camp au Liban. Elle a participé aux premiers détournements d'avions. C'était une dure. On dit qu'elle a été la maîtresse d'Arafat. Tout le monde a cru qu'elle allait continuer dans la politique, mais elle était trop belle. Kahlil Mafira l'a remarquée alors qu'elle allait au Caire chercher des armes et ne l'a pas laissée repartir. Depuis, il la couvre d'or.

Shalima se redressa, s'étira et entreprit de se rhabiller.

— Je vous raccompagne ? proposa-t-elle.

Elle refit son chignon avec soin, se remaquilla et lorsque Malko se glissa avec elle dans sa petite Morris de location, elle semblait sortir d'une boîte. En le quittant devant le *Pelangi Resort*, elle précisa :

— Demain, je suis au salon toute la journée. Au stand Boeing. Vous viendrez ?

— Sûrement, promit Malko en lui baisant la main.

Il s'éloigna à travers les allées roses faiblement éclairées du parc. Les bungalows étaient éteints, l'air tiède, tout respirait le bonheur et la sécurité... Arrivé au bungalow 47, il tourna autour sans rien voir d'inquiétant. Une chaleur poisseuse régnait dans sa chambre. Plus de clim ! Il s'allongea sur le lit pour faire le point. Pour l'instant, les craintes du colonel Chang semblaient dépourvues de fondement.

Néanmoins, il était nettement préférable de le faire changer d'avis avant l'arrivée du *Vincennes*.

*

* *

Le grondement assourdissant des jumeaux Sukhoi jeta Malko à bas de son lit. Par la fenêtre, il les vit s'élever dans le ciel et se séparer pour un double piqué vertigineux. C'est alors qu'il réalisa qu'on frappait à sa porte. Il alla ouvrir.

Chris Jones semblait trop grand pour la porte ! Malko sourit intérieurement. Même en chemise hawaïenne et en short, le « gorille » de la CIA avait l'air de ce qu'il était : une barbouze. Il aurait fallu lui mettre une perruque. Il tendit à Malko une main énorme.

— On est venus aussi vite que possible ! Ça ne fait jamais que vingt-sept heures qu'on a quitté Washington ! On est passés par New York, Londres, et Kuala Lumpur.

— Vingt-huit, corrigea d'un ton lugubre Milton Brabeck, qui arborait une chemise et un short roses.

À eux deux, ils représentaient une force de frappe considérable.

Plus de deux quintaux de muscles, une artillerie conséquente et des bras comme des jambons de Virginie. Cela faisait un quart de siècle que Malko pratiquait les deux « baby-sitters » de la CIA, aussi dépourvus de craintes métaphysiques que de scrupules. Avec eux, le colonel Chang allait être bien gardé. Armés comme de petits porte-avions, ils ne craignaient ni Dieu ni Diable et n'avaient qu'une hantise : la nourriture exotique, c'est-à-dire tout ce qui s'éloignait un tant soit peu du hamburger... Et les microbes, bactéries et autres calamités réservées au Tiers Monde. À part ça, ils étaient solides comme des rocs, taillables et corvéables à merci et bavaient d'admiration devant le sang princier de Malko, eux, purs produits du Middle West. Une Altesse Sérénissime, c'était un peu leur côté midinette.

— Entrez ! proposa Malko, que je vous explique la situation.

Au moment d'entrer, Chris Jones dit à voix basse :

— Faut vous dire qu'on n'est pas tout seul...

— Ah bon ! fit Malko, surpris. Qui est avec vous ?

— Une collègue, annonça d'un ton encore plus lugubre Milton Brabeck.

— Une femme ?

Les deux « gorilles » opinèrent, un peu honteux.

— Yeah ! fit Chris Jones. Un enfoiré de DRH a décidé qu'avec l'an 2000, il fallait féminiser le personnel ! Désormais, il y a un quota de pisseuses chez nous. On revient à l'âge des cavernes.

Milton Brabeck lui envoya un grand coup de coude.

— Attention, la voilà.

Ils s'écartèrent devant une nouvelle apparition. Une blonde athlétique aux cheveux en brosse quasiment ras, aux épaules de docker, en T-shirt kaki et short assorti, chaussée de baskets. Malko la détailla. Habillée normalement, avec des cheveux, c'eût été une très jolie femme. Des yeux bleus, un nez droit, la mâchoire énergique, bronzée, une poitrine modeste mais ferme. Elle tendit la main à Malko.

— Lieutenant Heather Brown ! lança-t-elle, en lui écrasant les phalanges.

— Arrête, t'es plus dans les Marines, corrigea Milton, mort de honte, tu es *miss* Heather Brown.

Malko massa ses doigts endoloris. Heather Brown pétait de santé. A eux trois, ils formaient un trio pas ordinaire. Pas vraiment touristes...

— Vous êtes installés où ? demanda Malko.

— Bungalow 46, annonça Heather Brown. Juste à côté.

— Vous êtes armés ?

— Un courrier de la station de Kuala Lumpur arrive par le ferry

tout à l'heure. On aura tout ce qu'il faut.

Sûrement l'inévitable George Li, taillable et corvéable à merci.

— A midi, nous sommes opérationnels, souligna Heather Brown, qui grillait visiblement d'en découdre.

— C'est votre première mission ? demanda Malko.

— Avec eux, oui. Mais à l'USMC, j'ai fait pas mal de choses. J'ai même été blessée, ajouta-t-elle fièrement. Par un enfoiré de nègre jamaïcain qui voulait m'égorger.

— Heureusement, elle a une bonne mentalité ! souligna Milton Brabeck. Il paraît qu'elle peut étrangler un python d'une seule main. Elle a battu Chris au tir instinctif. Je ne vous conseille pas de la violer...

— Milt ! lança Chris Jones, outré. Le prince est un gentleman, et puis il préfère les *vraies* femmes...

Heather Brown, stoïque, ne broncha pas.

— Enfin ! Soupira Milton Brabeck, il paraît qu'avec une femme, on passe inaperçus... À propos, comment est la bouffe, ici ?

— Immonde ! avertit Malko.

— Je me gratte déjà, soupira Chris, j'ai une grosse plaque rouge sur le bras. Il y a un hôpital dans ce bled ?

— Oui, dit Malko, mais il n'est pas prudent d'y aller.

— *My God !* On aurait dû apporter un peu de sang, ils doivent tous avoir le sida ici. Ça ne se transmet pas par les moustiques, au moins ? J'en ai vu un gros comme un chat...

— Il n'y a pas encore de cas signalé, dit Malko, mais ça peut Venir... Bon, je vais vous présenter votre « client ». Le colonel Lee Chang.

Chris Jones fit la grimace.

— C'est un *gook* ?

— Un Chinois, corrigea Malko.

Milton Brabeck donna un coup de coude à Chris Jones.

— Les Chinois, c'est pas des *gooks*. Ils avaient inventé les feux d'artifice quand tes parents vivaient encore dans les arbres.

Heather Brown pouffa. Malko caressa du regard ses longues cuisses musclées et bronzées, se demandant si, sous le guerrier, il y avait une femme. Ensuite, il leur précisa leur mission. Lorsqu'il eut terminé, Milton Brabeck s'ébroua.

— Donc, c'est une question de deux jours. Jusqu'à l'arrivée du *Vincennes*...

— Espérons, nuança Malko. Il peut refuser d'embarquer, et la menace persistera.

Les deux « gorilles » échangèrent un regard entendu et Chris Jones laissa tomber :

— On n'est pas obligés de lui demander son avis... On pourrait

l'inviter à prendre un verre sur le *Vincennes* sans lui dire qu'on s'en va...

— Ça m'étonnerait qu'il y aille, remarqua Malko, mais on peut essayer...

— Il est où ? demanda Milton.

— La chambre voisine de la mienne.

Il composa le numéro sur la ligne intérieure, sans succès, puis alla frapper à la porte de communication en criant son nom. Cette fois, la porte s'ouvrit, sur le regard anxieux du colonel Chang, en kimono.

*

* *

— Les gens chargés de votre protection sont arrivés, annonça Malko. Désormais, vous pouvez vous rendre sur la plage sans crainte. Je vais vous les présenter.

— Mais... commença le Taiwanais.

— Vous ne pouvez pas rester enfermé indéfiniment, trancha Malko.

Psychologiquement, il était urgent de renouer le contact pour avoir une chance de le faire évoluer.

— Bien, j'arrive, accepta le Taiwanais.

— Attendez, demanda Malko, maintenant que vous disposez d'une protection rapprochée, vous n'avez plus besoin du Walther PPK. Cette arme pourrait vous mener directement à la potence...,

De mauvaise grâce, le colonel Chang lui remit le pistolet qui avait servi à tuer Susie Wang.

Il rentra dans sa chambre pour ressortir quelques instants plus tard avec un sac de plage et une serviette. Malko le présenta à Heather Brown, Chris et Milton, et il parut favorablement impressionné. Malko glissa discrètement le Walther PPK à Chris Jones, enveloppé dans une serviette.

— Débarrassez-vous de ça au plus vite. Dans la mer, le plus loin possible.

Ils descendirent l'escalier de bois du bungalow. La chaleur humide était étouffante. Pas un chat sur la plage.

Le colonel Chang déplia soigneusement sa serviette, ôta son kimono et se dirigea vers la mer. Heather, Chris et Milton avaient pris place en demi-cercle derrière lui, l'œil aux aguets. Même sans arme, ils étaient de taille à arrêter pas mal de nuisibles...

L'humidité était telle qu'en quelques minutes, Malko fut inondé de sueur et décida de retourner sur la terrasse de son bungalow. Il était à mi-chemin lorsqu'il aperçut, venant vers lui, une brune aux

cheveux courts, très bronzée, qui se dirigeait vers la plage, juchée sur des mules roses. Dans un pays musulman, sa tenue l'exposait à la lapidation. Le soutien-gorge semblait prêt à craquer sous le poids des seins épanouis et le minuscule string censé cacher le bas de son ventre se contentait de souligner la forme de son sexe.

C'était Mira Mafira, celle que Malko avait surnommée dans sa tête « Mira-la-Salope ».

Elle s'arrêta à sa hauteur avec un sourire engageant.

— Bonjour, dit-elle, nous sommes voisins, je crois...

— Je suis au 47, précisa Malko.

Son sourire devint carrément provocant. Ses yeux nageaient dans le sperme et elle avait écrit en lettres rouges sur le front : « Baisez-moi ».

— Et moi, au 45 ! D'ailleurs, j'ai l'impression de vous avoir déjà vu...

— Moi aussi, dit Malko, hier soir, au bar du *lobby*, vous portiez une robe bleue qui vous allait à merveille. Presque aussi sexy que ce maillot...

— Merci, fit-elle. Vous faites partie d'une délégation ?

— Oui.

— Vous allez au salon ?

— Je ne sais pas encore. J'ai des coups de fil à donner.

Elle lui tendit la main.

— Je m'appelle Mira Mafira.

— Malko Linge, dit Malko. À tout à l'heure peut-être. Elle repartit vers la plage. Malko se retourna, admirant le balancement lascif de ses hanches un peu grasses. Et soudain, ses fantasmes s'évanouirent d'un coup. Le colonel Chang était sorti de l'eau et marchait rapidement vers lui, comme s'il avait été poursuivi par un requin !

Malko alla au-devant de lui, inquiet.

— Que se passe-t-il ?

L'officier taiwanais semblait bouleversé. Il se retourna, tendant le bras vers la surface de la mer, et dit d'une voix étranglée :

— Le corps ! Il est remonté ! Je l'ai vu en me baignant.

CHAPITRE VI

Le pouls de Malko grimpa d'un coup à 150 ! Il regarda dans la direction indiquée, clignant des yeux sous le soleil, mais ne vit rien.

— Vous vous trompez, dit-il, je ne vois rien !

— Parce que vous êtes trop loin : quand je me suis avancé dans l'eau, je l'ai vu, insista le Chinois. Il flotte un peu au-dessous de la surface, juste derrière le banc de sable. Lorsque la marée va monter, elle l'entraînera jusqu'à la plage.

— *Himmel !* jura Malko entre ses dents.

C'était la tuile absolue. Les Malais risquaient de mener une enquête qui pouvaient les mener au colonel Chang. Il suffisait que des domestiques aient vu la Chinoise entrer dans son bungalow. Le Taiwanais semblait pétrifié.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Gémit-il.

Malko était en train de faire tourner son cerveau à cent mille tours-minute. Comment se débarrasser d'un cadavre en plein jour, en face d'une plage ? Mira Mafira venait de s'y installer et d'autres viendraient sûrement. Il regarda autour de lui. A l'autre bout de la plage, il y avait un peu plus d'animation. On y louait des voiliers, des pédalos et des scooters des mers. Ce qui lui donna une idée.

— Rassurez-vous ! promit-il. Vos « baby-sitters » vont prendre soin de ce cadavre.

— Mais comment ?

— Je vous expliquerai. Pour le moment, retournez dans votre bungalow, c'est plus sûr. Je m'occupe de tout.

Laissant le colonel, il fonça vers Chris Jones, faisant signe à Heather et à Milton de le rejoindre.

— J'ai du travail pour vous, annonça-t-il.

— Mais on n'a pas encore notre quincaillerie, protesta Milton.

— Pour ça, vous n'en avez pas besoin. Vous allez nous débarrasser d'un cadavre...

— Où est-il ?

— Là-bas, fit Malko, désignant la mer. Il va être ramené sur la plage. Il faut faire vite. C'est celui de la Chinoise.

— Jésus-Christ ! s'exclama Milton Brabeck, comment on va faire ?

— Vous avez déjà fait du scooter des mers ? demanda Malko.

— Moi, oui, dit immédiatement Heather Brown.

— Ça doit pas être très difficile, grommela Chris Jones vexé. On s'y mettra... Pourquoi ?

— Il n'y a qu'un moyen de se débarrasser de ce cadavre, expliqua Malko. Vous allez jouer les touristes. À l'autre bout de la

plage, on loue toutes sortes d'équipements pour s'amuser dans l'eau. Vous allez louer des scooters des mers et des équipements de plongée. Avec des ceintures de plomb. Sur vos scooters, vous reviendrez par ici, juste derrière le banc de sable, pour récupérer le corps. Ensuite, en le laissant entre deux eaux, vous le remorquez le plus loin possible. Essayez d'atteindre l'île, là-bas.

Il désignait une île rocheuse en forme de sous-marin, à environ deux kilomètres au large.

— On le hisse dessus ? demanda Chris Jones.

— Non, vous le lestez avec les ceintures de plomb et vous le faites couler. On sera tranquilles pour un moment. Vous expliquerez au retour que vous avez perdu les ceintures de plomb et vous les paierez. En avant.

— Suivez-moi, lança Heather Brown avec autorité.

Malko les regarda s'éloigner rapidement le long de la plage. Il ne serait tranquille qu'une fois l'opération terminée. Cet incident donnait une faible idée de ce qui pouvait arriver... Le vrai problème, c'était d'embarquer le colonel Chang sur le *Vincennes*... Et ça, les « baby-sitters » ne pouvaient pas le faire. Pour tromper son angoisse, il regarda un Mig 29 qui s'approchait de la plage en effectuant des tonneaux lents très gracieux. Il montra son ventre argenté dans un rugissement de réacteurs et fila vers le ciel.

— Tiens, vous êtes revenu ! Vous vous baignez ?

Malko se retourna d'un bloc. « Mira-la-Salope », déhanchée, allumeuse comme un lance-flammes, les seins en avant, le fixait de son regard humide.

— Non, merci, fit Malko avec un sourire. Plus tard, peut-être.

— Tant pis, fit-elle. C'est plus amusant à deux. Bye-bye.

Elle s'éloigna vers la mer avec un balancement voluptueux, comme pour faire regretter à Malko son refus. Ce dernier allait retourner vers le bungalow lorsqu'il demeura cloué sur place. La jeune femme s'éloignait du rivage, nageant un crawl puissant, droit vers le cadavre de la Chinoise assassinée par le colonel Chang.

*

* *

Malko démarra comme un coureur de cent mètres, entra dans l'eau à la poursuite de Mira Mafira. Celle-ci l'entendit, s'arrêta de nager et se mit debout dans l'eau.

— Vous avez encore changé d'avis ? lança-t-elle en riant.

Son sourire aurait fait bander un banc de dauphins.

— Oui, avoua Malko, j'irai au salon plus tard...

— Vous avez raison ! Il faut profiter des bonnes choses de la vie.

On ne vit qu'une fois. On nage ?

Mira avait ôté son soutien-gorge attaché à son string, dévoilant deux seins lourds veinés de bleu avec de larges aréoles et de longues pointes brunes.

— J'adore faire bronzer ma poitrine, dit-elle, suivant le regard de Malko, sinon, quand on met ensuite une robe décolletée, c'est affreux. Vous aimez nager ?

— Oui.

— Moi aussi. Je nage une heure par jour, c'est très sain. On va jusque là-bas, cela ne vous fait pas peur ?

Elle désignait *exactement* le point où devait flotter le cadavre... Malko grimaça un sourire. Il fallait à *tout prix* l'empêcher de mettre son projet à exécution. Les « baby-sitters » ne seraient pas là avant une demi-heure au moins. En plus, de près, on verrait leur manège.

— On ira tout à l'heure, suggéra-t-il. Il y a peut-être mieux à faire...

Mira Mafira le regarda, vraiment surprise.

— Quoi donc ?

C'était quitte ou double : ou il prenait deux claques et le colonel Chang était mal parti. Ou « Mira-la-Salope » en était *vraiment* une. Il passa un bras autour de sa taille et l'attira contre lui. Surprise, elle se laissa faire puis éclata de rire, sans chercher à se dégager.

— Vous au moins, vous êtes rapide ! Attention, on va nous voir ! Je suis une femme mariée...

Elle se dégagea en riant et l'aspergea d'eau. Malko en fit autant. Puis il courut après elle, la rattrapa, la serrant à nouveau dans ses bras. Cette fois, il vit que les pointes brunes de ses gros seins s'étaient raidies comme de petits crayons, dardant vers lui.

Mira lui expédia un regard trouble.

— Regardez, Vous les avez réveillés, ce n'est pas bien...

Ça ne paraissait pourtant pas lui déplaire... Malko en profita pour caresser lentement les seins lourds, les soupesant, en effleurant les pointes dardées. Mira protesta d'une voix changée.

— Arrêtez ! Vous n'êtes pas raisonnable, je ne vous connais même pas. Vous allez croire que...

Ils étaient debout dans l'eau, ventre contre ventre. Mira respirait de plus en plus vite. Elle s'ébroua, tentant de se reprendre.

— Allez, on jouera après ! Je vais nager. Vous venez ?

Malko n'hésita pas. Glissant une main entre leurs deux corps, il la plaqua sur le devant du string, sentant le renflement du pubis sous ses doigts. Puis, il écarta l'élastique, atteignit l'entrée du sexe qu'il commença à masser lentement.

Comme foudroyée, la jeune femme tituba, son regard chavira, elle se fit plus lourde contre Malko. Sans un mot, il continua son

manège, enfonçant ses doigts de plus en plus loin, la sentant s'ouvrir, l'accueillir. Du coin de l'œil, il vit dans le lointain, sur sa droite, trois scooters des mers s'éloigner du rivage. L'opération « sauvetage » avait commencé, mais il avait encore besoin de gagner du temps.

— Arrêtez, salaud ! fit Mira Mafira d'une voix mourante, vous allez me faire jouir !

La bouche entrouverte, le regard brouillé, la respiration haletante, elle s'accrochait au cou de Malko, ses gros seins écrasés contre son torse. Aussitôt, il retira ses doigts. Les prunelles de Mira s'agrandirent, elle grogna de dépit et se mordit les lèvres, furieuse.

— Salaud ! Pourquoi vous jouez avec moi ?

Malko, avec un sourire, retira la main de son slip et l'entraîna vers le bord. Arrivée sur le sable, elle ne pensa même pas à remettre son soutien-gorge, dans un état second. Heureusement, ils ne croisèrent personne jusqu'au bungalow. Malko poussa la jeune femme dans sa chambre plongée dans la pénombre, puis directement sur le lit. Sans même ôter son slip, il reprit sa caresse là où il l'avait interrompue. Mira se mit très vite à gémir et à se tordre sous ses doigts, les cuisses grandes ouvertes. Ses seins dardaient vers le plafond, gonflés, durs, son ventre palpitait. À tâtons, elle saisit le sexe de Malko et se mit à le secouer. Jusqu'à ce qu'elle jouisse avec un cri rauque... À peine retombée, elle se jeta fébrilement sur le membre dressé, remuant dans tous les sens, brouillonne, avide, les seins ballottant. Puis, elle se rejeta sur le dos, et gémit.

— Baise-moi !

Malko s'enfonça dans une fournaise, une fontaine de miel. Aussitôt, le bassin de Mira bascula, elle noua ses jambes dans le dos de Malko, comme pour éviter qu'il ne la quitte, et se frotta contre lui, avec des gémissements rauques.

Elle eut un second orgasme, qui la laissa pantelante. Ses jambes retombèrent, mais Malko était encore raide dans son ventre. Il la sentait si réceptive qu'il n'hésita pas.

Mira se laissa retourner sur le ventre et offrit d'elle-même sa croupe. Malko la lui rehaussa et entra en elle de nouveau. Pas longtemps. Il se retira et, sauvagement, plongea dans ses reins. Mira eut un sursaut de tout son corps, poussa un cri rauque au moment où le sexe la transperçait ! Puis, elle se laissa aller avec un soupir et Malko sentit qu'il ne pouvait pas aller plus loin. Très vite, elle commença à remuer sous lui, attrapant ses testicules comme pour l'enfoncer encore plus au fond de ses fesses. Elle méritait vraiment le surnom qu'il lui avait donné. Quand il jouit, elle l'accompagna d'un coup de reins. Puis, elle tourna la tête et dit :

— J'adore qu'on m'encule !

Une femme libérée. Il la laissa filer dans la salle de bains, se

disant qu'il avait fait d'une pierre deux coups. Il se leva, alla regarder par la fenêtre et aperçut trois scooters des mers s'éloignant lentement vers le large, dérisoire flottille à la tâche sinistre.

Mira Mafira ressortit de la salle de bains, pimpante, impeccable, et vint l'embrasser sur la bouche.

— J'espère que tu ne repars pas tout de suite de Langkawi, murmura-t-elle. Moi, je ne vais presque *jamais* au salon. Tu n'aurais pas du champagne dans le mini-bar ? J'aime bien boire, après avoir baisé. Ça prolonge le plaisir...

Impossible de ne pas satisfaire une envie aussi simple ! Malko dénicha au fond du mini-bar une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé, Millésimé 1994 et en fit sauter le bouchon sous le regard énamouré de la Palestinienne.

*
* *

Chris Jones ressemblait à une écrevisse mal cuite. Il se gratta furieusement.

— Je crois que j'ai la gale...

— Mais non, ce sont les *sandflys*, corrigea Milton Brabeck, tout aussi rouge. Il paraît que ça donne des tas de maladies.

Seule, Heather Brown était impeccablement bronzée. Elle s'empessa de dire :

— Tout s'est bien passé. J'ai coulé le corps moi-même de l'autre côté du gros rocher, avec deux ceintures de plomb. Il est coincé et ne remontera pas de si tôt.

— Et moi, j'ai largué le PPK avec, précisa Chris Jones.

— Bravo ! dit Malko. Le colonel Chang est dans sa chambre. Vous ne le lâchez plus. Moi, je vais au salon. Grattez-vous et au travail :

Au moment où il s'apprêtait à sortir, il eut une idée et lança à Heather Brown :

— Restez une seconde, s'il vous plaît.

Elle obéit tandis que les deux « gorilles » sortaient avec un regard noir.

Resté seul avec elle, Malko expliqua la situation avec plus de détails.

— Le colonel Chang est très seul, à la dérive, expliqua-t-il. Même si nous arrivons à le protéger efficacement, il est impossible de s'éterniser à Langkawi. Je ne pense pas que sa « fiancée » puisse le rejoindre. Il est très amoureux mais vous êtes la seule à pouvoir le ramener à la raison.

Heather Brown le regarda, méfiante.

— Comment ?

Malko la sentait déjà toutes griffes dehors. Il fallait marcher sur des œufs.

— J'ai remarqué qu'il vous regardait avec, disons, de l'intérêt. Je pense que la présence d'une femme pourrait lui faire comprendre que la vie ne s'arrête pas...

Heather Brown s'était figée, tendue, comme prête à bondir. Ses yeux bleus avaient foncé. Sa voix claqua :

— Autrement dit, vous me demandez de jouer la pute !

Malko n'eut pas le temps de protester. Elle continua, folle de rage :

— Quand je me suis engagée dans les Marines, c'était pour être considérée l'égale d'un homme. J'en ai assez bavé pour toucher les dividendes. Pourquoi ne demandez-vous pas à Chris ou à Milton de faire ce boulot ?

Malko allait protester que le résultat ne serait pas identique, lorsqu'elle conclut :

— Votre Chinois de merde, pour moi, c'est zéro ! Je choisis encore ce que je me mets dans le corps et il doit en avoir une toute petite. À vos ordres !

C'était une façon de parler... Elle fit demi-tour et claqua la porte à faire s'écrouler le bungalow. Malko la rouvrit et aperçut Heather Brown marchant virilement sous une averse tropicale qui rappelait le déluge. L'entraînement de l'US Marine Corps était excellent !

Ce qui ne faisait pas son affaire.

Il était *certain* que les choses ne se passeraient pas bien. Il ruminait ce sombre pressentiment quand on frappa à la porte. Il alla ouvrir, croyant à un retour de Heather Brown revenue à de meilleurs sentiments... Ce n'était que George Li, trempé comme une soupe, qui lui jeta un regard implorant derrière ses énormes lunettes.

— J'ai couru depuis le *lobby*. Il tombe des cordes.

— Je vous croyais reparti à Kuala Lumpur, dit Malko.

L'agent chinois de la CIA esquissa un sourire résigné.

— C'est vrai, mais il a fallu que j'accueille à Kuala le courrier qui apportait l'équipement des « baby-sitters ». Je repars tout à l'heure.

— Merci, dit Malko. Vous ne voulez pas vous reposer un peu ?

— Non, non, je n'ai pas le temps. J'ai aussi un message pour vous. De la part de Mr. Timothy Applegate. Il a reçu communication d'un télégramme de la NSA. Ils ont intercepté des communications entre Taiwan et des gens non identifiés à ce jour, indiquant qu'une opération de grande envergure est en cours pour éliminer le colonel Chang...

Malko sentit un picotement désagréable le long de sa colonne

vertébrale. Ce paradis tropical qui paraissait si paisible...

— Merci, dit-il, je pense qu'avec Chris et les deux autres, il n'y aura pas de problème. Vous n'avez aucun autre détail ?

— Non, hélas. Ils décryptent selon des mots clefs, mais ne disent pas tout. OK, je m'en vais.

L'averse avait brutalement cessé. Le colonel Chang, de nouveau claquemuré dans sa chambre, ne donnait plus signe de vie. Malko alla sur la terrasse et contempla la mer grise et les chasseurs britanniques qui évoluaient en formation malgré le mauvais temps. Il avait beau se creuser la tête, il n'arrivait pas à deviner d'où viendrait le prochain coup.

Or, comme aux échecs, il valait mieux avoir un coup d'avance. Maintenant qu'il avait pris conscience de la situation, il comprenait pourquoi la CIA avait convaincu l'US Navy de déplacer un croiseur de l'importance du *Vincennes* et de mettre à sa disposition d'importants moyens. Seulement, il se trouvait dans un pays étranger et on ne pouvait pas déployer un corps expéditionnaire.

Si le colonel Chang était réduit au silence, Taiwan allait accélérer son programme nucléaire et le début du troisième millénaire risquait d'être chaud, très chaud. Malko osait à peine imaginer l'enchaînement possible des événements. Incluant un affrontement armé entre la Chine de Pékin et les États-Unis.

Dans ce cas, que ferait la Russie ?

Il leur restait deux jours pour convaincre le colonel Chang d'embarquer sur le *Vincennes*. Deux jours pendant lesquels n'importe quoi pouvait arriver.

La seule personne susceptible de lui fournir des informations était Shalima.

*

* *

Encadrée par deux maquettes de Boeing 767 et 777, Shalima, le chignon impeccable, maquillée comme la reine de Saba, très classe dans une tenue malaise pourpre brodée de fils d'or qui ne laissait voir que le cou et les chevilles, répondait patiemment aux questions d'un groupe d'officiers singapouriens en magnifiques uniformes blancs. Malko attendit patiemment. Les Singapouriens semblaient plus intéressés par la sculpturale Malaise que par la technologie Boeing. Ayant aperçu Malko, Shalima leur remit à chacun un petit paquet et les abandonna avec un sourire à faire vendre douze 747.

— Qu'est-ce que vous leur avez donné ? demanda Malko.

— Des briquets Zippo siglés Boeing. Comme ça, ils pensent à nous chaque fois qu'ils allument une cigarette. J'ai cru que vous

m'aviez oubliée, le salon va bientôt fermer.

Malko baissa les yeux sur sa Breitling Crosswind. Quatre heures. Le temps avait passé vite, avec l'alerte du cadavre remontant à la surface... Il était retourné voir le colonel reclus dans sa chambre pour lui remonter le moral. Enfin, désormais les « gorilles » avaient toute leur puissance de feu. Il se rapprocha de la jeune femme et demanda à voix basse :

— Shalima, vous avez remarqué ici des gens inhabituels qui pourraient appartenir à des Services ?

La jeune Malaise eut un sourire ironique.

— *Qui* cherchez-vous exactement ? Des centaines de gens viennent ici tous les jours, sans parler des délégations. Cela fait beaucoup de monde.

— Je suis là pour protéger un défecteur taiwanais en possession de secrets militaires *très* importants, expliqua-t-il. Pour des raisons trop longues à expliquer, il est cloué ici pour quelques jours et nous savons que les Services taiwanais vont tenter de l'éliminer physiquement. Cela vous donne-t-il une idée ?

La jeune Malaise réfléchit quelques instants.

— Il n'y a pas de délégation taiwanaise au LIMA, dit-elle. Je pense que M. Applegate en sait plus que moi sur l'implantation de leurs Services en Malaisie. Je ne vois personne qui ressemble à un espion taiwanais. La seule Taiwanaise que j'ai croisée ici est M^{me} Eva Shu. Mais je la vois dans presque tous les salons. En plus, les Taiwanais sont plutôt mal vus en Malaisie. Les Malais les tolèrent, mais c'est parce qu'ils investissent beaucoup. Les Singapouriens, Chinois comme eux, les apprécient, mais ne se brouilleraient pas avec la Malaisie pour leur faire plaisir. Finalement, leurs meilleurs amis, ce sont les Américains !

C'était plutôt rassurant, pourtant la NSA ne pouvait pas se tromper.

— Si on allait faire un tour dans le salon ? proposa-t-il.

Ils partirent à travers les stands qui exposaient de tout, depuis les sièges éjectables jusqu'aux chars, en passant par les innombrables missiles et toutes les maquettes d'avions et d'hélicoptères. Beaucoup de Russes, quelques Américains, des Européens, des Sud-Africains.

Au milieu du salon, Shalima tira Malko par la manche.

— Voilà votre M^{me} Shu. Là, sur le stand British Aerospace.

Malko reconnut tout de suite le mari de « Mira-la-Salope », en grande conversation avec la Chinoise aux cheveux courts qu'il avait déjà vue au bar du *Pelangi*. Shalima remarqua :

— On dirait qu'ils font des affaires ! Elle ne sera pas venue pour rien.

Ils continuèrent à travers le salon, installé dans un immense

hangar climatisé, en bordure du tarmac de l'aéroport. Le fond était entièrement occupé par les stands russes proposant une gamme complète de matériel de guerre, qui allait du lance-grenades au chasseur Sukhoi 30, en passant par les hélicoptères, les avions gros-porteurs, les blindés.

— Ils vendent bien ? demanda Malko.

Shalima hocha la tête affirmativement.

— Oui, parce qu'ils ne sont pas chers. Mais il y a le problème des pièces de rechange. Leur commerce est tenu par la mafia russe qui pratique des prix déments. Alors, beaucoup de gens vont les acheter en Inde, qui en fabrique, bien que de moins bonne qualité.

Quand ils repassèrent devant le stand British Aerospace, Kahlil Mafira et M^{me} Shu discutaient toujours.

Arrivée au stand Boeing, Shalima se tourna vers Malko.

— Je peux encore faire quelque chose pour vous ?

— Dîner avec moi. Et me tenir au courant si vous sentez quelque chose de suspect.

— Ça, certainement, fit-elle avec un sourire. Pour le dîner, les gens de Boeing m'ont déjà retenue. Vous êtes à quel bungalow, au *Pelangi* ?

— 47. Chambre 4707.

— J'essaierai de me libérer. En attendant, pensez à moi.

Elle ouvrit un tiroir et lui tendit un petit paquet rectangulaire. Malko l'ouvrit : c'était le Zippo Boeing...

— J'en ai déjà un, fit-il, montrant son Zippo armorié en argent massif.

— Gardez-le quand même, dit-elle. Des tas de gens en font collection. Peut-être à ce soir.

C'était exact. Tous les ans au mois de juin, des milliers d'amateurs se retrouvaient à Bradford, capitale du Zippo, pour une « Zippo Swap »([9])

Il se retrouva dans la chaleur humide et héla un taxi. La belle Shalima ne lui était pas d'un grand secours. Dans une heure, il ferait nuit. Une journée de plus passée.

C'était une course contre la montre mortelle. Entre les tueurs sûrement envoyés par Taiwan pour réduire au silence le colonel Chang et lui.

CHAPITRE VII

Mira Mafira et son mari s'immobilisèrent, regardant avec admiration l'entrée luxueuse de l'hôtel *Datai*.

L'établissement, sur la côte nord de Langkawi, ressemblait au décor d'un film hollywoodien. Ses différents corps de bâtiments, répartis sur plusieurs niveaux autour d'une magnifique piscine, étaient cernés par une jungle épaisse éclairée par de puissants projecteurs, où s'ébattaient des singes criards. Des escaliers extérieurs en teck reliaient les différents niveaux. Les deux salles à manger, l'une offrant de la cuisine locale et l'autre de la cuisine thaïe, étaient ouvertes sur la jungle, éclairées par des bougies et rafraîchies par de grands ventilateurs coloniaux. On se serait cru revenu au siècle dernier. Une nuée de serviteurs malais circulaient silencieusement entre les tables, souriants et efficaces.

Le couple de marchands d'armes se sentait un peu mal à l'aise dans ce décor trop sophistiqué. Ce n'était pas leur univers... Ici, on était à mille lieues de l'agitation du *Pelanggi Resort*. Même les Sukhoi 30 ne venaient pas rôder jusque-là. Ils descendirent jusqu'à la première salle à manger, où les accueillit un maître d'hôtel.

— La table de M^{me} Shu ? demanda Kahlil Mafira.

L'employé consulta sa feuille de réservation et avoua d'un air désolé :

— Je ne vois pas ce nom.

Mira Mafira se rembrunit.

— Tu es sûr d'avoir bien compris ? demanda-t-elle à son mari. Si on est venus pour rien...

Le *Datai* se trouvait à une heure du *Pelanggi Resort*, au bout d'une route sinueuse et déserte, sauf quelques singes au bord de la route.

— Non, dit son mari.

— Allez au restaurant thaï, conseilla le maître d'hôtel, un peu plus bas.

Ils descendirent après la piscine et n'eurent même pas à se renseigner. La Chinoise se leva de la table où elle attendait seule et se précipita dans leur direction, impeccable dans une robe chinoise d'un rouge flamboyant, grandie par des escarpins aux talons de dix centimètres. Un maquillage habile adoucissait son visage dur, presque masculin.

— Comme votre robe est ravissante, lança-t-elle à Mira. Vous êtes vraiment magnifique...

Mira Mafira n'en revenait pas. M^{me} Shu était tout sauf une mondaine. Dotée d'une intelligence retorse, de relations puissantes et d'un sens des affaires aigu, on ne l'imaginait qu'avec une calcullette...

Ils prirent place à sa table. Aussitôt, un maître d'hôtel surgit avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé Millésimé 1994 qui devait valoir cinq ans de son salaire.

— Comme vous vivez en Europe, minauda la Chinoise, vous devez aimer le champagne...

Ils trinquèrent à l'amitié avec Taiwan. Eva Shu était enjouée, décontractée, charmeuse. Étonnés, les Mafira attendaient ce qu'elle avait à dire. Ils durent patienter jusqu'au dessert. Enfin, M^{me} Shu fit apporter une bouteille de cognac Otard XO, complément indispensable d'un repas chinois, surveilla le remplissage des verres, porta un toast à Taiwan et alluma une cigarette.

— Je crois que nous pouvons faire des affaires ensemble, dit-elle posément.

Kahlil Mafira opina vigoureusement.

— Nous aurions aimé en faire depuis longtemps, mais malheureusement, nos offres n'ont jamais été retenues...

M^{me} Shu lui adressa un sourire rassurant.

— Peut-être n'avez-vous pas utilisé la bonne filière...

— Peut-être, reconnut Kahlil Mafira.

— Vous savez que j'ai certains amis très bien placés au gouvernement, reprit M^{me} Shu. Et je crois que vous avez un excellent matériel à nous proposer. C'est ce qu'on dit. Des hélicoptères et des missiles, entre autres.

— Exact.

— Pourriez-vous venir à Taiwan pour une démonstration ?

— Evidemment, affirma Kahlil Mafira. Mais il faudrait certaines garanties.

— Vous les aurez, trancha M^{me} Shu.

La conversation tomba brusquement. Kahlil Mafira ne comprenait pas le soudain engouement de la Taiwanaise pour le matériel qu'il vendait. Il attendait la suite, sachant que, dans ces deals, il y avait toujours une contrepartie, la plupart du temps secrète. M^{me} Shu but quelques gorgées de son Otard XO, se lécha les babines comme un chat et lança d'une voix calme :

— Evidemment, dans cette affaire, je dois penser à mes intérêts.

— Evidemment ! Renchérit chaleureusement Kahlil Mafira, se demandant si elle allait demander 8 %, ou plus.

M^{me} Shu avait attendu pour assener sa proposition-massue.

— Vous savez que nous avons lancé un appel d'offres pour quatre frégates ultra-modernes, capables à partir du détroit d'intercepter des missiles balistiques lancés de Chine ?

— Bien sûr ! approuva Kahlil Mafira. D'ailleurs, on pense que vous êtes sur le point de signer un contrat avec les Américains pour quatre bâtiments de la classe « Aégis ».

M^{me} Shu eut un sourire froid.

— « Sur le point » ne veut pas dire que c'est signé. Or, je suis bien placée pour savoir que ça ne l'est pas. Pour différentes raisons. Je pense que les constructeurs que vous représentez seraient tout à fait capables de fournir des bâtiments équivalents ?

— Je le pense aussi.

Penché sur la table, Kahlil Mafira n'entendait plus que les battements de son cœur. Une affaire semblable, c'était deux cent millions de dollars de commission. Plus la reconnaissance éternelle des Britanniques. Mais cela semblait trop beau pour être vrai. Se faisant l'avocat du diable, il remarqua :

— Votre gouvernement a *toujours* acheté ce genre de matériel aux Américains.

La réponse partit comme une gifle :

— Sauf pour les quatre frégates françaises. C'est moi qui ai bouclé le deal.

Un ange passa, le vol alourdi par des valises de billets.

— Ce serait évidemment formidable ! lança Kahlil Mafira. Et notre reconnaissance vous serait acquise pour votre aide. Aussi, je pense qu'il serait utile de déterminer dès maintenant la façon de veiller à vos intérêts.

Il en salivait d'avance. Un contrat pour quatre frégates...

— J'allais vous en parler, dit M^{me} Shu d'une voix veloutée. Voilà ce que j'attends de vous.

Elle jeta un regard circulaire à la salle à manger quasiment vide et se pencha vers ses deux interlocuteurs, parlant d'une voix basse et précise. Au fur et à mesure qu'elle exposait ses desiderata, Kahlil Mafira sentait le sang se retirer de son visage. Muette, suspendue aux lèvres de la Taiwanaise, Mira Mafira ne perdait pas une syllabe. Ce genre de contrat se rencontrait une fois dans la vie d'un agent.

M^{me} Shu termina son exposé. Pratiquement dans la foulée, elle réclama l'addition et dit d'un ton dégagé :

— Bien sûr, vous n'êtes pas obligés de me donner votre réponse immédiatement. Mais je serai demain matin au salon et j'aimerais être fixée.

Elle posa une carte American Express « Platinum » sur l'addition et termina son Otard XO avec un plaisir évident. C'était une sybarite. En relevant la tête, elle croisa le regard de Mira Mafira. En une fraction de seconde, elle sentit qu'elles étaient sur la même longueur d'ondes.

— Je pense que ce n'est pas la peine d'attendre demain pour vous donner cette réponse, dit d'une voix posée la Palestinienne.

Kahlil Mafira ouvrit la bouche, mais le pied de sa femme écrasant le sien la lui fit refermer.

Malko avait mal dormi. Il s'était réveillé en sursaut à plusieurs reprises, croyant avoir entendu un bruit. Il avait collé son oreille à la porte de communication de la chambre du colonel Chang sans rien entendre, était allé sur la terrasse scruter la plage éclairée par le clair de lune, et s'était rendormi. Il aurait donné n'importe quoi pour identifier la menace encore impalpable qui pesait sur le défecteur taiwanais. L'atmosphère paisible du *Pelangi Resort* avait tendance à endormir sa méfiance, mais sa raison lui disait que les Services de Taiwan feraient *tout* pour éliminer le colonel Chang. Le problème, c'est qu'il n'avait pas la moindre idée de la façon dont ils allaient s'y prendre...

Il s'habilla et appela la chambre du colonel. Pas de réponse. Pourtant, il n'était que neuf heures. Pas de réponse non plus dans le bungalow 46... Inquiet, il se rua dans le 43, où on servait le petit déjeuner. Chris Jones terminait le buffet.

— Le colonel est sur la plage avec Heather et Milt, annonça-t-il. Il a l'air OK. Moi, je reste à rôder autour du 47. Histoire d'intercepter de possibles malfaisants. J'ai ce qu'il faut...

Il entrouvrit son sac de plage et Malko aperçut la crosse d'un énorme automatique calibre 11,45 « Desert Eagle », puissant comme un petit canon... Il avala rapidement un café et repartit, laissant Chris Jones à sa lutte inégale contre les moustiques. Les Sukhoi rugissaient à nouveau dans le ciel et, en plus, des jardiniers malais tondaient les pelouses dans un vacarme d'enfer, à l'aide de tondeuses faites d'un disque tranchant au bout d'un long manche, mu par un petit générateur accroché dans le dos. Histoire d'effrayer les serpents qui grouillaient en Malaisie.

Il restait vingt-quatre heures avant l'arrivée du *Vincennes*. Autant tout préparer pour une exfiltration, même si elle était encore hautement improbable... Malko gagna la réception et demanda où allait mouiller le croiseur américain.

— Certainement entre le Star Cruise Terminal et l'île de Singa Besar, lui apprit l'employé. C'est là qu'ils viennent tous les ans.

A environ six kilomètres. Un quart d'heure plus tard, Malko partait au volant d'une Proton poussive bien que flambant neuve. Il déboucha à la pointe sud de l'île après avoir longé une douzaine d'hôtels. Le long de plusieurs quais étaient ancrés différentes unités de la marine malaise et un navire de guerre français, le *Siroco*. La partie du salon consacrée à la marine se tenait sous un hangar de toile climatisé. Malko avisa un policier, lui demanda si le *Vincennes* allait

venir à quai.

— Oh non, *sir*, fit le Malais, il est trop gros. Il sera là-bas, dans la baie.

Il y avait déjà plusieurs navires, malais et étrangers, ancrés à quelques centaines de mètres.

— Il y a des navettes, ici ? demanda Malko.

— Non, s'excusa le policier. Chaque navire de guerre possède les siennes.

Malko repartit, un peu déçu. Il doutait que le *Vincennes* lui envoie une embarcation. Revenu à l'hôtel, il gagna le Water Sports Center, là où les « gorilles » avaient loué leurs scooters des mers, et demanda s'ils louaient des bateaux de promenade, expliquant qu'il souhaitait aller voir les navires de guerre.

— Aucun problème, affirma le Malais. Il y a une demi-heure de mer. Nous avons des bateaux rapides. Vous voulez y aller maintenant ?

Malko eut toutes les peines du monde à ne pas embarquer sur-le-champ. Il battit en retraite vers son bungalow. Chris Jones, enduit de crème solaire comme un Indien de peinture de guerre, traînait autour du bungalow 47.

— Tout va bien, annonça-t-il. Vous avez eu une visite...

— Une visite ?

— Oui, la brune qui était sur la plage avec vous hier. Celle avec qui vous nagiez. Apparemment, elle avait envie de prendre des leçons. Quand elle a vu que vous n'étiez pas là, elle est repartie vers la plage.

— Merci, fit Malko.

Décidément, « Mira-la-Salope » était insatiable... Il l'aperçut sur la plage et elle lui fit aussitôt de grands signes. Il marcha jusqu'à elle. Cette fois, elle arborait un deux-pièces doré, tout aussi révélateur que le précédent.

— Je vous ai cherché, fit-elle. Vous étiez au salon ? Je vous ai attendu dix minutes, et puis...

— Devant la porte ?

— Non, les femmes de ménage étaient en train de faire la chambre, je me suis permis d'entrer.

Elle baissa la voix, enchaînant :

— C'était très bon, hier, mais un peu court... Mon mari ne reviendra pas avant six heures.

— Je vais voir, fit Malko évasivement.

Il se dirigea vers le colonel Chang, en train de lire sur sa serviette, encadré d'Heather Brown et de Milton Brabeck, violet à force d'être rouge. La température était suffocante. Pourtant, le colonel Chang semblait en pleine forme.

— Jou-Yi m'a appelé hier soir, fit-il. Elle m'a promis d'être là à

la fin de la semaine. Sa mère va mieux.

Le *Vincennes* serait reparti depuis deux jours...

— Puisque vous êtes certain qu'elle va vous rejoindre, pourquoi ne pas l'attendre sur le *Vincennes* où vous serez en sûreté ?

Le colonel Chang lui lança un regard sombre.

— Vous savez bien que le *Vincennes* ne reste que *deux* jours. Une fois à bord, je serai entre vos mains.

— Cela vaut mieux que d'être mort, répliqua sèchement Malko.

Le colonel Chang se redressa, visiblement furieux.

— Vous ne pensez qu'à m'utiliser ! Moi, je pense à mon avenir. Vous pouvez me garantir que le *Vincennes* va rester dans la rade jusqu'à la fin de la semaine ?

— Pas pour le moment, reconnut Malko, mais ce n'est pas impossible, étant donné l'enjeu.

— Tenez-moi au courant, conclut le colonel Chang en s'allongeant de nouveau.

Malko repartit vers le bungalow. Chris Jones, assis à l'ombre du bâtiment, son sac de plage devant lui, lisait *Playboy*. Il leva un regard ironique.

— Vous ne l'avez pas ramenée ?

Puritain comme une chaisière, il comptabilisait tous les succès féminins de Malko.

— Le *Vincennes* arrive demain, dit celui-ci comme s'il n'avait pas entendu. Je voudrais que vous examiniez le coffre qui se trouve dans mon dressing. Il est semblable à celui du colonel Chang. Je voudrais savoir si vous pourriez éventuellement l'ouvrir.

Un éclair amusé passa dans les yeux gris du « gorille ».

— Je vois que vous revenez à de meilleurs sentiments, ricana-t-il. Votre chinetique, je vous l'emballe dans une couverture et je l'emporte sur mon épaule.

— On n'en est pas encore là, assura Malko.

Ils montèrent dans sa chambre et Chris Jones se pencha sur le coffre de la penderie.

— C'est un bidule électronique à combinaison aléatoire, dit-il. Il me faudrait un matériel que je n'ai pas. Mais avec quelques outils, on peut le desceller et l'emmener fermé. Evidemment, ça va faire un peu de bruit...

— Merci, dit Malko, je vais réfléchir.

*

* *

Le colonel Chang, debout dans l'eau sous le soleil brûlant, réfléchissait. Sa dernière conversation avec Malko l'avait troublé.

Jusqu'ici, il avait fait une confiance aveugle aux Américains, allant jusqu'à risquer sa carrière et sa vie pour leur rendre service. C'était un peu par bravade qu'il avait consenti à travailler pour la CIA lorsqu'il était lieutenant. Flatté qu'on l'ait remarqué, lui, un obscur officier de l'armée taiwanaise. Et puis, les Etats-Unis étaient les meilleurs alliés, et pratiquement les seuls, de Taiwan. Il n'avait pas l'impression de trahir... Désormais, c'était différent. Il se retrouvait dans une position qui le dépassait : son pays, à terme, misait *tout* sur l'acquisition de l'arme nucléaire. Le seul moyen de tenir tête à la puissante Chine qui attendait de dévorer Taiwan. Plus les liens de Pékin et des États-Unis allaient se renforcer, moins les Américains auraient envie de prendre des risques pour la petite île de vingt-deux millions d'habitants. Et dans ce cas, seule la possession de l'arme nucléaire pourrait dissuader les Chinois de Pékin de s'attaquer à elle. Seulement, pour des années encore, Taiwan dépendait des Etats-Unis pour sa sécurité... Ceux-ci étaient capables de lui couper toute aide lorsqu'ils auraient la preuve que les Taïwanais leur avaient menti. Alors, la petite République serait obligée d'abandonner son projet, sacrifiant le futur au présent... Le colonel se sentait écrasé par sa responsabilité. Son regard erra sur la mer, ce qui lui rappela qu'il était *aussi* un meurtrier. Dans le tourbillon de ses pensées, il l'avait presque oublié.

Il avait beau tourner et retourner dans sa tête les éléments de son problème, il ne voyait pas de solution : il était dans la seringue. Impossible de reculer désormais. Il serait fusillé s'il retournait à Taiwan. Pas question non plus de quitter Langkawi sans Jou-Yi. Il ne se sentait pas le courage d'entamer une nouvelle vie seul. Sans la femme qu'il aimait. Or, même s'il proclamait aux Américains sa certitude que Jou-Yi allait le rejoindre, une petite voix intérieure têtue lui soufflait que c'était impossible... Il hésita, assommé par la chaleur, mais se dit qu'il était encore tôt pour aller s'enfermer dans son bungalow. Soudain, il eut envie de marcher vers le large et de ne pas s'arrêter, jusqu'à ce que la mer d'Andaman l'avale.

*

* *

Malko allait redescendre de sa chambre avec Chris Jones lorsqu'un cri horrible brisa le silence. À glacer le sang dans les veines.

Cela venait de la chambre du colonel Chang. Chris Jones poussa un rugissement et plongea la main dans son sac, en arrachant le monstrueux « Desert Eagle ». Malko l'intercepta alors qu'il se ruait vers la porte de communication.

— C'est fermé par là !

Il fonça vers le palier. La porte de la chambre du colonel Chang

était ouverte.

La chambre était vide à l'exception d'une femme de chambre malaise, très pâle, appuyée à la cloison, serrant son poignet droit dans sa main gauche. C'était sûrement elle qui avait crié.

— *What's going on ?* demanda Malko.

Elle semblait à demi inconsciente, ne remarquant même pas Chris Jones qui déboulait dans la pièce, pistolet au poing. D'une voix très faible, elle murmura :

— *Snake, snake !*

Un serpent. Malko regarda autour de lui, sans rien voir.

— *Where ?*

Elle désigna la salle de bains. Ce n'était pas le moment de jouer les héros. Par la fenêtre de la terrasse, il apercevait le colonel Chang en sécurité sur la plage. La femme de chambre glissa le long du mur, évanouie. Malko se rua sur le téléphone et appela la réception, expliquant ce qui se passait.

— Rentrez votre artillerie, dit-il à Chris Jones.

Cinq minutes plus tard, deux employés de l'hôtel, un infirmier et l'assistant manager, surgirent dans la chambre. On allongea la fille sur le lit et l'infirmier prit son pouls. Malko aperçut une grosse boursoufflure rougeâtre à l'intérieur de son poignet déjà enflé. L'infirmier appuya autour et la fille hurla, rouvrant les yeux, puis échangea quelques mots d'une voix faible avec l'infirmier. Deux autres infirmiers arrivèrent avec une civière. On y étendit la blessée et ils l'emmenèrent aussitôt.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Malko.

— Elle dit qu'elle a été piquée par un serpent bananier qui se trouvait dans la trousse de toilette... C'est votre chambre ?

— Non, celle de mon ami. C'est grave ?

— Je crains qu'on ne puisse pas la sauver, avoua l'assistant manager d'une voix gênée. Il n'y a pas d'antidote. Sauf si elle a le cœur très solide. On va lui faire un tonocardiaque, mais il n'y a pas beaucoup d'espoir... Maintenant, il faut trouver ce serpent.

Il lança des ordres aux deux employés qui entrèrent dans le dressing avec précautions. Malko les suivit et vit, posée sur la paillasse, une trousse de toilette en cuir noir dont la fermeture bâillait...

— *Awat !* ([10]) lança un des Malais.

Rapidement, il prit la trousse et la jeta dans la baignoire, ouvrant aussitôt les robinets. Pendant quelques instants, il ne se passa rien puis, comme l'eau atteignait la trousse, il en sortit un fin reptile d'une vingtaine de centimètres de long, d'un beau vert émeraude, qui se mit à ramper au fond de la baignoire. Les Malais firent un bond en arrière.

— C'est ça, c'est le serpent ! fit l'assistant manager d'une voix blanche.

Le reptile, ne sachant pas nager, se débattait désespérément. Un autre employé surgit, armé d'un bâton terminé par une fourche. Il immobilisa le serpent et de l'autre main lui écrasa la tête avec un cendrier. Jetant ensuite sa dépouille dans les WC, il se redressa avec un sourire contraint.

— Voilà, *sir* !

— Ça arrive souvent ? demanda Malko.

— C'est rare, très rare, affirma l'assistant manager. Mais quand la climatisation ne marche pas, ils peuvent venir se réfugier ici. Nous sommes désolés...

Ils refluèrent de la chambre en désordre. Malko récupéra la trousse de toilette qui flottait dans la baignoire. C'était quand même bizarre qu'un serpent vienne se glisser dans une trousse de toilette. Certes, elle n'était pas fermée, mais les deux bords dentés de la fermeture rendaient difficile son accès. Il se demanda soudain si c'était bien un accident. Il redescendit et commença à faire le tour du bungalow, examinant le sol. Dix mètres plus loin, il aperçut un objet à peine dissimulé sous le bungalow bâti sur pilotis, dans l'espace entre le sol et le plancher. Il le ramassa. C'était un petit sac en cuir épais fermé par un lacet. Parfait pour transporter un petit reptile... Ensuite, il suffisait de l'ouvrir, de le renverser, et le reptile tombait...

La femme de chambre avait sans doute voulu voler quelque chose dans la trousse, sans s'imaginer qu'elle courait un risque mortel. Sans sa cupidité, le colonel Chang aurait forcément fini par plonger la main dans sa trousse. Et c'est lui qui aurait été mordu. Malko retrouva Chris Jones.

— Vous n'avez vu rôder personne autour du bungalow ? demanda-t-il, expliquant ce qui s'était passé.

— Personne, sauf les domestiques et la brune.

Donc, ce pouvait être un employé soudoyé ou... Il n'arrivait pas à croire que Mira Mafira puisse être mêlée à cela. Hélas, il ne pouvait écarter aucune hypothèse, d'autant qu'il avait vu les Mafira en compagnie de M^{me} Shu.

En tout cas, Taiwan venait de frapper. Là où on ne l'attendait pas. Et ce n'était sûrement pas le dernier essai. Le *Vincennes* arrivait le lendemain. Malko se dit qu'il avait désormais un argument supplémentaire pour convaincre le colonel. Même avec trois « baby-sitters », il ne pouvait assurer une sécurité à 100 % au défecteur taiwanais. Finalement, la solution proposée par Chris Jones n'était peut-être pas la plus mauvaise.

La sonnerie stridente du téléphone fit sursauter Malko, profondément endormi. Les aiguilles lumineuses, pourtant

surdimensionnées, de sa Crosswind dansaient devant ses yeux. 6 h 55. Il décrocha et une voix de stentor indiscutablement américaine lui agressa les tympans.

— *Mister Malko Linge ?*

— C'est moi.

— *Hold on. The rear-admiral Foster O'Neill désire vous parler.*

Complètement réveillé, Malko n'attendit pas longtemps. Une voix visiblement habituée au commandement redemanda :

— *Mister Malko Linge ?*

Malko eut envie de lui dire qu'en quelques secondes, il ne pouvait pas avoir laissé la place à un autre, mais il se contenta de confirmer :

— Oui.

— *Well. Very well.* Je vous attends pour le breakfast à 7 h 45 à bord du *Vincennes*. Une navette vous amènera, elle sera amarrée derrière le *Siroco*. Prenez des papiers d'identité.

Après avoir raccroché, Malko se rua sous la douche. Le contre-amiral O'Neill ne semblait pas plaisanter avec la discipline. Le *Vincennes* venait sûrement de jeter l'ancre, son « pacha » ne perdait pas de temps. Un quart d'heure plus tard, il se hâtait dans les allées encore désertes du *Pelangi Resort*. Les gens *normaux* dormaient. La route jusqu'au Star Cruise Terminal connaissait un peu plus d'animation. Il se gara en face du *Siroco* et repéra immédiatement la navette arborant la bannière étoilée. Un gradé examina soigneusement son passeport avant de le laisser embarquer. Dans la brume matinale, le *Vincennes* était impressionnant avec ses formes carrées, futuristes, et son gris se confondant avec l'horizon. Pas un canon, seulement des rampes lance-missiles.

La traversée prit dix minutes. Un jeune enseigne, impeccable dans son uniforme blanc, accueillit Malko à la coupée et le conduisit directement à la cabine du contre-amiral O'Neill, commandant le *Vincennes*. Celui-ci ressemblait à une image d'Épinal. Grand, mince, bronzé, les yeux bleus. Nettement plus chaleureux qu'au téléphone. Une table était dressée avec deux couverts.

— Désolé de vous avoir demandé de venir si tôt, s'excusa-t-il, mais j'ai une journée très chargée. Tous les officiels vont défiler ici et, ensuite, je dois descendre à terre.

Un *midship* les servit et s'éclipsa discrètement. Le contre-amiral O'Neill attendit que Malko ait bu un peu de café et beurré un toast pour entrer dans le vif du sujet.

— J'ai reçu du Pentagone l'ordre d'embarquer ici deux passagers civils dans des conditions de confidentialité absolue. Vous avez été présenté comme la personne coordonnant cette opération.

— C'est exact, confirma Malko tandis que le contre-amiral

avalait son bacon à toute vitesse.

Ce dernier posa sa fourchette.

— Je n'aime pas être mêlé à ce genre d'affaire, précisa-t-il, mais j'ai dû m'incliner devant des instructions écrites soulignant qu'il s'agit d'une opération intéressant la *National Security*.

— Au plus haut point, souligna Malko.

— Je ne veux rien savoir de plus, coupa l'officier de marine. Simplement votre *modus operandi*.

— Combien de temps restez-vous à l'ancre ?

— Nous repartons après-demain à l'aube.

— Pourrez-vous mettre à ma disposition une embarcation permettant de gagner votre bord ?

— Négatif. Ce n'est pas dans les instructions. Je me refuse à engager mes hommes dans ce genre d'opération.

La rigueur du contre-amiral O'Neill s'expliquait peut-être par le passé du *Vincennes*. C'est un de ses missiles qui avait abattu par erreur un Airbus civil d'Iranair, durant la guerre Iran-Irak, provoquant la mort de 178 passagers, tous civils.

— Bien, conclut Malko, j'assurerai le transport jusqu'à votre navire. Pouvez-vous donner des instructions pour mon accueil ?

— Quand vous présenterez-vous à la coupée ?

— Je l'ignore encore, avoua Malko. Il y a des paramètres que je ne maîtrise pas. Cela peut être de jour comme de nuit. Comment pouvons-nous faire ?

Le contre-amiral O'Neill réfléchit quelques instants puis décrocha le téléphone posé à côté de lui et demanda :

— Faites apporter dans ma cabine un projecteur de manœuvre.

Cinq minutes plus tard, un marin frappa à la porte et déposa à terre un projecteur portable peint en gris. Le contre-amiral O'Neill le prit et le posa sur la table.

— Ceci permet d'envoyer des signaux lumineux visibles à plusieurs milles, expliqua-t-il. Il fonctionne sur batterie, ce qui représente au moins deux heures d'émissions continues. C'est plus que ce qu'il vous faut. Vous connaissez le morse, bien sûr ?

À ses yeux, c'était aussi évident que l'alphabet.

— Pas vraiment, dut avouer Malko.

— Tant pis, voilà ce que vous allez faire. Dès que votre embarcation se trouvera à un demi-mille du *Vincennes* — de jour comme de nuit —, vous enverrez le signal en pressant sur la touche rouge, un éclair bref, un éclair bref, un éclair bref, un éclair long. La lettre V. Vous vous souviendrez ?

— Je pense, dit Malko.

— Parfait. Nous avons des procédures de sécurité extrêmement strictes. Les gens de quart ont ordre de faire feu sur toute embarcation

se dirigeant vers nous sans s'être identifiée. Je vais donner des ordres pour que ce signal soit valable durant toute notre escale.

— Merci, dit Malko. Une question : où allez-vous après avoir quitté Langkawi ?

— Je ne suis pas autorisé à vous le dire.

O'Neill regarda ostensiblement son chronographe Breitling et Malko se leva, emportant le projecteur. Le contre-amiral le raccompagna jusqu'à la coupée et le quitta sur une poignée de main, tandis que Malko descendait l'échelle, balançant à bout de bras son projecteur portable, comme Diogène sa lanterne.

Il avait résolu un problème. Hélas, pas le plus important.

*
* *

— Comment va la femme de chambre piquée hier par un serpent ? demanda Malko à l'employé de la réception.

— Elle est morte à l'hôpital, *sir*. C'est terrible.

En dépit du calme idyllique régnant dans les allées du *Pelangi Resort*, Malko broyait du noir en regagnant son bungalow. Sans la cupidité de la jeune Malaise, sa mission se serait brutalement terminée... Chris Jones se trouvait à son poste habituel, surveillant l'accès au bungalow.

— Le colonel est sur la plage, annonça-t-il. Avec Heather et Milt.

Malko posa le projecteur dans sa chambre et gagna son balcon. Il repéra le colonel Chang, allongé en bordure de la plage, à la lisière de la pelouse, un walkman sur la tête. Heather se baignait, deux cents mètres devant, et Milton Brabeck surveillait la plage à gauche. A part le colonel, il n'y avait personne. Le *teuf-teuf* d'une tondeuse à gazon troubla le silence et il rentra dans la chambre pour passer un maillot et rejoindre le colonel Chang pour une conversation sérieuse.

Trois minutes plus tard, il descendait. Le jardinier était arrivé au bout de la pelouse. Avec le geste auguste du faucheur, il avançait vers le sable, juste derrière le colonel Chang. Malko baissa les yeux sur sa Crosswind : neuf heures et demie. D'habitude, ils ne commençaient pas si tôt. Tout en marchant sur la pelouse, il regardait machinalement le jardinier, de dos. Et soudain, quelque chose lui sauta aux yeux. Alors que les tondeurs de gazon portaient tous la même tenue, casquette bleue, tenue kaki et baskets, l'appareil accroché dans le dos, comme un sac, celui-là ne portant qu'un maillot et était pieds nus !

Le regard de Malko s'arrêta sur ses jambes et une brusque poussée d'adrénaline gonfla ses artères. Ce jardinier était une femme ! Celle-ci ne se trouvait plus qu'à deux pas derrière le colonel Chang et le disque tranchant allait et venait à l'horizontale, à moins d'un mètre

de sa tête. Malko comprit soudain ce qui se passait. Démarrant comme un coureur de cent mètres, il hurla :

— Colonel Chang, attention !

L'officier taiwanais, son walkman sur les oreilles, ne devait pas prêter attention au grondement de la tondeuse, bruit habituel au *Pelangi Resort*. Et inexorablement, celle qui la maniait rasait l'herbe de plus en plus près de la tête du colonel, juste derrière ce dernier.

Le colonel Chang n'avait visiblement pas entendu l'appel de Malko. Celui-ci, courant comme un dératé, comprit qu'il n'arriverait pas à alerter le Taiwanais.

Heather Brown, elle, avait remarqué quelque chose d'anormal et agitait les bras pour attirer l'attention du colonel Chang en courant vers le rivage. Mais elle était trop loin. Milton Brabeck avait démarré, lui aussi, mais trop à l'écart pour arriver à temps.

La femme qui maniait la tondeuse n'avait pas entendu Malko, assourdie par le bruit de son engin. Horrifié, il la vit soudain se déplacer sur le côté et relever le disque tranchant, comme pour éviter une motte de terre. Grâce à une poignée fixée sur le manche de la tondeuse, elle maîtrisait parfaitement ses mouvements. Malko comprit que son changement d'orientation avait seulement pour but de se trouver en meilleure position pour égorger le colonel Chang.

Même en courant à la vitesse de la lumière, il arriverait trop tard.

CHAPITRE VIII

Tout en courant, Malko aperçut soudain une grosse pierre dans le gazon, juste devant lui. Ralentissant à peine, il la ramassa et la jeta de toutes ses forces vers la femme à la tondeuse. La pierre la heurta dans le dos, une fraction de seconde avant qu'elle n'abaisse le disque tranchant comme un rasoir vers la tête du colonel Chang. Déséquilibrée, elle abattit son arme improvisée à quelques centimètres de sa cible, projetant un geyser de sable. L'officier taiwanais se redressa brusquement, et d'une détente, roula sur lui-même, s'éloignant de la menace.

La femme qui tenait la tondeuse se retourna d'un bloc.

Malko eut la confirmation de ses soupçons : c'était Mira Mafira, en maillot noir, qui avait sanglé sur son dos un des appareils rangés près du bungalow. Le visage déformé par une grimace haineuse, elle ne ressemblait plus du tout à Liz Taylor. Le colonel Chang, ayant compris ce qui se passait, s'était levé d'un bond et, walkman toujours aux oreilles, courait en direction de Milton Brabeck.

Mira Mafira comprit qu'elle ne le rattraperait pas. Sans hésitation, elle fonça en direction de Malko, avec la détermination d'un taureau de combat. Il n'eut que le temps de faire un bond de côté ! La Palestinienne ne se découragea pas, balayant l'espace devant elle du long manche terminé par le disque mortel, avançant sur Malko, le repoussant vers les bungalows. Le bruit de l'engin rendait inutile tout appel. Les traits crispés, la bouche réduite à un trait, la Palestinienne fonçait. Bien décidée à égorger Malko.

— Mira ! Vous êtes folle ! Hurle celui-ci.

Elle fit comme si elle ne l'avait pas entendu. Il jeta un bref coup d'œil en direction de la plage. Sur sa gauche, Milton Brabeck accourait, mais il était encore loin, et Heather Brown avait encore de l'eau jusqu'aux genoux.

Mira Mafira se fendit comme un escrimeur et Malko sentit une brûlure sur son flanc. A quelques millimètres près, elle l'éventrait. La haine à l'état pur : elle savait très bien qu'il n'était pas seul, qu'ils allaient la maîtriser. Mais elle continua à foncer, comme un pitbull accroché à sa proie. Malko trébucha, s'étala et, de nouveau, ne dut son salut qu'à une cabriole acrobatique. Une détonation claqua. Milton venait de tirer et de rater... Quand il se releva, Malko croisa le regard de la Palestinienne, illuminé d'une lueur de triomphe. Il était coincé contre le bungalow, le dos aux planches.

Cette fois, Mira Mafira se prépara soigneusement pour attaquer Malko. Celui-ci lança ses mains en avant en un effort dérisoire. Impossible de saisir le disque d'acier sans se faire déchiqueter.

Milton ne tirait plus, de peur de toucher Malko. Mira Mafira fonça mais il put l'éviter encore, dans un roulé-boulé désespéré... En se relevant, il aperçut Heather Brown enfin sortie de l'eau qui semblait voler au-dessus du sol. Mira Mafira, concentrée sur lui, ne l'avait pas encore vue. Mais elle suivit son regard et se retourna, braquant le disque tournant à mille tours-minute sur l'Américaine. Alors, il se passa quelque chose d'inouï.

Heather Brown, d'une détente incroyable, se projeta à l'horizontale, à moins d'un mètre du sol, *au-dessous* de l'arme qui la menaçait. Ses deux jambes se refermèrent autour de celles de Mira Mafira en un ciseau brutal qui déséquilibra la Palestinienne. Les deux femmes tombèrent en même temps, enchevêtrées, et Mira Mafira lâcha la tondeuse qui se mit à tressauter toute seule, arrachant des mottes de gazon, puis cala aussitôt.

Les deux femmes luttèrent sauvagement, mais Heather Brown eut très vite le dessus, enserrant le cou de la Palestinienne entre ses cuisses musclées. L'autre eut beau la griffer, se débattre, elle entreprit paisiblement de l'étrangler... Malko intervint.

— Heather, arrêtez !

A regret, l'ancienne Marine relâcha sa prise. Après avoir arraché le générateur du dos de Mira Mafira, elle bloqua ses deux bras derrière son dos, avec la force d'un homme.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle.

— Venez dans mon bungalow.

Crachant comme un chat en colère, Mira Mafira, poussée, tirée, se retrouva dans la chambre de Malko, où Heather consentit enfin à la lâcher. Mais dès qu'elle esquissa un geste en direction de la porte, l'Américaine lui expédia une manchette dans la gorge qui la coucha sur le tapis de raphia, la bouche ouverte. Cette fois, Malko dut la relever. Matée, les yeux pleins de larmes, elle respirait péniblement. Heather Brown se pencha vers elle et l'avertit :

— La prochaine fois que vous bougez, je vous écrase le larynx.

— *Holy shit !* Qu'est-ce qui se passe ? demanda Chris Jones en les rejoignant, essoufflé, son énorme « Desert Eagle » au poing.

— Nous avons la situation en main, dit Malko. Rejoignez Milton et, ne lâchez pas le colonel d'une semelle.

Le « gorille » ne se fit pas prier. Malko sentit les battements de son cœur se calmer. Son flanc le brûlait horriblement et du sang coulait le long de sa hanche et de sa cuisse. Il alla dans la salle de bains et appliqua une serviette sur sa blessure superficielle. Maintenant, il fallait réfléchir, ne pas commettre d'impair : ils se trouvaient dans un pays étranger, pas très amical, avec des gens armés jusqu'aux dents et un homme qu'il était chargé de protéger, coupable d'un assassinat non encore découvert, par chance... Si les autorités

malaises intervenaient, la situation risquait d'empirer. Il revint dans la chambre et se heurta au regard haineux et méprisant de Mira Mafira. Elle avait repris son souffle et le fixait l'air mauvais.

— Dites à votre salope que si elle me touche encore, je la tue, lança-t-elle à Malko.

Chez elle, ce n'était pas des paroles en l'air. Malko ne répondit pas directement.

— Pourquoi avez-vous essayé d'assassiner le colonel Chang ?

La Palestinienne ne broncha pas. Simplement, elle demanda d'une voix plus calme en se levant :

— Je peux partir ?

Comme après une banale discussion.

Les bras croisés, Heather Brown fixait Mira avec une envie évidente de l'étrangler. Elles se défièrent du regard quelques secondes, puis Mira saisit le téléphone et annonça tranquillement :

— Très bien, j'appelle la police !

Heather Brown était déjà sur elle. D'un coup sec sur le poignet, elle lui fit lâcher prise avec un hurlement. Malko s'interposa entre les deux femmes. La situation était délicate. A part sa légère blessure, il n'y avait pas de dégâts. Et pas de témoins, sauf quatre barbouzes. Comme pour enfoncer le clou, Mira Mafira lança d'une voix désagréable :

— Il suffit que je dise un mot à mon mari pour que vous soyez tous expulsés en vingt-quatre heures. Le patron de la Spécial Branch est un de ses amis intimes.

C'était sûrement vrai. Malko fit signe à Heather Brown de s'écarter. Aussitôt, Mira Mafira fonça vers la porte et disparut. La jeune Américaine n'en revenait pas.

— Vous l'avez laissée partir ! Mais elle a...

— Nous ne sommes pas ici pour rendre la justice, objecta Malko, mais pour remplir une mission. Sauver le colonel Chang. Si ce dernier se retrouve tout seul, sans protection, il ne tiendra pas longtemps. Nous en sommes déjà à *trois* tentatives. Les deux plus récentes particulièrement vicieuses. Et je crains que celle-là ne soit pas la dernière...

— Mais pourquoi cette femme a-t-elle voulu tuer le colonel ? Elle fait partie des Services de Taiwan ?

— Non, dit Malko, mais elle a été engagée *par* Taiwan.

Voilà pourquoi M^{me} Shu s'était intéressée aux Mafira. Il avait commis une erreur de jugement. Les Taiwanais, après l'échec de leur première tentative, avait trouvé ici même quelqu'un pour régler le sort du colonel Chang : Eva Shu. Étant donné le nombre de marchands d'armes désireux de plaire à Taiwan, cela faisait un véritable bataillon de tueurs potentiels à Langkawi. D'autant plus dangereux qu'ils

n'étaient pas reliés directement à leur « client ».

On frappa à la porte. C'était le colonel Chang, visiblement affolé, le walkman autour du cou, escorté des deux « gorilles ».

— Que s'est-il passé ? demanda le colonel taiwanais. Cette femme, je l'avais déjà vue. C'est...

— Asseyez-vous, dit Malko, et écoutez-moi. Connaissez-vous une certaine Eva Shu ?

— J'en ai entendu parler. C'est une businesswoman très proche de nos milieux gouvernementaux.

— Elle est à Langkawi, fit Malko. *Votre* gouvernement lui a demandé de recruter des tueurs. Comme Mira Mafira.

— Et pourquoi elle ?

— Les Mafira vendent des armes, dit simplement Malko. Et veulent en vendre à Taiwan. C'est une motivation puissante. Langkawi est plein de gens désireux de vendre des armes à Taiwan. Donc, potentiellement dangereux. Il est temps de faire le point. D'abord, je dois vous révéler qu'hier, vous avez failli être assassiné. D'une façon particulièrement vicieuse...

Il fit le récit au colonel Chang de l'incident du serpent. Le Taiwanais tomba des nues.

— Mais qui a pu mettre ce serpent dans ma chambre ?

— J'avais pensé à un membre du personnel, dit Malko, tout en soupçonnant Mira Mafira, qui avait la possibilité matérielle de le faire. Après ce qui vient de se passer, je suis presque certain que c'est elle.

— Désormais, elle ne tentera plus rien...

— Elle, non. Mais il y a tous les autres.

Un ange passa, en même temps que les éternels Sukhoi 30, dans un grondement de tonnerre. Le silence revenu, Malko dit fermement :

— Le *Vincennes* est arrivé ce matin. Je suis allé voir son commandant. Il est prêt à vous accueillir, et il repart après-demain matin. Acceptez-vous d'aller à bord ? Je vous promets que le croiseur n'appareillera pas sans votre accord.

Il y a des moments où il faut protéger les gens contre eux-mêmes. Mais le colonel Chang baissa la tête et dit d'une voix entêtée :

— Jou-Yi n'arrive que dans quatre jours. Par le vol 655 des China Airlines Taipei-Kuala Lumpur. Je ne peux pas partir.

Malko l'aurait étranglé. Il s'obstinait, hermétique à tout raisonnement. C'était vraiment un amour fou, irrationnel. Capable de surpasser l'instinct de conservation. Le colonel se leva et bredouilla :

— Je vais me reposer.

À peine fut-il sorti que Chris Jones explosa :

— *He is fucking crazy !*

— Il est amoureux, tempéra Malko. Et, en plus, je me demande si sa défection n'est pas un fardeau trop lourd à assumer. Ce qui

expliquerait en partie cette conduite suicidaire

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea Milton Brabeck.

— Je vais réfléchir.

On frappa à la porte. C'était Heather Brown, la tête à l'envers.

— Elle est sur plage, bredouilla-t-elle, bégayant de fureur. Cette, cette...

— Mira Mafira ? demanda Malko.

— Oui.

Malko alla sur la terrasse. La Palestinienne était sur sa serviette, à son endroit habituel...

Maîtrisant une furieuse envie d'aller lui tordre le cou, Malko décida d'avoir une explication avec elle. Retournant dans la salle de bains, il couvrit d'un rectangle de Tricostéril la plaie de son côté droit et dit aux « gorilles » :

— Vous veillez sur le bungalow. Je vais sur la plage.

*

* *

Mira Mafira leva la tête en voyant Malko planté devant elle. Sans dire un mot, le regard dissimulé derrière des lunettes noires, elle fumait.

— Pourquoi vouliez-vous assassiner le colonel Chang ? lança-t-il. Pour faire plaisir à M^{me} Shu ?

Elle arracha ses lunettes d'un geste rageur.

— Imbécile ! Vous m'avez fait perdre deux cent millions de dollars !

Malko ne s'attendait pas à une somme aussi importante.

— Je suis désolé, fit-il ironiquement. M^{me} Shu allait vous les donner comment ? En liquide ?

La Palestinienne le foudroya du regard.

— Non, mais grâce à elle, on peut faire des affaires.

— Lesquelles ?

— Des bateaux, entre autres.

— Et vous étiez prête à tuer pour cela ?

Le visage de Mira Mafira se tordit de fureur.

— J'ai tué pour beaucoup moins que cela ! Siffla-t-elle. Pour *rien*. Pour aider mon peuple. Des gens plus intéressants que le colonel Chang. Je n'en éprouve aucun remords. J'ai risqué ma vie pour *rien*. Par idéal. Maintenant, si je veux tuer par intérêt, c'est mon problème. Vous n'êtes pas mon directeur de conscience.

Elle se redressa et poussa un cri de douleur.

— Vous m'avez blessée à la colonne vertébrale ! reprocha-t-elle. J'ai affreusement mal dans le dos.

Malko eut le souffle coupé de tant de culot !

— Et vous ! Vous avez essayé de m'éventrer.

— J'étais en colère.

— C'est vous aussi qui avez mis un serpent dans la trousse de toilette du colonel Chang. Un serpent sûrement fourni par M^{me} Shu.

Mira Mafira ne répondit pas. Furibond, Malko lui lança :

— Je comprends pourquoi vous m'avez dragué...

Elle se dressa comme un cobra.

— Salaud ! C'est vous qui m'avez draguée ! Vous m'avez pratiquement baisée dans l'eau. À ce moment-là, je n'avais pas encore parlé à Eva Shu. Vous me plaisiez, c'est tout.

Folle de rage, elle prit Malko par le poignet, le forçant à s'asseoir.

— Votre colonel Chang est un homme mort ! Siffla-t-elle à voix basse. C'est une question d'heures ou de jours. Et si ce n'est pas moi, il y a une douzaine de personnes à Langkawi qui seront prêtes à le faire.

— C'est possible, reconnut Malko.

— Écoutez, dit-elle, il est encore temps de rattraper votre erreur. Demain matin, vous pouvez avoir un chèque de cinq millions de dollars. Un chèque de banque sur la Barclay's. À votre nom.

— Que voulez-vous en échange ?

— Que vous me laissiez utiliser votre porte de communication avec la chambre du colonel Chang. Je ne veux pas que cette affaire m'échappe.

C'était une vraie dure.

Devant le silence de Malko, elle se leva, ramassa sa serviette et lança :

— Vous me donnerez votre réponse ce soir. Mon mari a un dîner. Je vous attendrai à neuf heures dans le *lobby*.

Elle s'éloigna. Malko put vérifier qu'elle avait un gros bleu dans le dos. C'était vraiment un être doué pour la survie. Il regagna le bungalow, plongé dans ses pensées moroses. Il craignait de plus en plus que la fiancée du colonel Chang ne soit manipulée par les Services taiwanais. Son rôle consistant à clouer le colonel Chang à Langkawi, comme une chèvre attendant le tigre. Après Mira, il y en aurait d'autres...

C'est en arrivant en face du bungalow qu'il pensa à une parade possible. Il avait absolument besoin d'un allié plus consistant que la pulpeuse Shalima.

Seulement, il ne lui restait pas beaucoup de temps. Heureusement, le décalage horaire allait jouer en sa faveur.

CHAPITRE IX

Mira Mafira était installée dans un des fauteuils d'osier face à la réception, les jambes croisées très haut, le maquillage agressif. Sa robe noire largement décolletée, retenue par deux minces bretelles, offrait comme sur un plateau ses gros seins bronzés, et tous les hommes qui passaient devant elle ne pouvaient s'empêcher de lui glisser un regard concupiscent. Une cigarette plantée au bout d'un long fume-cigarette, elle avait le regard dans le vague, mais lorsqu'elle vit Malko déboucher de l'allée menant aux bungalows, elle se leva, ramassa son Zippo en or massif posé sur la table et le glissa dans son sac, puis alla vers lui avec un sourire éblouissant.

— Vous êtes en retard ! J'allais me faire enlever...

Un peu déhanchée, salope en diable, sûre d'elle, elle le provoquait ouvertement. Sûre de son sex-appeal.

— Comment pouviez-vous être sûre que je viendrais ?

Elle glissa un bras sous le sien.

— Parce que vous êtes un homme intelligent.

— Merci, fit Malko.

— Où m'emmenez-vous ?

— Je n'y ai pas encore pensé, dit-il, sidéré pas son assurance.

— Je connais un endroit agréable et discret, proposa la Palestinienne. Le *Datai Bay Hôtel*. C'est un peu loin mais nous y serons tranquilles pour parler affaires.

— Va pour le *Datai*, fit Malko.

Le colonel Chang était bien gardé. Heather Brown jouait aux échecs avec lui dans sa chambre, Milton Brabeck se trouvait dans celle de Malko, porte de communication ouverte, et Chris Jones veillait à l'extérieur du bungalow.

— Suivez la côte, comme si vous alliez à l'aéroport, dit Mira en s'installant dans la Proton. Ensuite, je vous indiquerai.

Son parfum embaumait la voiture. Malko conduisit en silence, attentif à la conduite à gauche. Lorsqu'ils eurent quitté le bord de mer aux innombrables virages dans les collines couvertes de jungle, ils ne croisèrent plus aucun véhicule. Mira Mafira eut un petit rire de gorge.

— Ici, vous pourriez m'étrangler et on n'en saurait jamais rien. Heureusement que j'ai confiance en vous.

Malko, que sa blessure au flanc brûlait encore, réprima une furieuse envie d'arrêter la voiture et de l'abandonner là. Mais ce dîner avait un but précis.

— Moi, je ne suis pas un assassin, répliqua-t-il froidement.

Mira prit une cigarette et l'alluma avec son Zippo en or massif, en faisant claquer le capot.

— Ce sont des mots. N'oubliez pas que j'ai combattu dans la résistance palestinienne. J'ai tué mon premier homme à dix-huit ans. Un agent double du Mossad. Je me souviens encore de sa tête quand j'ai sorti un pistolet avec un silencieux de mon sac. Nous étions dans une chambre d'hôtel à Beyrouth et il s'apprêtait à me faire l'amour. Mais après, j'ai vomi pendant une heure. J'ai vu aussi mourir beaucoup de mes camarades. Moi-même, j'ai été traquée par les Israéliens. S'ils m'avaient attrapée, ils m'auraient tuée. Ils ont envoyé une lettre piégée et ma mère l'a ouverte...

— C'était la guerre, remarqua Malko. Vous défendiez un idéal. Désormais, vous êtes prête à tuer pour de l'argent.

La Palestinienne souffla la fumée vers le pare-brise.

— Je ne tuerais pas n'importe qui. Pas un enfant ni un innocent.

Malko dut donner un violent coup de frein pour éviter un singe qui traversait la route. Et la conversation s'arrêta. Un quart d'heure plus tard, ils émergèrent de la jungle. Devant eux, le *Datai Bay Hôtel* avait quelque chose de féérique. Mira Mafira traversa le hall d'un pas assuré, se dirigeant vers les escaliers extérieurs.

— Vous êtes déjà venue ? demanda Malko.

— Oui, dit-elle. Avec M^{me} Shu.

Le restaurant thaï était aux trois quarts vide. La Palestinienne s'installa à la première table et héla le maître d'hôtel.

— Apportez-nous votre meilleur champagne.

À Malko, elle précisa :

— C'est moi qui vous invite.

Un garçon arriva avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé Millésimé dans un seau de cristal. Lorsqu'il eut rempli leurs coupes, Mira Mafira leva la sienne.

— A notre réconciliation.

— Vous ne croyez pas que vous allez un peu vite ?

Tout cela était totalement surréaliste. Le matin même, Mira tentait de l'éventrer et maintenant ils étaient là à trinquer, quasiment comme deux amoureux. Malko se dit que le milieu des marchands d'armes était encore plus déshumanisé que celui des barbouzes. Pas de politique, pas de conviction, pas de sentiments : uniquement du business. On vendait à qui pouvait payer. Même si c'était votre ennemi...

Ils choisirent sur la carte des plats thaïlandais épicés. Avec le Taittinger, cela allait très bien. Le maître d'hôtel les prenait sûrement pour un couple d'amoureux.

— Alors, vous avez réfléchi ?

Mira Mafira jouait avec son Zippo en or massif, le faisant tourner entre ses doigts tout en fixant Malko d'un regard intense. Le maître d'hôtel venait de leur verser les dernières gouttes de Taittinger et d'apporter des fruits. Ils étaient les derniers dans le restaurant.

— Oui, dit Malko, mais avant, je voudrais que vous jetiez un coup d'œil à ceci.

Il sortit une enveloppe de la poche de sa veste et la posa sur la table. Mira Mafira hésita quelques secondes, puis la prit et l'ouvrit, en sortant les documents qu'elle contenait. Des fax à différents en-têtes. Malko ne la quitta pas des yeux pendant qu'elle lisait. Il vit ses traits se durcir, sa bouche se serrer, les muscles de sa mâchoire se contracter. Quand elle reposa les papiers, elle avait pâli.

— Tout cela est une fabrication de vos amis, croassa-t-elle.

Malko secoua la tête.

— Non. M^{me} Shu vous a menti. Lorsque vous m'avez parlé ce matin d'une commission de deux cent millions de dollars, j'ai tiqué, tant la somme me semblait énorme. Et je me suis renseigné : le seul deal capable de générer une telle commission est l'adjudication de quatre navires de guerre, lancée par Taiwan. Seulement, l'achat de ces quatre frégates qu'elle vous a fait miroiter est un leurre. Ce marché de 4,8 milliards de dollars vient d'être signé, après avoir été approuvé par la Maison-Blanche. Il porte effectivement sur quatre torpilleurs ultra-modernes de la classe Aégis, de 8 000 tonnes chacun, armés de 90 missiles Standard II mer-air, de 8 missiles mer-mer Harpoon et de missiles de croisière Tomahawks. Cela sera annoncé officiellement la semaine prochaine. Les documents que vous venez de lire sont authentiques. Et encore confidentiels. Surtout la lettre du Pentagone autorisant la vente à Taiwan. J'ai eu beaucoup de mal à les obtenir en quelques heures. Mais je voulais vous éclairer.

Il fit une pause avant d'ajouter d'un ton léger :

— Effectivement, la commission sur une telle affaire représente au moins deux cent millions de dollars. Mais l'affaire n'existe plus. M^{me} Shu voulait seulement vous pousser à la débarrasser du colonel Chang. Il ne vous serait resté que vos yeux pour pleurer. Mais les promesses n'engagent que ceux qui les croient.

Mira Mafira semblait transformée en statue de sel. Elle demeura quelques secondes la tête baissée, puis la releva et son regard croisa celui de Malko. Il vit qu'elle le croyait. Elle ressemblait à un barracuda blessé. Malko appela le maître d'hôtel.

— Apportez-moi du cognac et l'addition.

Le maître d'hôtel revint avec une bouteille de cognac Otard XO qu'il servit généreusement. Malko poussa un verre en direction de Mira Mafira.

— C'est moi qui vous invite, dit-il. Le contraire ne serait pas juste.

La Palestinienne ne réagit pas, livide, serrant son verre de cognac entre ses doigts. Elle avait perdu en quelques secondes tout son éclat. Malko en aurait presque eu pitié. Mais il était engagé dans un jeu mortel où il n'était pas question de s'attendrir. C'était le moment de porter l'estocade.

— Non seulement M^{me} Shu vous a menti, continua-t-il, mais si vous aviez réussi à tuer le colonel Chang, les conséquences auraient été catastrophiques pour vous.

— Comment ça ? Balbutia Mira Mafira.

— En commettant ce crime, expliqua-t-il, vous auriez gravement lésé les intérêts des Américains. Ceux-ci se seraient vengés.

— Comment ?

— Les Britanniques, dans ce domaine, ne peuvent pas leur refuser grand-chose. Je pense que vous ne seriez pas restés les agents de British Aerospace entre autres. Vous savez que dans votre métier, le boycott, cela marche très bien.

— Où voulez-vous en venir ? Jappa-t-elle.

Elle avait compris qu'il avait une idée derrière la tête. C'était le moment d'abattre ses cartes.

— Mira, dit-il, c'est *moi* qui vais vous faire une proposition. Une proposition que vous devriez accepter.

— Laquelle ?

Son regard flottait. Elle était sonnée.

— Collaborez avec moi. Au Salon de Langkawi, vous connaissez tout le monde. Vous pouvez m'aider à déjouer un nouveau projet d'attentat contre le colonel Chang. En m'informant. En contrepartie, je vous offre deux choses. D'abord, la recommandation américaine pour vous « pousser » auprès des autorités taiwanaises. De façon à vous faire gagner quelques commissions. Et, tout de suite, un million de dollars. Bien sûr, c'est plus modeste que ce que vous espériez gagner, mais c'est du concret.

Il pouvait voir les rouages de son cerveau travailler à toute vitesse, comme un ordinateur. Elle prit une cigarette et Malko la lui alluma avec son Zippo armorié.

— Vous n'êtes pas obligée de me répondre immédiatement, souligna-t-il en se levant, la route est longue jusqu'au *Pelangi Resort*.

*

* *

Ils roulaient depuis vingt minutes entre les murailles vertes de la jungle. Les singes étaient couchés. Mira n'avait pas desserré les lèvres

depuis le départ du *Datai Bay Hôtel*. Soudain, elle se tourna vers Malko.

— Arrêtez la voiture.

Il obéit, surpris. A peine la Proton fut-elle garée sur le bas-côté que Mira sauta à terre. Elle fit quelques pas et s'appuya au capot, la tête levée vers les étoiles. Malko la rejoignit.

— Qu'est-ce que vous avez ?

Elle se tourna vers lui et dit d'une voix rauque :

— Vous m'avez bien baisée... Alors, maintenant, baisez-moi pour de bon.

Toujours appuyée à l'aile de la Proton, elle attira Malko et écrasa sa bouche sur la sienne. Il se dégagea.

— Mira, ce n'est pas inclus dans la proposition que je vous ai faite.

Elle l'agrippa par la nuque, le collant de nouveau à elle.

— Idiot ! Un homme comme vous, ça m'excite. Même si vous ne me donnez pas un million de dollars. Je ne suis pas une pute. Il faut que je vous viole ?

Elle n'eut pas à aller jusque-là. Malko retint un cri de douleur quand elle crispa ses doigts sur la blessure de son flanc. Son désir était communicatif. Mira était déchaînée, ses seins jaillissaient de sa robe, qu'elle avait remontée sur ses hanches pour mieux écarter les jambes. Elle se frottait furieusement contre Malko.

Il fit glisser sa petite culotte noire le long de ses jambes et aussitôt Mira se rejeta en arrière, sur le capot. Quand Malko l'emmancha d'un seul coup de reins, elle releva les jambes, les nouant dans son dos.

— Oui, oui, gémit-elle, plus fort.

Le dos collé à la tôle tiède, elle ahanait de bonheur. Il explosa le premier et elle se raidit quelques secondes plus tard. Puis ses pieds reprirent contact avec le sol, elle se redressa et, avec un sourire gourmand, elle lui souffla dans une haleine de cognac :

— Nous sommes de la même race, *habibi* !([11])

*

* *

Lin Tao, officiellement troisième secrétaire de l'ambassade de Chine à Kuala Lumpur, en réalité agent du Goangbu, les Services de renseignement chinois, sirotait un cognac au restaurant de l'hôtel Awana, installé face à la mer sur une promenade au plancher de bois, juste en face du Star Cruise Terminal. En dehors des gens encore attablés, des dizaines de promeneurs déambulaient autour de lui, venus admirer les navires de guerre à l'ancre dans la baie de Singa

Besar. La température était délicieusement tiède et les guirlandes d'ampoules des bateaux donnaient un air de fête à la baie.

Au moment où Lin Tao allait s'impatisier, celle qu'il attendait surgit.

— Je suis désolée. Je n'arrivais pas à me débarrasser de mes amis.

— Ça n'est pas grave, affirma Lin Tao.

Langkawi le changeait agréablement de Kuala Lumpur. Il était venu voir ce qui se passait au salon et « débriefier » une de ses « sources » présente ici, une Malaise qui émargeait aussi au budget de la CIA. Normalement, elle lui communiquait des informations sur les islamistes qui pullulaient en Malaisie, ou des tuyaux sur le matériel militaire que les Malais achetaient à l'étranger. Là, il ne s'attendait pas à des miracles. Aussi dressa-t-il l'oreille quand sa « source » lui dit à voix basse :

— Il y a quelque chose qui pourrait vous intéresser...

Il l'écouta, de plus en plus ravi. C'était peut-être une histoire formidable. Il nota fébrilement le nom du colonel Lee Chang, et tous les détails de son séjour.

— Bravo, dit-il. Je passerai au salon demain.

Il lui glissa une enveloppe avec dix mille ringits([12]). Elle avait des besoins modestes et la Chine payait mal. À peine se fut-elle éloignée qu'il se précipita dans une cabine téléphonique, pour appeler un numéro à Kuala Lumpur. Celui de l'officier de permanence à l'ambassade de Jalan Ampang. Il communiqua le nom de l'officier taiwanais et promit de rappeler une demi-heure plus tard.

*

* *

Il y avait encore beaucoup de monde au bar du *Pelangi*, mais ni Mira ni Malko n'avait envie de s'amuser. Ils se séparèrent avant le hall. La Palestinienne avait gardé les documents fournis par Malko.

— Qu'allez-vous dire à votre mari ? demanda-t-il.

— La vérité. Il ne voulait pas. C'est moi qui l'ai poussé. À propos, je peux lui parler du million de dollars ?

— Vous pouvez. Je vous apporterai le chèque demain, au salon.

— Bonsoir.

Il la regarda s'éloigner dans la pénombre. Comme si de rien n'était. Elle avait des nerfs d'acier. Il regagna le bungalow où Milton Brabeck avait remplacé Chris Jones. Quand il se déshabilla, il s'aperçut que son pansement avait été arraché durant leur furieuse étreinte. Sa chemise était pleine de sang. Il savait que la CIA ne ferait aucun problème pour un million de dollars. L'argent avait déjà été viré

dans l'après-midi. En regard de l'opération « Phoenix », c'était peu de choses.

Il restait une question vitale : « Mira-la-Salope » allait-elle jouer franc jeu ?

*
* *

Lin Tao écoutait la voix hachée de son interlocuteur, et son cœur battait de plus en plus vite. Pour une fois, sa « source » l'avait mis sur une pépite ! Le colonel qui se trouvait à Langkawi jouait un rôle important dans le programme nucléaire militaire de Taiwan. Un des secrets les mieux gardés de l'île. A cause de la vigilance des Services taiwanais, le Goangbu avait de plus en plus de mal à se procurer des informations fiables sur les développements de l'arsenal taiwanais. Un homme comme le colonel Chang devait posséder des informations qui intéresseraient prodigieusement Pékin. Le fait qu'il soit protégé par les Américains soulignait son importance. La décision de Lin Tao fut prise en un instant.

— Va réveiller Meng Chao Chi, dit-il.

— Il est tard, remarqua l'officier de permanence.

— Je sais, fit sèchement Lin Tao. J'en prends la responsabilité.

Meng Chao Chi était le responsable du Goangbu à Kuala Lumpur. Lui seul pouvait décider de la marche à suivre. Et il n'y avait pas une minute à perdre.

*
* *

Le colonel Chang s'était installé sur la plage, sous un soleil brûlant. Les Sukhoi 30 menaient leur ronde infernale depuis une heure et Milton Brabeck n'arrivait pas à s'y habituer. Il grommela en les voyant foncer de nouveau vers la plage.

— Ils vont finir par nous bombarder, ces enfoirés !

Il en était resté à la guerre froide. Malko rejoignit le colonel Chang.

— Vous avez demandé à me parler, dit-il.

— Oui, j'ai réfléchi. Si vous me donnez votre parole que le *Vincennes* restera dans la baie, j'accepte d'aller m'y installer.

Malko hésita quelques secondes. Ou il mentait et sauvait le colonel à coup sûr. Ou il prenait le risque d'un nouvel attentat. En dépit de sa nouvelle alliée.

— C'est une sage décision, dit-il. Je vais organiser tout de suite votre transfert. Nous partirons de la plage. Il y a trois quarts d'heure

de mer jusqu'au *Vincennes*.

— Je ne veux pas partir tout de suite, fit aussitôt le colonel Chang.

Nouveau coup au cœur.

— Pourquoi ?

— Jou-Yi doit m'appeler entre six heures et sept heures. Je ne sais pas où la joindre.

— Bien, se résigna Malko. Je vais retenir un bateau.

Il baissa les yeux sur sa Breitling. Dans dix heures au plus, le colonel Chang serait enfin en sécurité. Et il aurait dépensé un million de dollars pour rien. Mais il ne voulait pas revenir sur sa parole. Un parjure par jour, cela suffisait. Il préféra ne pas penser à la réaction de l'officier taiwanais lorsque le *Vincennes* lèverait l'ancre.

CHAPITRE X

L'employé malais du Water Sports Center semblait avoir beaucoup de mal à comprendre ce que voulait Malko. Régnant sur un parc de scooters des mers, de voiliers, de *glass-botting boats* et de bateaux à moteur, il avait d'habitude affaire à des demandes simples : courtes balades en mer, location de scooters ou de voiliers pour des néophytes ne s'éloignant jamais beaucoup. L'idée d'aller admirer de nuit les bateaux de guerre ancrés en face du Star Cruise Terminal lui semblait saugrenue, mais le client était roi...

— Ça va vous coûter cinq cents ringits, avançait-il.

Le double que pour une promenade beaucoup plus longue. Malko tira de sa poche une poignée de billets et lui donna cent ringits.

— Montrez-moi le bateau.

Rasséréiné, le Malais l'emmena jusqu'à un sampan de bois équipé d'un moteur de hors-bord, plutôt rustique avec des bancs de bois et un toit rectangulaire pour se protéger du soleil.

— Combien faut-il de temps, avec ce bateau, pour atteindre le mouillage des navires de guerre ? demanda Malko.

— Une demi-heure, *sir*. La mer est calme aujourd'hui.

— Bien, nous serons là vers neuf heures, après le dîner.

— Très bien, *sir*.

Malko allongea cinquante ringits de plus. Il fallait encourager les bonnes volontés.

— A ce soir.

Il avait encore pas mal de choses à faire, tandis que le colonel Chang vivait sa dernière journée à Langkawi, couvé par les « gorilles » de la Division des Opérations. D'abord, passer à la Bangkok Bank de Kuah, la principale localité de Langkawi, pour récupérer le chèque de Mira Mafira et, ensuite, aller le lui remettre au salon. Les informations qu'elle pourrait lui communiquer étaient désormais moins importantes.

*

* *

Lin Tao, attablé au bar de la plage du *Pelangi* devant une orange pressée, n'avait pas quitté Malko des yeux. Depuis la veille, il n'avait pas beaucoup dormi. Averti de la présence du colonel Chang à Langkawi, le responsable du Goangbu en Malaisie, Meng Chao Chi, avait mis en branle une opération qui, normalement, aurait demandé des semaines de préparation. Dans le cas présent, il avait fallu compter en heures. Et d'abord, obtenir le feu vert de Pékin.

Celui-ci était arrivé vers deux heures du matin.

Aussitôt, Meng Chao Chi avait commencé à rameuter ses troupes. D'abord des « chen diyu »^([13]) clandestins, mobilisables rapidement. Ensuite, grâce à la collaboration du général Ji Shengde, patron du renseignement militaire, il avait réussi à s'assurer le concours d'une unité d'élite de l'Armée populaire de libération, spécialiste des opérations clandestines et prépositionnée en Malaisie.

Tous ces moyens convergeaient sur Langkawi où ils devaient prendre contact avec Lin Tao, promu chef de cette mission.

L'agent du Goangbu attendit que Malko repasse devant lui pour aller aborder le Malais du Water Sports Center.

— Je voudrais louer un bateau, dit-il, comme celui que vous a loué le monsieur avec qui vous étiez tout à l'heure.

Dix minutes plus tard, il savait tout ce qu'il devait savoir. Il prit congé avec moult sourires, promettant de revenir le lendemain. Il n'avait plus qu'à intégrer ces derniers éléments au plan qu'il avait déjà esquissé. Décidément, les Américains lui facilitaient involontairement le travail. Il eut une pensée reconnaissante pour sa « source » malaise qui, sans s'en rendre compte, l'avait mis sur le plus beau coup de sa carrière.

*

* *

Malko était furieux. Le transfert de la Bangkok Bank n'était pas arrivé ! Il avait quand même pris la route du salon. Les Mafira se trouvaient au stand de British Aerospace, avec d'autres gens. Mira s'était séparée d'eux, accueillant Malko avec un sourire éblouissant. Celui-ci ne voulut pas biaiser.

— Je suis désolé, dit-il, il y a eu un problème avec la banque. Le virement n'arrivera que demain.

Mira Mafira eut un sourire indulgent.

— Je vous fais confiance. J'ai montré à mon mari les documents que vous m'avez donnés. Il a pu en vérifier l'essentiel. Cette salope de M^{me} Shu nous menait en bateau.

— Je suis content que vous en ayez eu la preuve, fit Malko.

— J'ai déjà commencé à travailler pour vous, continua la pulpeuse Palestinienne. Je crois qu'il faut avant tout surveiller les Russes et les Sud-Africains. Ce sont eux les plus désireux de plaire à Taiwan. Et ceux qui peuvent se livrer à des coups tordus. Les Français et les Italiens n'oseront jamais et les Ukrainiens ne sont pas assez organisés. Je vais tenter d'en savoir plus.

— Merci, dit Malko. Nous nous verrons demain pour le chèque.

Mira Mafira lui adressa un sourire ravageur.

— Pas seulement pour le chèque. Je serai à la plage vers dix heures.

Malko s'éloigna en direction du stand de Boeing. Demain, le colonel Chang serait à bord du *Vincennes* et Malko pourrait enfin profiter du soleil de Langkawi. Et, peut-être, continuer son idylle avec Shalima. De ce côté-là, il était un peu resté sur sa faim.

La jeune Malaise était toujours en train de distribuer ses Zippo « Boeing » avec le sourire.

— Je n'ai pas pu me dégager hier soir, s'excusa-t-elle. Ce soir, vous êtes libre ?

— Je ne pense pas, fit Malko, mais demain soir, oui.

Elle lui glissa un regard en coin.

— Votre protégé va bien ?

— Jusqu'ici, oui. D'ailleurs, ce soir, je serai avec lui.

— Vous l'emmenez dîner ?

— Entre autres. Alors, on se voit demain ?

— Avec plaisir.

*

* *

Lembong, le jeune Malais chargé de piloter le sampan loué par Malko pour la soirée, s'était installé sur un transat, à côté des scooters des mers tirés au sec pour la nuit. Les bâtiments du Water Sports Center étaient fermés et cette partie de la plage entièrement déserte. Lembong regardait les étoiles en grignotant une brochette au saté. Il espérait un bon pourboire pour sa balade nocturne. La nuit était belle, l'air tiède et la mer plate.

Il aperçut soudain deux silhouettes qui venaient dans sa direction, en longeant la grande salle à manger éteinte du *Pelangi*. Ses clients arrivaient ! Il se leva et enfila son T-shirt avant de s'avancer à leur rencontre. Ce n'était pas eux, mais le Chinois qui était venu demander des renseignements, accompagné d'un autre Chinois.

— J'ai voulu montrer à mon ami les bateaux que vous louez, dit le premier Chinois.

— Bien sûr, fit Lembong, espérant un nouveau pourboire. Venez avec moi.

Ils partirent tous les trois vers le sampan amarré à quelques mètres du bord, dans l'eau calme. La mer clapotait doucement. Le premier Chinois voulut voir le moteur et Lembong s'approcha du plat-bord, laissant le second Chinois en retrait.

Tout à coup, le Malais sentit une douleur dans le flanc. Le souffle coupé, il tomba à genoux, sans même pouvoir pousser un cri. L'homme qui l'avait poignardé retira son kriss, prit de la main gauche

la tête de Lembong et le frappa de nouveau, enfonçant la lame verticalement dans la clavicule, puis tournant dans la blessure. L'aorte sectionnée, la cage thoracique emplie de sang, Lembong mourut sans comprendre ce qui lui arrivait.

À peine eut-il cessé de bouger que les deux Chinois prirent son corps et le transportèrent une dizaine de mètres plus loin, le dissimulant sous une bâche qui abritait un bateau en panne. Ensuite, ils se séparèrent, celui qui avait tué Lembong restant sur place. Le meurtre s'était déroulé en moins d'une minute.

*
* *

Chris Jones, Milton Brabeck et Heather Brown attendaient au bord de l'escalier du bungalow 47, prêts à tout. Chris avait sorti son monstrueux « Desert Eagle » et Milton se contentait de deux Glock 9 mm au chargeur de quatorze coups. Quant à Heather Brown, elle avait opté pour un mini-Uzi et quelques grenades aveuglantes... Le colonel Chang apparut en haut de l'escalier, escorté de Malko, une lourde serviette noire à la main.

Tous les secrets atomiques de Taiwan.

Les « baby-sitters » encadrèrent le Chinois et s'éloignèrent le long de la plage. Malko avait hâte d'être plus vieux d'une heure. En sus du Beretta 92, il portait le précieux projecteur qui leur permettrait de ne pas se faire canarder par les sentinelles du *Vincennes*. Malko appréhendait le moment où le colonel Chang s'apercevrait que le croiseur levait l'ancre. Mais le Chinois ne sauterait pas par-dessus bord.

La plage était déserte à perte de vue. Dès qu'ils s'approchèrent du Water Sports Center, une silhouette surgit de l'obscurité. Un homme en T-shirt et en short, pieds nus, souriant.

— *Good evening*, dit-il, *the boat is ready*.

Ce n'était pas l'homme avec qui Malko avait convenu du prix, mais, visiblement, il les attendait.

Ils se dirigèrent tous les six vers la mer. Discrète, Heather Brown avait escamoté son Uzi dans un sac de sport. Le sampan retenu se balançait dans quelques centimètres d'eau. Le sampanier gagna le bateau, de l'eau jusqu'aux genoux, et invita les passagers à le suivre. Malko passa le premier et tendit la main au colonel Chang qui avait abandonné ses bagages dans sa chambre, à l'exception de la précieuse serviette qu'il ne lâchait pas. Malko l'aida à se hisser à bord, après avoir rangé le projecteur. Heather Brown sauta avec souplesse à l'intérieur de l'esquif. Chris Jones et Milton Brabeck étaient encore sur le sable.

— Vous venez ? lança Malko.

— Vous avez vraiment besoin de nous ? demanda Milton Brabeck.

Malko n'hésita que quelques secondes.

— Non, répondit-il.

— J'ai le mal de mer, avoua le « gorille ». Et Chris n'aime pas trop non plus.

— OK, dit Malko, je vous retrouve tout à l'heure.

Pour cette ultime promenade, il n'avait pas vraiment besoin de « baby-sitters ».

Le sampanier lança les deux moteurs hors-bord et l'embarcation prit la direction du large, vers le sud, suivant la côte à quelques centaines de mètres. L'air était délicieusement tiède et Malko commençait à se sentir euphorique. Le colonel Chang à bord du *Vincennes*, sa mission était terminée, et réussie.

Ils passèrent le long d'un îlot inhabité et les premières guirlandes décorant les navires de guerre apparurent dans le lointain. C'est le moment que choisit un des deux moteurs pour commencer à tousser... Le sampan ralentit et l'adrénaline de Malko grimpa brusquement : ils n'avaient ni aviron ni voile... Le colonel Chang se pencha vers lui, inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. À son tour, le second moteur hoquetait. En dépit des efforts du sampanier qui fourrageait frénétiquement dans les engins, quelques instants plus tard, les deux moteurs s'arrêtèrent, laissant le sampan courir sur son erre.

Fou furieux, Malko interpella le sampanier :

— Qu'est-ce qui se passe ?

L'autre bredouilla des explications embrouillées sur l'essence qui n'arrivait pas, en secouant la nourrice au fond du bateau. Finalement, il releva la tête, désolé.

— *No more gasoline, sir...* ([14])

Ils étaient tombés en panne sèche...

Le sampan avançait encore un peu, puis s'immobilisa, balancé par les vagues. Heureusement que la mer était calme ! Ils apercevaient sur la gauche les lumières du Star Cruise Terminal, à environ un kilomètre, et un peu plus loin, droit devant eux, les guirlandes d'une douzaine de navires de guerre. Le plus gros était aussi le plus éloigné : le *Vincennes*. Heather Brown brisa le silence.

— *Sir*, fit-elle, je vais nager jusqu'à la côte pour chercher du secours.

Malko ne répondit pas immédiatement, confronté à ce problème idiot. À Langkawi, les portables ne passaient pas, donc il n'en avait pas emporté. Bien sûr, il avait le projecteur, mais vers qui le braquer,

et quel message envoyer ? A l'arrière, le sampanier, muet, continuait à secouer la nourrice rouge et à tirer en vain sur les démarreurs. Au moment où Malko allait dire à Heather de se mettre à l'eau, il perçut le bruit d'un moteur poussif, assez proche, puis distingua les feux de position d'un esquif venant des îles en face d'eux. Des pêcheurs, très probablement. D'après la position des feux, ils se dirigeaient vers eux.

Le sampanier abandonna ses efforts, bondit décrocher l'unique feu de position accroché au toit, et commença à le brandir frénétiquement, tout en appelant.

L'autre embarcation se rapprochait. Malko la distingua mieux. Comme il l'avait pensé, il s'agissait d'une grosse jonque de pêcheurs. Le *teuf-teuf* diminuait d'intensité : on les avait vus !

Cinq minutes plus tard, la jonque était bord à bord avec le sampan.

— Demandez-leur s'ils ont de l'essence, réclama Malko.

Court dialogue en malais. Le sampanier se retourna vers Malko.

— Non, *sir*, ils n'en ont pas, mais ils vont vous déposer à terre.

— Peuvent-ils nous emmener jusqu'au *Vincennes*, un des bateaux de guerre qui se trouvent dans la baie ? Je leur donnerai deux cents ringits.

Nouvelle brève conversation.

— Ils veulent bien, traduisit le sampanier.

Le transbordement fut vite fait. La jonque de pêche était beaucoup plus grosse, avec un avant surélevé, et quatre ou cinq hommes la manœuvraient dont on ne distinguait que les silhouettes. Malko installa le colonel Chang à même le plancher de bois à l'avant et posa le projecteur dans une sorte de caisse à ses pieds. Heather Brown monta à son tour à bord et la jonque repartit, laissant le sampan planté au milieu de la mer.

La jonque allait beaucoup plus vite. Ils continuèrent d'abord vers le sud, contournant les navires à l'ancre, puis, arrivés en face de Singa Besar, vers l'est. Malko aperçut à moins d'un kilomètre la silhouette imposante du *Vincennes*. Il se dirigea vers l'homme de barre et lui désigna le croiseur.

— *We go there !*

Son interlocuteur bredouilla une vague réponse mais ne changea pas de cap. Étonné, Malko réitéra sa demande, sans plus de succès. Ils fondaient vers une des plus grosses îles de l'archipel qui se découpait vaguement dans l'obscurité. A ce moment, Heather Brown, demeurée à l'avant en compagnie du colonel Chang, l'appela.

— *Sir, come over, please !*

Malko regagna l'avant de la jonque. Aussitôt, la « baby-sitter » de la Division des Opérations se pencha à son oreille et dit à voix basse :

— Ça ne sent pas le poisson.

*

* *

Malko, surpris, ouvrit toutes grandes ses narines. Heather Brown avait raison : il n'y avait aucune odeur de poisson, comme sur la plupart des bateaux de pêche. Son poulx grimpa brutalement. Le *teuf-teuf* continuait, régulier, mais le *Vincennes* était désormais *derrière* eux, et ils fonçaient vers l'île de Dayang Bunting.

— Restez avec le colonel, lança Malko à Heather Brown.

Arrachant le Beretta 92 de sa ceinture, il se précipita vers l'arrière. Les marins avaient disparu, à part l'homme de barre. Arrivé en face de lui, il braqua le pistolet et ordonna :

— *Stop right away !*

L'homme de barre ne broncha pas, mais à cet instant, deux silhouettes jaillirent du plancher de bois, par deux panneaux qui se rabattirent violemment derrière Malko. Il sentit deux bras solides le ceinturer, plaquant les siens le long de son corps. Le second homme surgit à sa droite et, d'une sèche manchette, fit tomber le pistolet sur le pont. Il le ramassa aussitôt, le braquant sans un mot sur Malko.

Heather Brown, qui avait assisté à toute la scène, plongea vers le sac de sport contenant l'Uzi. Elle n'eut pas le temps de l'atteindre. Deux autres occupants de la jonque, surgis de l'entrepont, se jetèrent sur elle et la maîtrisèrent. Le colonel Chang se dressa, affolé, et hurla :

— Ce sont des Chinois !

Sous la menace de son propre pistolet, un des Chinois força Malko à regagner l'avant.

— Qu'est-ce qui se passe ? lança le colonel, tétanisé.

— On essaie de nous kidnapper, avoua Malko.

Il enrageait que Chris et Milton ne soient pas venus. La situation aurait été toute différente. Un des hommes de la jonque avait récupéré le sac de sport contenant l'Uzi. Malko, Heather Brown et le colonel Chang étaient désormais regroupés à l'avant, sous la garde de l'homme qui s'était emparé du Beretta. Les autres étaient redescendus à l'intérieur. La jonque continuait à filer bon train entre deux îles couvertes de végétation, mais sans la moindre lumière. Accroupi, le Chinois au revolver ne bougeait plus. Où allaient-ils donc ?

Désespérément, Malko cherchait une parade. Le *Vincennes* était maintenant loin derrière eux. Lorsque la jonque contourna l'île, il disparut. Il n'y avait plus que la mer déserte. La nuit était assez claire et Malko distingua devant eux une petite baie en cul-de-sac, au milieu de laquelle s'avancait un ponton. Plusieurs petites embarcations étaient amarrées alentour, ainsi qu'un bateau beaucoup plus gros que

la jonque, ressemblant aux hydroglisseurs qui effectuaient la traversée entre Langkawi et la Malaisie. Il était ancré au bout du ponton, tous feux éteints. La jonque ralentit, se dirigeant droit vers lui.

C'était clair. On était en train de kidnapper le colonel Chang ! Un bateau comme celui-là pouvait être loin de Langkawi en très peu de temps. Deux des marins de la jonque reparurent. L'un d'eux fit des signaux avec une lampe électrique et aussitôt, on lui répondit, du gros bateau. Le colonel Chang, pétrifié, recroquevillé sur sa serviette, n'arrivait plus à articuler un mot. Malko se tourna vers Heather Brown et dit à voix basse :

— Il faut tenter quelque chose.

Le Chinois qui les tenait en respect glapit une phrase incompréhensible, menaçant Malko de son arme. Heather Brown profita qu'il se concentrait sur Malko. Elle bondit comme une tigresse, saisissant le poignet du Chinois pour le désarmer. Il y eut une lutte brève et féroce. Ils titubèrent quelques instants sur le plancher et, brusquement, sans qu'on sache qui avait entraîné l'autre, basculèrent pardessus bord !

Les deux autres Chinois jaillis de l'entrepont foncèrent vers l'avant. Malko se baissa et attrapa le projecteur. De toutes ses forces, il l'abattit sur la tête du premier Chinois. Celui-ci, heurté à la tempe, poussa un cri bref et bascula à son tour par-dessus bord, assommé net. Son compagnon se retourna et cria quelque chose à l'intention de l'homme de barre. Aussitôt, la jonque ralentit, amorçant un demi-tour. Malko se dit qu'il n'avait qu'une chance de s'en sortir : s'emparer de la barre et mener la jonque hors de cette baie déserte. Il bondit vers la gauche pour gagner l'arrière. Mais aussitôt, le Chinois restant arriva sur sa droite, brandissant un court poignard.

Malko pivota et parvint à lui saisir le poignet. Comme il était plus lourd que son adversaire, il réussit à le pousser vers le bastingage, pour le jeter à l'eau. Mais au dernier moment, il glissa et le Chinois s'accrocha à sa manche, l'entraînant avec lui !

Dans leur chute, ils se séparèrent, et Malko se reçut à plat dos dans l'eau tiède. Il remonta aussitôt et s'éloigna de la jonque pour échapper au poignard de son adversaire. Empêtré dans ses vêtements, il nageait difficilement. La situation tournait à la catastrophe. A bord, il ne restait que l'homme de barre, probablement un autre Chinois, et le colonel Chang.

Il essaya d'apercevoir Heather Brown dans la pénombre et réalisa que si le colonel Chang demeurait à bord, il allait tomber entre les mains des occupants du gros hydroglisseur. Il appela aussitôt :

— Colonel ! Sautez ! Venez avec moi !

Ils n'étaient qu'à une centaine de mètres du rivage et pourraient facilement l'atteindre. Il vit l'officier taiwanais faire mine de se lever,

mais aussitôt, le dernier Chinois surgit. Sous la menace d'un poignard, il le força à se rasseoir. Un des Chinois tombé à l'eau appelait d'une voix aiguë. La jonque revenait lentement en arrière.

— Heather !

Pas de réponse.

Par contre, il devina dans la pénombre le Chinois au poignard qui nageait vers lui. Celui qui avait été assommé par Malko ne donnait plus signe de vie. C'était l'homme tombé avec Heather qui appelait. La jonque courait doucement sur son erre, moteur au ralenti. Malko se retourna pour voir si son adversaire le rattrapait. Au même moment, quelque chose jaillit hors de l'eau, derrière le Chinois, et s'abattit sur lui ! Il poussa un cri étranglé et coula.

Heather Brown revenait dans la danse...

Nageant entre deux eaux, elle avait pris le Chinois par surprise. Ils remontèrent ensemble, elle accrochée à lui comme une sangsue. Malko distingua un bras passé autour de son cou, tandis qu'elle l'enserrait entre ses jambes musclées. Ils replongèrent dans une gerbe d'éclaboussures, puis Heather Brown refit surface.

Seule.

D'un crawl puissant, elle se rapprocha de Malko.

— Vous êtes OK ? lança-t-elle.

— Tout à fait, dit Malko. Mais le colonel est toujours à bord.

— OK, fit-elle, même pas essoufflée, les traits calmes. Nagez vers la jonque !

Puis, sans une éclaboussure, elle replongea, disparaissant dans l'eau sombre. Malko, suivant son conseil, se mit à crawler vers la jonque désormais complètement stoppée. Il en était encore à quelques mètres lorsque la jeune Américaine jaillit de la mer, juste derrière l'homme de barre, comme un requin. D'une détente formidable, elle se hissa sur le plat-bord. Le Chinois se retourna avec un cri. Heather Brown lui balaya la gorge d'une manchette qui l'expédia par-dessus bord, dans une gerbe d'éclaboussures. En un clin d'œil, l'Américaine se fut emparée de la barre.

— Vite ! Montez ! cria-t-elle à Malko.

Hors d'haleine, alourdi par ses vêtements, il atteignit la coque de bois. Sa vieille blessure, reçue jadis en mer de Chine, l'élançait, lui envoyant des pointes de feu dans le poumon. Il se hissa à bord et retomba à côté d'Heather qui trifouillait dans le moteur. Celui-ci rugit et la jonque repartit avec une secousse brutale. Le dernier Chinois, déséquilibré, fut projeté contre le colonel Chang.

Les deux hommes se relevèrent en même temps, enlacés dans une lutte confuse. Malko, trempé, se remit debout et fonça vers l'avant. Quelqu'un tomba à l'eau. Le colonel Chang avait réussi à se débarrasser de son adversaire. Malko sauta sur le panneau de cale

central et appela l'homme debout à quelques pas.

— Colonel ! Ça va ?

Au lieu de lui répondre, l'homme se jeta sur lui. Ce n'était pas le colonel Chang !

La jonque prit soudain de la vitesse et Malko roula sur le panneau de cale avec son adversaire. Se relevant le premier, il plongea vers l'avant et réussit à mettre la main sur le projecteur. Revenant vers le dernier Chinois, il abattit férocement le lourd engin sur sa tête. Il y eut un affreux bruit mou et le Chinois tomba sans un cri, demeurant étendu sur le pont. Malko, d'un bond, arriva à l'endroit où aurait dû se trouver le colonel Chang.

Il n'y avait plus que sa serviette. Le colonel taiwanais avait disparu.

CHAPITRE XI

— Heather ! cria Malko pour couvrir le bruit des moteurs, stop !
Le colonel est tombé à l'eau.

La jonque ralentit aussitôt. Ramassant le projecteur qui avait servi à assommer le Chinois, il l'alluma et braqua le faisceau sur l'eau, balayant lentement la surface calme. Rien. L'homme de barre n'était plus visible. Il avait dû couler.

— Revenez vers là où nous étions, cria-t-il à Heather Brown.

L'Américaine fit effectuer un demi-tour à la jonque et revint en arrière à petite vitesse. Encore une centaine de mètres et il distingua une tête à la surface. Le faisceau aveuglant lui révéla le Chinois tombé avec Heather. Il nageait maladroitement et n'essaya même pas de se rapprocher de la jonque. Malko, debout à l'avant, continua à balayer la mer devant lui en appelant :

— Colonel Chang !

Il entendit enfin un faible appel. Le projecteur éclaira une tête qui émergeait par à-coups. Le colonel Chang en train de se noyer !

Du bruit derrière lui fit se retourner Malko : le Chinois qu'il avait assommé était en train de se relever, le visage couvert de sang. Il n'alla pas loin. Heather Brown, abandonnant la barre, avait bondi. D'un formidable coup de pied en pleine tête, elle l'expédia par-dessus bord. Puis, revenant à la barre, elle lança la jonque en avant. Dès que Malko fut assez près, il arracha sa chemise, et plongea.

Dans la pénombre, il lui fallut quelques instants pour attraper le bras de l'officier taiwanais qui s'accrocha aussitôt à lui.

— : N'ayez pas peur ! dit Malko, tout va bien aller.

Il le soutint à la surface le temps qu'Heather Brown amène le bateau jusqu'à eux. Chang ne parlait pas, crachait, faisait des mouvements désordonnés... Enfin, à deux, ils parvinrent à le hisser à bord où il resta étendu sur le pont, recrachant l'eau de mer qu'il avait avalée. Malko l'aida à regagner l'avant. Aussitôt, le Chinois récupéra sa serviette, tremblant de froid et de peur. Malko, rassuré, regagna l'arrière.

— Bravo, Heather ! fit-il. On repart vers le *Vincennes*.

— Regardez ! fit-elle, tendant le bras vers l'avant.

Le gros bateau amarré au ponton était désormais éclairé. Un projecteur, installé à la proue, éclairait la mer très loin. L'hydroglisseur venait vers eux, leur interdisant la sortie de la baie. Il pouvait les éperonner ou simplement les aborder. Impossible de s'enfuir. Malko regarda autour de lui. A côté du ponton, il distinguait une petite plage, devant la colline couverte de jungle.

C'était leur seule chance.

— Gagnez le rivage ! dit-il à Heather Brown, on verra après.

Le gros bateau avait un trop grand tirant d'eau pour les suivre jusqu'au bord.

Heather lança à nouveau le moteur et la jonque fit un bond en direction de la plage. L'hydroglisseur réagit assez vite pour leur couper la route. Alors qu'ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres de la plage, la coque racla contre le fond, le moteur eut plusieurs hoquets et, finalement la jonque se planta dans le sable, moteur calé, non loin du ponton de bois qui s'avancait dans la mer. Malko se retourna : le gros bateau avait stoppé et mettait une embarcation à la mer !

— Venez ! lança-t-il, entraînant le colonel Chang.

Il sauta dans l'eau qui lui arrivait à la taille et le Taisanais en fit autant, suivi d'Heather Brown. Pataugeant dans l'eau tiède, ils atteignirent enfin le sable. Devant eux s'ouvrait un sentier vaguement éclairé par le clair de lune. Malko s'y engagea le premier, atteignant le bas de la colline où se dressaient plusieurs boutiques fermées. De jour, c'était un lieu très visité : les touristes venaient admirer le lac de la « Pregnant Maiden », une sorte d'immaculée Conception locale, engrossée selon la légende par le génie d'un petit lac d'eau douce.

Il aperçut des gens le long du sentier, dormant à la belle étoile. Il se retourna encore une fois : personne sur la jetée. Il leur fallait profiter de leur avance. À la lueur du clair de lune, ils aperçurent un raidillon de marches de bois s'enfonçant au cœur de l'île en escaladant la colline.

— Où allons-nous ? demanda plaintivement le colonel Chang.

— Notre seule chance de leur échapper, expliqua Malko, est de se cacher quelque part.

Heureusement, la nuit était claire ! Leur passage faisait fuir des macaques endormis le long de la piste cernée par une jungle épaisse. Ils parvinrent sur une sorte de promontoire rocheux, où le sentier se divisait en deux branches. Malko prit à gauche et dut rebrousser chemin très vite : le sentier se terminait sur un à-pic. Il revint sur ses pas. Épuisé par la montée, le colonel Chang s'était assis sur une pierre, grelottant dans ses vêtements trempés.

Malko scruta le raidillon derrière eux : aucun bruit, aucune trace d'activité. Les Chinois les poursuivaient-ils ?

Il ignorait combien d'hommes se trouvaient dans l'hydroglisseur, mais un navire de cette taille ne pouvait pas s'éterniser dans les eaux de Langkawi. Selon toute vraisemblance, les Chinois allaient décrocher, mais il ne pouvait pas prendre le risque.

— Il faut continuer, conseilla-t-il, aller le plus loin possible, dans la forêt.

Prenant le sentier de droite, il déboucha, après une descente, au

niveau d'un petit lac encaissé dans la jungle. Plusieurs pédalos étaient rangés le long d'un ponton de bois. Ce qui lui donna une idée.

— Traversons le lac, suggéra-t-il.

*
* *

Seul le clapotis des aubes des deux pédalos troublait le silence. Avant de quitter le ponton, ils avaient détaché les autres, les poussant loin du bord. Maintenant, ils se dirigeaient vers l'extrémité opposée du lac. Malko se retourna : aucun signe de leurs poursuivants. Vingt minutes plus tard, ils atteignirent une rive marécageuse où ils échouèrent les pédalos.

Un sentier s'enfonçait dans la jungle et ils s'y engagèrent à tâtons. Très vite, il se divisa en plusieurs embranchements. Choissant chaque fois au hasard, Malko arriva le premier dans une clairière au pied d'un pic de calcaire presque nu. On voyait la mer mais pas la crique où ils avaient abordé.

Le colonel Chang se laissa tomber sur le sol, tenant toujours sa précieuse serviette.

— Je n'en peux plus ! murmura-t-il. J'ai froid.

— Enlevez vos vêtements, suggéra Malko.

Lui aussi frissonnait, torse nu, son pantalon trempé. Le Chinois se débarrassa de ses vêtements, ne gardant que son caleçon. Malko fit amèrement le point : les aiguilles lumineuses de son chronographe Breitling indiquaient onze heures dix. Dans six heures au plus, le *Vincennes* appareillerait. Sans le colonel Chang. Ils se retrouveraient coincés à Langkawi, avec d'autres menaces sur la tête.

Recroquevillé sur lui-même, le Taiwanais claquait des dents. Malko voulut savoir si Mira Mafira s'était moquée de lui.

— Vous pensez que c'étaient des Taiwanais ? demanda-t-il.

Le colonel sursauta.

— Non, non. Ils parlaient un dialecte cantonais. C'étaient des gens de Pékin...

— Comment ont-ils pu être au courant ?

Pas de réponse... Malko avait pensé à tout, sauf à eux ! Il regarda Heather Brown : stoïque, elle gardait son T-shirt trempé et son short de toile.

— Vous devriez faire comme le colonel, suggéra Malko. Vous allez prendre froid.

L'ex-Marine ne broncha pas.

— Ça va.

Malko ne pouvait admettre d'être coincé ainsi... Inutile d'espérer une intervention de Chris et Milton qui ignoraient où ils se

trouvaient : ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. Il regarda autour de lui, cherchant à s'orienter. À sa droite, un sentier s'enfonçait dans la jungle touffue. D'après ses calculs, il devait mener à un point dominant l'anse où ils avaient abandonné le sampan. Avant de bouger, il fallait vérifier si l'hydroglisseur était toujours là...

— Veillez sur le colonel, dit-il à Heather Brown, je vais essayer de voir s'ils sont encore là.

Il s'enfonça dans le sentier, son pantalon trempé collant à ses jambes. Tous les cinq mètres, il allumait son Zippo pour inspecter le terrain. Sa Crosswind indiquait onze heures trente-cinq lorsqu'il déboucha enfin sur un espace découvert dominant la mer. La lune éclairait parfaitement l'anse où ils avaient débarqué.

L'hydroglisseur avait disparu !

Il observa les lieux plusieurs minutes, inspectant tous les détails du paysage. Il distinguait quelques petits bateaux amarrés le long du ponton et leur jonque, le nez sur la plage. Pas âme qui vive.

Donc, ils avaient une chance, s'ils pouvaient remettre la jonque à flot, de réussir à gagner le *Vincennes* pour un « happy ending ».

Luttant contre la fatigue, il refit le même chemin en sens inverse, s'éclairant avec le Zippo, à se brûler les doigts. Sans lui, il se serait perdu. Il comprenait mieux pourquoi les combattants au Viêtnam ne se séparaient jamais du leur.

Il ne servait pas qu'à allumer les cigarettes. La flamme puissante, protégée, éclairait presque comme une lampe de poche. Quand il surgit de l'ombre, Heather Brown annonça :

— Rien à signaler. Le colonel dort et je n'ai rien entendu de suspect.

— Il faut le réveiller, fit Malko. Nous avons encore une chance d'atteindre le *Vincennes*.

Il lui expliqua son plan et elle hocha la tête.

— Très bien, on y va.

C'était une bête... Elle réveilla le colonel Chang avec douceur, lui parla à voix basse et parvint à le remettre sur pied. Il titubait de fatigue et abandonna ses vêtements sur place, mais quand elle voulut porter sa serviette, il s'y accrocha...

Ils reprirent la descente vers le lac, qu'il fallait ensuite retraverser.

Ils n'étaient pas au bout de leurs peines...

*

* *

Les aiguilles lumineuses de la Breitling indiquaient une heure trente-cinq du matin quand ils débouchèrent au bas de la colline. La

descente avait été un cauchemar. Epiés par les macaques, ils avaient titubé sur les marches de bois glissantes, avec le colonel qui s'effondrait tous les dix mètres, jurant qu'il n'irait pas plus loin. À la fin, Heather Brown et Malko le soutenaient comme un grand blessé...

Sans un mot, soufflant comme des phoques, ils avaient redescendu les sentiers, repris les pédalos, traversé le lac de la « Pregnant Maiden » et entamé la descente finale vers la plage... Cent mètres avant d'arriver au niveau de la mer, Heather Brown s'était dissimulée avec le colonel en lisière de la jungle, tandis que Malko partait en éclaireur. Arrivé à la plage sans voir personne, il avait ensuite remonté le ponton. L'hydroglisseur était bien parti.

Galvanisé, il était revenu sur ses pas. Pour encourager le colonel Chang, il avait affirmé :

— Dans une heure, nous serons sains et saufs sur le *Vincennes*...

Ils parvinrent enfin tous les trois sur la plage. Le sable était encore tiède sous leurs pieds. Sensation délicieuse... Laisant le colonel assis dans le sable, Heather Brown et Malko entrèrent dans l'eau et entreprirent de faire bouger la jonque. Celle-ci se balançait, mais refusait de se déplacer d'un centimètre... Au bout d'un quart d'heure d'efforts, Malko remarqua soudain que les petits bateaux qui flottaient lorsqu'ils étaient arrivés gisaient désormais sur le flanc, dans trente centimètres d'eau.

— La marée ! fit-il.

Il aurait fallu une grue !

Malko pensa aux petits esquifs attachés au ponton.

— Si nous parvenons à nous éloigner à la rame, nous y arriverons, dit-il. Même si c'est dur.

— Je sais ramer, fit simplement Heather Brown.

Ils apprenaient vraiment *tout*, chez les Marines.

Malko se souvint à temps d'un détail important : le projecteur destiné à se faire reconnaître par l'équipage du *Vincennes*. Il retourna à la jonque. Au bout de dix minutes de recherches, il dut se rendre à l'évidence : le projecteur avait disparu comme le sac contenant l'Uzi... Sûrement tombé à l'eau. Découragé, Malko se tourna vers Heather Brown.

— C'est fichu ! conclut-il. Même si on y arrive en ramant, nous allons nous faire tirer dessus.

L'US Navy ne plaisantait pas... Heather Brown suggéra pourtant :

— Je pourrais m'avancer à la nage, nous faire reconnaître. Je suis américaine, ils reconnaîtront ma voix.

— Inutile de vous faire tuer bêtement : ce sont des robots, trança Malko.

Si le commandant du *Vincennes* avait fait abattre un Airbus plein

de civils, il n'hésiterait pas beaucoup pour une simple barque de pêche suspecte.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Heather Brown.

— Rien, décida Malko, on dort ici. Et on prie pour que le *Vincennes* soit encore là demain matin. Dès qu'il fera jour, on trouvera sûrement un bateau pour nous emmener. Chris et Milton doivent remuer ciel et terre pour nous retrouver, mais tant qu'il fait nuit... Vous avez été formidable !

— *Thank you, sir*, dit Heather Brown, un peu émue. Je n'ai fait que mon job. J'espère bien avoir noyé un de ces *fucking bastards*.

— OK, allons nous reposer, conclut Malko.

Ils regagnèrent la plage, s'installant derrière une rangée de jonques tirées sur le rivage. Ils aidèrent le colonel Chang à s'y installer. Choqué, l'officier taiwanais était dans un état second, s'accrochant toujours à sa serviette. A peine recroquevillé sur le sable, il s'endormit.

Malko se dépouilla enfin de son pantalon trempé, ne gardant que son slip en train de sécher sur lui. Il s'allongea sur le dos, réfléchissant avec amertume aux aléas de la vie. Si Chris et Milton n'avaient pas souffert du mal de mer, le colonel Chang serait en train de dormir dans une couchette du cuirassé *Vincennes* et lui dans son bungalow...

Un léger clapotis venant de la plage envoya son poulx au plafond et il se redressa, le cœur dans la gorge. Son émotion se calma instantanément : ce n'était qu'Heather Brown qui était entrée dans l'eau. Elle s'éloigna, nageant un crawl impeccable. Ça lui donna, à lui aussi, envie de se détendre. Il avança dans l'eau peu profonde et merveilleusement tiède. Heather Brown revenait et elle se redressa, pas même essoufflée. Il ne put s'empêcher de sourire.

— Vous n'êtes pas fatiguée ? Vous avez vraiment suivi un entraînement d'enfer !

— C'est vrai ! reconnut-elle. C'était dur, j'ai cru craquer plusieurs fois. Mais je voulais y arriver.

Il réalisa qu'elle ne portait plus que son short. Instinctivement, son regard s'attarda sur sa poitrine ferme, haute et relativement importante.

— Qu'est-ce qui vous faisait courir ? demanda-t-il. Une aussi jolie fille que vous aurait pu s'orienter différemment.

Heather Brown passa la main dans ses courts cheveux mouillés.

— J'avais six frères, dit-elle simplement. Ils m'ont martyrisée pendant des années, parce que j'étais la plus faible. J'ai juré que cela ne m'arriverait plus jamais. Et j'ai réussi.

— Bravo, dit Malko. Et vous arrivez à être toujours sexy...

— Merci.

Il remarqua qu'elle avait enfin laissé tomber le « sir ». Elle passa devant lui et regagna le rivage. De loin, il la vit ôter son short et s'allonger sur le sable. Il sortit de l'eau, et en s'approchant de la jeune femme, vit qu'elle avait conservé un slip blanc. À son tour, il s'allongea à quelques mètres d'elle. Il consulta son chronographe Breitling. Les aiguilles lumineuses surdimensionnées indiquaient deux heures et demie.

— Essayez de vous reposer un peu, conseilla-t-il.

Leurs adversaires avaient peu de chance de revenir. Il se pencherait plus tard sur la manière dont ils avaient appris la présence du colonel Chang. Si c'étaient vraiment des gens de Pékin... Maintenant, la fatigue se faisait sentir et il avait du mal à garder les yeux ouverts. Irritée par l'eau de mer, la blessure infligée par Mira Mafira le brûlait. Pourtant, il s'assoupit sans même s'en rendre compte.

*

* *

Malko ouvrit les yeux, vit le ciel étoilé et, pendant quelques secondes, se demanda où il se trouvait. Puis, tout lui revint et il se redressa, devinant dans la pénombre une présence. Son poulx grimpa d'un coup et se calma lorsqu'il reconnut Heather Brown. La jeune Américaine était assise sur le sable, tout près de lui, les jambes repliées sous elle, appuyée sur une main, et le regardait.

— Vous ne dormez pas ? demanda-t-il. Il se passe quelque chose ?

La vitalité de la jeune femme, décidément inoxydable, lui faisait honte. Il jeta un coup d'œil à sa Crosswind : il avait dormi trois heures et bientôt il ferait jour.

— Non, non, tout va bien, affirma-t-elle. Je me suis réveillée toute seule. Je pourrais vous poser une question ?

— Bien sûr !

— Vous pensiez vraiment ce que vous m'avez dit tout à l'heure ?

— Quoi ?

— Que j'étais sexy.

Il ne put s'empêcher de sourire. Cette conversation, dans ces circonstances, était surréaliste. Ils venaient d'échapper à la mort, ils allaient très probablement rater le dernier rendez-vous avec le *Vincennes* et Heather Brown, ex-Marine en acier trempé, se conduisait soudain comme une midinette. Les femmes étaient décidément imprévisibles !

— Bien sûr ! affirma-t-il. Même si vous vous donnez beaucoup de mal pour ressembler à un homme, vous êtes une femme. Très

désirable, même.

Il n'eut guère le temps d'en dire plus. Heather Brown venait de fondre sur lui ! Sa bouche s'écrasa sur la sienne, une langue décidée envahit sa bouche, se démenant comme un petit animal fou. En un clin d'œil, elle fut allongée sur lui, se frottant comme une chatte, écartant d'elle-même ses longues jambes, sa bouche soudée à la sienne. On l'aurait crue en transe. Elle passa un bras autour du cou de Malko, l'attirant avec violence, comme si elle craignait qu'il s'échappe. Elle se conduisait exactement comme un collégien fou de désir qui se jette sur une jeune fille sans défense. Son ventre poussait impérieusement contre le sien. D'un geste décidé, elle fit glisser son slip blanc le long de ses jambes et l'expédia à dix mètres d'une détente puissante. Ensuite, elle saisit le slip de Malko et le lui arracha. Empoignant aussitôt son sexe, elle se mit à le malaxer comme de la guimauve.

Elle avait une conception musclée de l'érotisme.

Malko réussit à dégager une main de cette tornade blanche et la plaqua contre le bas-ventre de la jeune femme. C'était vraisemblablement ce qu'elle attendait car elle lui saisit aussitôt le poignet pour l'enfoncer en elle. Les cuisses grandes ouvertes, elle se mit à hoqueter.

— *Yes ! Yes ! More ! More !* ([15])

Il eut l'impression que s'il ne la faisait pas jouir, elle allait le déchiqueter vivant... Ayant sûrement lu dans des livres que la fellation était un art apprécié des hommes, elle plongea soudain sur lui, sans cesser de se faire caresser. Malko se raidit, craignant le pire. On aurait dit un jeune chat se faisant les griffes sur un coussin. Pour faire diversion, il s'empara de sa poitrine avec brutalité. Aussitôt, Heather sauta en l'air, couinant de bonheur...

Finalement, son déchaînement inattendu était très excitant. Malko eut envie de conclure et parvint à l'allonger dans le sable. Lorsqu'il la pénétra, Heather poussa un véritable rugissement et faillit lui briser plusieurs côtes. Ses cuisses musclées se refermèrent autour de ses hanches, comme dans une prise de judo. Elle faisait de véritables bonds, comme une monture qui veut se débarrasser de son cavalier, tout en faisant tout pour l'enfoncer encore plus loin dans son ventre.

À ce rythme fou, Malko se sentit partir et explosa avec un cri de plaisir, ce qui déclencha un nouveau séisme...

Enfin, Heather se calma. Ses bras et ses jambes retombèrent et elle resta les bras en croix, haletante, pantelante.

— Je n'avais pas fait l'amour depuis longtemps, avoua-t-elle un peu plus tard.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Quand je sens que je plais à un homme, je ne peux pas m'empêcher d'être agressive avec lui...

— Vous ne l'avez pas été avec moi...

— C'est vrai, reconnu-elle rêveusement. Peut-être parce que je vous ai regardé dormir. Vous n'aviez pas l'air agressif. J'ai toujours l'impression qu'ils le sont...

C'était une sérieuse cliente pour un psy.

— En tout cas, je suis heureux de cette rencontre.

Heather Brown se rembrunit brusquement.

— Je n'aurais jamais dû faire l'amour avec vous. Vous allez le dire à ces deux mongoliens...

Il mit un instant à comprendre qu'elle parlait de Chris et Milton.

— Ce ne sont pas des mongoliens et je ne le leur dirai pas ! jura Malko.

Ils se turent. Le jour commençait à se lever de l'autre côté de l'île.

*

* *

La petite jonque se traînait à cinq nœuds à l'heure, propulsée par un modeste moteur de 24 chevaux, très essoufflé. C'est tout ce que Malko avait trouvé au bout du ponton de Dayang Bunting. L'esquif appartenait au propriétaire d'une des boutiques pour touristes. Il n'était que six heures du matin, mais il faisait déjà grand jour, bien qu'une bruine d'humidité flotte au-dessus de la mer.

Un gros cabin-cruiser fonçait dans leur direction, venant du fond de la baie. Quand il se rapprocha, Malko aperçut la silhouette reconnaissable de Chris Jones, debout à l'avant. Cinq minutes plus tard, le cabin-cruiser stoppait à côté d'eux.

— *Holy shit !* Qu'est-ce qui vous est arrivé ? lança Chris Jones. On vous a attendus toute la nuit.

— Si vous étiez venus avec nous, vous le sauriez ! Ne put s'empêcher de balancer Heather Brown.

Son problème d'agressivité avec les hommes ne s'arrangeait pas. Malko mit le « gorille » au courant en quelques mots, et demanda :

— Comment nous avez-vous retrouvés ?

— On a foncé sur l'emplacement où se trouvait le *Vincennes*. Comme il était parti, on a décidé de continuer vers la grosse île.

Milton Brabeck apparut à son tour.

— Vous êtes OK ? cria-t-il.

Malko ne put se retenir d'insister :

— Sans Heather, nous serions morts !

Chris Jones changea de couleur, blêmissant.

— Jésus-Christ, c'est la dernière fois que je fais un truc pareil !

Les deux « gorilles » semblaient se ratatiner. C'était la honte absolue. Supplantés par une femme ! Ne voulant pas envenimer les choses, Malko coupa court. Il réveilla le colonel Chang et ils rejoignirent le cabin-cruiser qui fit demi-tour, direction le *Pelangi Resort*.

Installé sur la plage arrière, Malko raconta en détail ce qui s'était passé aux deux Américains atterrés.

— Nous sommes des merdes ! conclut Milton Brabeck. Nos ordres étaient de ne pas lâcher le colonel d'un pouce.

Un ange passa, rouge de honte.

— N'en parlons plus ! conclut Malko. Désormais, il faut penser à l'avenir. Le *Vincennes* est parti et nous sommes là.

Le colonel Chang, que l'on croyait endormi, se réveilla pour remarquer d'un ton amer :

— Vous m'avez menti ! Je ne vous croirai plus jamais.

— Le *Vincennes* est parti parce que vous n'étiez pas à bord, tenta d'argumenter Malko.

De toute évidence, sans convaincre le colonel Chang. D'ailleurs celui-ci enfonça le clou :

— Je ne bougerai plus de mon bungalow jusqu'à l'arrivée de Jou-Yi. Quoi que vous disiez.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à la marina du Star Cruise Terminal, où Chris avait trouvé le cabin-cruiser appartenant à un Britannique. Encore une demi-heure jusqu'à l'hôtel, et Malko se jeta sous la douche, puis s'allongea et s'endormit aussitôt.

*

* *

Enroulé dans une serviette, Malko alla ouvrir. Il regarda sa Crosswind sans en croire ses yeux : midi et demi ! Il avait dormi cinq heures. Mira Mafira lui jeta un regard inquiet.

— Où étiez-vous ? Je vous ai cherché partout depuis hier soir.

— Pourquoi ?

— J'ai de mauvaises nouvelles.

CHAPITRE XII

Malko, encore éprouvé par son équipée nocturne, reçut un choc au cœur. À la fois soulagé – Mira n'avait pas trahi – et angoissé à l'idée de nouveaux problèmes.

— Entrez, fit-il.

« Mira-la-Salope » semblait moins préoccupée par sa libido. Elle s'assit sur le lit et alluma une cigarette avec son Zippo en or massif.

— Que s'est-il passé cette nuit ? demanda-t-elle simplement.

— Que voulez-vous dire ?

La Palestinienne eut un sourire entendu.

— Ne me prenez pas pour une imbécile ! Tout l'hôtel ne parle que de l'employé du Water Sports Center qu'on a découvert assassiné ce matin sur la plage. Ce n'était pas pour le voler : le malheureux n'avait pas un sou. Un des bateaux du Sports Center a été retrouvé en train de dériver entre les îles, sans personne à bord.

— La police malaise enquête ?

— Evidemment ! Parce que ce n'est pas tout : on a retrouvé un sampan échoué devant l'île de Dayang Bunting, avec des traces de sang sur le pont. Et la police maritime a également repêché deux corps dans le même secteur. Des Chinois. Cela fait beaucoup.

Malko se résigna à raconter ce qui s'était passé. Après tout, Mira était désormais leur alliée.

— Ce seraient donc les communistes chinois qui ont tenté d'enlever le colonel Chang ? Il en est sûr ?

— C'est ce qu'il a dit...

La surprise de Mira Mafira était manifeste.

— J'espère que la justice malaise ne va pas se montrer trop pressante dit-elle. Heureusement que le LIMA est patronné par le Premier ministre. Où est le colonel Chang maintenant ?

— Dans sa chambre. Il ne veut plus en sortir... Pas tant que sa fiancée ne sera pas là. C'est-à-dire dans deux ou trois jours, si elle ne le mène pas en bateau.

— Hier, dit Mira Mafira, j'ai vu M^{me} Shu au salon. Depuis que je n'ai pu faire ce qu'elle avait demandé, je ne l'intéresse plus, mais elle ne se méfie pas de moi, ignorant mes contacts avec vous.

— Et alors ?

— Alors, j'ai l'impression qu'elle n'a pas renoncé à liquider le colonel Chang. Hier, au salon, elle a beaucoup traîné du côté des stands russes. Et hier soir, je dînais avec mon mari au *White Sand*, un petit restaurant sur la route de Porto Malai, quand j'ai vu arriver Eva Shu en compagnie de plusieurs Russes. Ils faisaient très attention à ce qu'on ne les écoute pas. Tout le monde sait que les Russes feraient

n'importe quoi pour vendre leur quincaillerie à Taiwan. Ils sont pris à la gorge financièrement. Et eux ont ici des gens capables de faire du sale boulot. J'en ai repéré une douzaine sur leurs différents stands, les vigiles chargés de la sécurité. Tous d'anciens militaires ou ex-KGB.

— Vous croyez que le gouvernement russe se lancerait dans une histoire pareille ?

— Pas le gouvernement. Ce sont des firmes privées. Sukhoi se trouve en Sibérie, les hélicos à Rostov-sur-le-Don, les chars en Ukraine.

— Vous pensez que les Sukhoi pourraient nous bombarder ?

Cela paraissait fou, mais en Russie, tout était fou.

La Palestinienne sourit à peine.

— Non, je ne pense pas. Les Malais n'apprécieraient pas, mais il y a d'autres méthodes. Regardez ce qui s'est passé avec vos Chinois la nuit dernière... Pékin non plus ne veut pas se brouiller avec la Malaisie.

— Est-ce que c'étaient bien des gens de Pékin ?

— Ce ne sont pas ceux de Taiwan, trancha Mira Mafira. Je suis persuadée que M^{me} Shu était hier soir encore à la recherche de « main d'œuvre ». Or, je l'ai croisée dans des tas de salons et elle ne frayait jamais avec les Russes. Commercialement, Taiwan est quasiment une chasse gardée américaine.

— Les Russes ne le savent pas ?

Mira Mafira eut un sourire ironique.

— Les Russes sont brutaux, malins et prêts à tout, mais ils ne connaissent pas le monde extérieur. Si *moi*, je me suis fait avoir, eux fonceront tête baissée. M^{me} Shu est très forte et même eux connaissent son pouvoir à Taiwan.

— Vous avez pu identifier ceux qui se trouvaient avec elle hier soir ?

— Non, tout ce que je sais, c'est qu'ils habitent un hôtel assez éloigné, le *Buray Bay Resort*. Ils en parlaient hier soir.

— Merci, dit Malko. Vous n'avez aucune idée de la façon dont les gens de Pékin ont pu avoir vent de la présence du colonel Chang à Langkawi ?

— Si, j'en ai une.

Elle le regardait, plutôt ironique.

— Dites.

— Je vais vous faire de la peine...

— Ne soyez pas ridicule.

— Bon. L'autre jour au salon, je vous ai vu avec une très jolie Malaise qui travaille chez Boeing. Je ne connais pas son nom mais je l'ai déjà vue. En compagnie de quelqu'un d'inattendu...

— C'est-à-dire ?

— Un certain Lin Tao. Un agent du Goangbu en poste à l'ambassade de Chine à Kuala Lumpur.

Malko crut recevoir le ciel sur la tête. Shalima, *stringer* de la CIA, travaillait pour Pékin !

— Où l'avez-vous vue ?

— À Kuala. Elle tient un magasin de décoration, à Bangsar. J'y vais régulièrement parce qu'elle importe toutes les créations du décorateur français Claude Dalle. Un jour, j'étais allée réceptionner une salle à manger Art déco de Ruhlman quand je suis tombé sur Lin Tao ! Il était très gêné de me voir.

— Ce pouvait être un simple client ?

Mira eut un sourire entendu.

— Le Goangbu ne paie pas ses agents assez cher pour qu'ils puissent s'offrir ce genre de meubles... Je suppose que cette fille travaille aussi pour vous... Ça ne m'étonne pas, on ne peut pas se fier aux Malais. Leur seule éthique, c'est le ringit.

Dans sa bouche, c'était amusant, mais Malko n'avait pas envie de rire.

— Comment connaissez-vous ce Lin Tao ?

— Kuala est une petite ville et j'ai beaucoup de relations à Bukit Aman...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le siège de leurs Services. Ils ont identifié depuis longtemps tous leurs homologues étrangers. Les écoutes marchent bien en Malaisie.

— Merci, dit Malko.

Timothy Applegate allait être ravi d'apprendre qu'il réchauffait une vipère dans son sein... Si Malko n'avait pas pactisé avec Mira, la CIA ne l'aurait jamais su. Mais les Chinois de Pékin, c'était déjà du passé : il y avait peu de chances qu'ils reviennent, leur attaque surprise ayant échoué. Il y avait plus urgent.

— Que peut-on faire pour ces Russes ? demanda-t-il.

Mira Mafira se leva.

— Je vais ouvrir les yeux. A propos, n'oubliez pas de passer à la banque... Je serai au salon cet après-midi.

— Vous aurez votre chèque aujourd'hui, promet Malko. Heureusement que l'opération de Pékin a échoué : mort, je n'aurais pas pu vous le donner.

— Je vous aurais quand même regretté, fit Mira Mafira en le frôlant. Décidément, je vous trouve très sympathique.

Comme elle disait cela en appuyant son ventre contre le sien, Malko songea que Mira avait de la sympathie une notion extensive. Resté seul, il regagna sa terrasse, regardant les deux Sukhoi enchaîner leurs acrobaties et repensant à la remarque de Chris Jones : un missile

air-sol sur un bungalow et il n'en resterait pas grand-chose. Amer, il se servit une vodka. Décidément, à part les « baby-sitters » de la Division des Opérations, il devait se méfier de tout le monde. Voilà pourquoi Shalima s'était soudain intéressée au sort du colonel Chang.

Il n'avait plus qu'à serrer les dents. Impossible de contacter la station de Kuala Lumpur : ses lignes étaient écoutées. Il devait se débrouiller tout seul. Attendre stoïquement que la fiancée du colonel Chang daigne enfin arriver et ensuite évacuer le couple sur la capitale malaise où Timothy Applegate reprendrait le bébé...

Évidemment, cela supposait que le colonel reste vivant jusque-là. Malko n'avait pratiquement pas échangé trois mots avec l'officier taiwanais depuis leur équipée nocturne... Il frappa à la porte de communication et appela :

— Colonel Chang ?

La réponse vint, après d'interminables secondes.

— Oui. Que voulez-vous ?

— Ouvrez, je dois vous parler.

— Non.

Malko se demanda s'il allait enfoncer la porte... Il se maîtrisa et lança à travers le battant :

— Colonel, ce n'est pas un jeu. Vous avez vu ce qui s'est passé cette nuit. *Beaucoup* de gens vous veulent du mal. Nous devons établir un plan d'action.

— Moi, je n'ai rien à vous dire. Vous m'avez menti ! Je ne bougerai plus de cette chambre. Vous me traitez de façon indigne et vous ne me protégez même pas. Cette nuit, j'ai failli mourir, ne jamais revoir Jou-Yi. Laissez-moi tranquille.

Malko entendit ses pas s'éloigner de la porte. L'officier taiwanais était en pleine dépression, compliquée d'un peu de paranoïa, sur fond d'angoisse sentimentale. Les stratèges de la CIA qui avaient planché sur son exfiltration n'avaient sûrement pas imaginé des complications aussi loufoques...

Le LIMA se terminait dans quatre jours. Il fallait tenir jusque-là. Le salon terminé, ses participants repartiraient et la principale menace s'effacerait. Langkawi redevenue une paisible île de vacances, ils pouvaient tenir le coup un certain temps, sans trop de risques. Et réfléchir à une solution. Car il doutait de plus en plus de l'arrivée de Jou-Yi. Or, sans la jeune Chinoise, le colonel Chang était comme un bernard-l'ermite accroché à son rocher. Pour l'instant, il n'y avait qu'à le laisser macérer dans son jus. Même si le réveil risquait d'être rude.

Il descendit. Par l'entrebâillement de la porte du rez-de-chaussée, Milton Brabeck lui fit signe. Il le rejoignit. Le « gorille » était assis dans un fauteuil de rotin, face à l'escalier, son artillerie à portée de la main ainsi qu'un walkie-talkie. Malko remarqua un MP 5

prolongé par un énorme silencieux. Il valait mieux que la police malaise ne perquisitionne pas. Cet engin n'était pas fait pour tuer les mouettes.

— Chris est sur le chemin d'accès, expliqua le « gorille », et Heather sur la plage, devant le bungalow. Je ne vois pas ce qui pourrait se passer... Cette nuit, on se relaiera pour qu'il y ait toujours *deux* personnes pour contrôler les accès.

— Moi, je vois ! fit tristement Malko. Comment réagiriez-vous à une attaque de Sukhoi ?

Comme pour renforcer ce qu'il disait, les deux Sukhoi jumeaux passèrent devant la plage dans un rugissement d'enfer. Milton Brabeck pâlit.

— Vous plaisantez ?

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ? Apparemment, les Russes sont prêts à donner un coup de main aux Taiwanais. Ici, ils ont des chasseurs et des hélicoptères de combat. Enfin, j'espère qu'on n'en arrivera pas là...

Il abandonna Milton Brabeck totalement destabilisé et gagna la plage où Heather Brown « bronzait » à côté d'un petit tas de ses vêtements dissimulant de quoi tenir un siège. Elle ne semblait pas marquée par sa nuit. Malko s'assit à côté d'elle, se disant que c'eût été vraiment une *très* jolie femme si elle n'avait pas eu les cheveux en brosse...

— Heather, dit-il, nous sommes dans la merde. Le colonel s'est enfermé dans sa chambre et ne veut plus bouger. Or, les menaces s'accumulent et il est comme une chèvre attachée à un piquet.

Il lui résuma sa conversation avec Mira Mafira. Heather Brown hochait la tête.

— Les Russes sont capables de n'importe quoi.

— Bien sûr. La seule solution est de filer d'ici. Sur Kuala Lumpur, où la station dispose de moyens que nous n'avons pas. Et de locaux protégés par l'immunité diplomatique. Seulement, cela suppose de décider le colonel Chang à bouger.

— Et vous voulez que je le convainque ?

Elle comprenait vite. Se souvenant de sa première réaction, Malko avait tendance à y aller sur la pointe des pieds. Mais Heather lui adressa un sourire presque humain.

— J'ai été idiot l'autre jour ! Vous savez, j'ai beaucoup de complexes. Les hommes me traitent soit comme une folle, à cause de mon métier, soit comme une pute, à cause de mon physique. Ça m'a fait du bien avec vous cette nuit. C'était naturel. Et très agréable.

— Merci, dit Malko.

— Vous savez, dit-elle, à vous je peux le dire : je me caresse souvent, sinon je deviens folle. Je veux bien m'occuper du colonel.

Mais que faut-il faire ?

— Pas forcément le séduire physiquement. Mais je pense qu'il a confiance en vous. Surtout depuis cette nuit... Si vous le persuadez qu'il peut gagner Kuala Lumpur sans qu'on lui fasse un coup de Jarnac, ce sera un pas de géant. Moi, je ne peux même plus lui parler. Il croit que *nous* allons le kidnapper et qu'il ne reverra pas sa précieuse Jou-Yi.

— Vous croyez qu'elle va le rejoindre ?

— Si vous voulez mon avis, non ! Mais à chaque jour suffit sa peine.

— Je vais essayer, promet Heather Brown.

— Soyez plus vigilante que jamais, recommanda Malko. On a vu cette nuit de quoi les gens étaient capables pour s'emparer du colonel Chang.

Malko ne pouvait lui dire pourquoi les Taiwanais et les gens de Pékin étaient prêts à tout pour récupérer le colonel. Seul le chef de mission devait être au courant. Cloisonnement. En se relevant, il s'appuya sur l'épaule de Heather et, aussitôt, elle serra furtivement sa tête contre son bras. La nuit avait laissé des traces.

— Je vais à la banque et au salon, dit-il.

*

* *

Coïncidence : lorsqu'il pénétra dans l'énorme hangar abritant le salon, Malko se heurta pratiquement à Shalima qui revenait du snack avec un sandwich. Elle fonça sur lui avec un sourire dévastateur. Ou c'était une comédienne hors pair, ou ses clients chinois avaient été discrets, ou Mira Mafira était une menteuse.

— Alors, on se voit ce soir ? proposa-t-elle.

Innocente comme l'enfant qui vient de naître. Mais infiniment plus sexy.

— Je vais essayer, promet Malko.

Shalima se rembrunit.

— Je ne veux pas vous forcer. De toute façon, vous savez où me joindre.

À peine se fut-elle perdue dans la foule que Malko se dirigea vers le stand de British Aerospace. Mira et son mari étaient bien là. La Palestinienne, quand elle vit Malko, se détacha du groupe où elle bavardait et sortit du stand, gagnant celui des sièges éjectables. Malko l'y rejoignit et lui glissa dans la main un papier plié.

— Je l'ai fait établir à votre nom...

Mira lui serra brièvement les doigts et fit disparaître le chèque dans son sac. Depuis la nuit précédente, elle redevenait très *utile*.

— Merci, dit-elle. Je dépense beaucoup d'argent pour mes deux appartements, à Kuala et à Londres. À chacun de mes passages à Paris, chez Roméo, je laisse quelques dizaines de milliers de dollars... Il faut les gagner. M^{me} Shu est venue tout à l'heure et elle est restée un bon moment au stand de la Rosvooroujenié^([16]). Vous devriez regarder de ce côté-là. À plus tard.

Avant de regagner son stand, elle se retourna pour un sourire accompagné d'une ondulation des hanches de salope en manque. Malko préféra se dire que le chèque d'un million de dollars n'y était pour rien. Il gagna le fond du hall où se trouvaient les stands russes, qui offraient de tout, des Sukhoi 30 aux armes légères. Il s'arrêta devant le stand indiqué par Mira Mafira. La Rosvooroujenié présentait des maquettes de blindés et quelques engins assez étonnants. Dont un lance-grenades 6G30 avec un énorme chargeur rond, capable de projeter une trentaine de grenades de 40 mm à plus de trois cents mètres. Parfait pour le combat de rue. Et des Kalachs équipées de silencieux ainsi que des fusils pour snipers de calibre 12,7 avec frein de bouche, très impressionnants. Un des Russes du stand vit son badge et lui demanda aimablement :

— Vous êtes intéressé par nos produits ?

— Peut-être, dit Malko.

Le Russe lui remit toute une doc avant de s'occuper d'un autre client. Malko continua. Le stand suivant, celui de Rostvertol, offrant toute une gamme d'hélicoptères, du MI 8 au MI 35, était tenu par une grande Russe au physique épanoui, un genre de « Renoir » avec de grands yeux bleus dans un visage avenant.

Malko engagea la conversation avec elle. Les acheteurs ne se pressaient pas autour de ses hélicos et elle s'ennuyait... Malko lui demanda son nom.

— Allouchka Ivanovna, dit-elle. J'habite Rostov-sur-le-Don. Je suis une fille de Cosaques !

— Et ici, où habitez-vous ? demanda Malko.

Elle fit la moue.

— Un hôtel pas terrible, le *Buray Bay Resort*. Mais nous n'avons pas beaucoup d'argent, ajouta-t-elle avec un éclat de rire. Et vous ?

— Le *Pelangi Resort*, avoua Malko.

— Vous êtes riche ! Vous avez de la chance.

Le *Buray Bay Resort* était l'endroit mentionné par Mira Mafira où habitaient les Russes contactés par M^{me} Shu. Malko sauta sur l'occasion ;

— Venez prendre un verre ce soir au *Pelangi*.

— Je n'ai pas de voiture. Nous, nous nous déplaçons en bus.

— Je viendrai vous chercher.

Allouchka Ivanovna ne mit pas dix secondes à accepter.

— Parfait, fit-elle, je vous attendrai au bar devant la piscine. Maintenant, il faut que j'aie manger un sandwich.

— A ce soir, promet Malko.

*

* *

Lorsqu'il retrouva le bungalow 47, Chris Jones cuisait héroïquement sous le soleil, surveillant l'escalier.

— Je n'ai rien vu, dit-il. Et il n'a pas bougé de sa chambre. Il s'est fait déposer un plateau devant sa porte. Il a attendu que la fille soit partie pour ouvrir. Complètement parano...

— Tant mieux ! fit Malko.

Milton Brabeck, de garde de l'autre côté de l'escalier, n'avait pas bougé non plus. Une assiette posée par terre à côté de lui était encore pleine.

— Ils m'ont apporté de la bouffe locale ! Soupira-t-il, c'est immonde. Ils n'ont même pas de hamburgers. C'est vraiment des sauvages.

Ça promettait...

Malko gagna la plage. Heather Brown, elle non plus, n'avait pas bougé.

— Je suis allée frapper à la porte du colonel, dit-elle, il m'a dit qu'il ne voulait pas sortir. Donc, je n'ai rien pu faire.

Encore un espoir envolé.

— Rien d'autre ?

— Si, deux types ont essayé de me draguer. Je n'arrivais pas à m'en débarrasser.

— Je vous ai dit que vous étiez une très jolie femme, remarqua Malko en souriant. C'étaient des Malais ?

— Non, des Russes.

Malko sentit son poulx accélérer. Ce n'était peut-être pas de la drague, mais le début de l'offensive annoncée par Mira Mafira.

CHAPITRE XIII

Heather Brown ne s'y était pas trompée. Excitée comme une enfant, elle précisa :

— Heureusement que vous m'aviez prévenue ! Sinon, je les aurais virés. Là, j'ai essayé de les faire parler.

Malko s'assit à côté de la jeune Américaine. A la fois angoissé et satisfait : le tuyau de Mira Mafira était bon.

— Racontez-moi.

— Ils m'ont demandé des choses banales : mon nom, d'où je venais, ce que je faisais, si j'habitais l'hôtel... J'ai prétendu être en vacances avec des amis. Ils m'ont dit qu'ils dirigeaient la sécurité des stands russes, qu'ils étaient d'anciens militaires. Ils voulaient m'inviter à dîner mais j'ai refusé.

— Ils vous ont dit où ils habitaient à Langkawi ?

— Oui, un hôtel plus au nord : *Buray Bay Resort*.

Comme les Russes aperçus par Mira en compagnie de M^{me} Shu.

— Je dois aller là-bas ce soir, dit-il, j'ai « tamponné » une Russe du stand Rostvertol. Vous avez convenu quoi avec vos deux soupirants ?

— Ils m'ont dit qu'ils viendraient prendre un verre ici, ce soir, pour écouter de la musique. Ils m'ont proposé de me joindre à eux.

— Acceptez. Plus on en saura sur eux, mieux cela vaudra. Chris et Milton suffisent pour veiller sur le colonel.

Malko remonta vers les bungalows. La nuit commençait à tomber. De nouveau, il alla frapper à la porte du colonel Chang. Il y eut un frôlement quelques instants plus tard, mais pas de réponse.

— Colonel Chang, c'est moi ! cria Malko à travers le battant. Il faut absolument que je vous parle.

— Non, lâcha le Taisanais d'une voix étouffée. Laissez-moi.

Malko redescendit. Milton Brabeck surveillait toujours l'escalier, de sa porte ouverte.

— Ce type va devenir fou ! Soupira-t-il. Il n'ouvre même pas ses volets...

Chris Jones, qui tournait sans arrêt autour du bungalow, renchérit :

— Il est déjà fou !

— De nuit, faites encore plus attention, conseilla Malko.

— On ne peut pas embarquer ce type *manu militari* ? Sans lui demander son avis, proposa Chris Jones.

— Le *Vincennes* est parti. Nous sommes dans un pays étranger et la police enquête sur le meurtre de l'employé malais du Water Sports Center, expliqua Malko en secouant la tête.

Il remonta prendre une douche avant d'aller retrouver Allouchka Ivanovna.

*
* *

Cette partie de l'île, encore sauvage, était paradisiaque. La route suivait une côte très découpée, enchaînant plages et promontoires de jungle. Malko avait déjà roulé une demi-heure quand il aperçut un embranchement sur sa gauche, indiquant « Taman Buaya crocodiles farm ». Il approchait. Le *Buray Bay Resort* se trouvait cinq cents mètres plus loin. A première vue, il semblait presque aussi luxueux que le *Pelangi Resort*. Des bungalows disséminés dans une cocoteraie en bordure de mer, avec un *lobby* ouvert à tous les vents, une piscine et une pelouse descendant jusqu'à la plage, éclairées par des lampadaires. En y regardant de plus près, les bungalows rayés blanc et bleu étaient tout petits, leur peinture s'écaillait et leurs toits étaient en tôle ondulée.

Une maquette d'avion était suspendue devant l'entrée du *lobby* ouvrant sur la piscine. Malko gagna le bar, à droite, où se trouvaient déjà une douzaine d'hommes.

Il regarda du côté de la piscine et, aussitôt, ne regretta pas d'être venu. Deux hommes et une femme, installés un peu à l'écart, semblaient plongés dans une discussion animée. Les hommes, blonds, athlétiques, mal habillés, ressemblaient à des Russes, la femme était M^{me} Shu.

— *Dobrevece* !([17]) Je vous ai fait attendre ! Il fallait me demander. Je suis au 24.

Il se retourna. Allouchka Ivanovna lui souriait, très maquillée, juchée sur des semelles compensées, la poitrine débordant d'une robe à fleurs, appétissante avec sa grande bouche rouge et ses yeux bleus. Manifestement ravie que Malko soit venu jusqu'à elle...

— Je viens juste d'arriver, affirma Malko. Que voulez-vous boire ?

— Un whisky.

Il lui commanda un Defender et une vodka pour lui. Malko leva son verre.

— À l'amitié entre les peuples !

La Russe leva son verre en riant.

— C'est une vieille formule d'Union soviétique. *Za zdorovié* !

Malko eut une pensée fugace pour le colonel Chang claquemuré dans son bungalow, attendant l'amour de sa vie et risquant sa vie pour cela. Il se dit tout à coup que le moyen le plus sûr pour gagner du temps serait d'éliminer M^{me} Shu. Seulement, c'était une mesure qu'il

n'avait pas envie de prendre et devant laquelle la CIA hésiterait sûrement.

De toute façon, il n'avait jamais été adepte du meurtre de sang-froid. À côté de la piscine, la Chinoise de Taiwan discutait toujours avec les deux Russes. Malko résista à l'envie de demander à sa voisine qui ils étaient. Inutile de l'alerter. Allouchka Ivanovna bâilla, découvrant des dents blanches et bien rangées.

— J'ai faim. Où m'emmenez-vous ?

Malko serait bien resté là, pour observer M^{me} Shu, mais Allouchka Ivanovna semblait n'avoir qu'une envie : filer. Comme si elle lisait dans les pensées de Malko, elle s'excusa avec un sourire.

— Ici, on mange très mal. Ce qu'ils appellent la cuisine *nunya*, moitié chinoise, moitié malaise. C'est infect.

— Vous aimez les langoustes ?

La Russe ouvrit des yeux émerveillés.

— Des langoustes ! Je n'en ai jamais mangé. Il n'y en a pas à Rostov et ici, nous n'avons pas assez d'argent pour nous en payer.

C'est vrai que les langoustes devaient être assez rares dans le Don... Malko laissa quelques ringits sur le bar et entraîna la jeune femme.

— Je suis heureux de vous procurer cette petite joie, fit-il.

Il l'installa dans la Proton, direction le *White Sand*. Peut-être que M^{me} Shu aurait la bonne idée d'y aller aussi.

*

* *

Allouchka Ivanovna ronronnait de bonheur, un énorme tas de carapaces rouges à côté d'elle. Deux langoustes y étaient déjà passées et elle attaquait un gros crabe avec voracité. Malko avait l'impression qu'elle allait manger *aussi* les carapaces. La Russe interrompit le dépiautage minutieux d'une pince pour avaler une bonne rasade de cognac. C'est elle qui avait suggéré d'accompagner ainsi ses crustacés. Galant, Malko lui avait commandé une bouteille de Otard XO.

Il s'était contenté d'une seule langouste et M^{me} Shu ne s'était pas montrée.

Il regrettait de n'avoir pas pris un walkie-talkie pour rester en communication avec les « baby-sitters » du colonel Chang, mais il n'était quand même pas trop inquiet. Après la « bavure » du kidnapping manqué, Chris et Milton avaient à cœur de se racheter.

— Je n'en peux plus ! Soupira Allouchka Ivanovna.

Les joues rouges, le regard brillant, elle débordait de beurre fondu et de reconnaissance. Elle avait aussi avalé une quantité invraisemblable de sauce piquante qui aurait pu servir de décapant.

— Ces langoustes, c'est merveilleux ! fit la Russe. Il y en a peut-être à Moscou, mais ça doit être très cher.

— Ça ne l'est pas ici, assura Malko.

— Vous êtes très gentil, dit-elle en lui décochant un regard énamouré. Très, très gentil...

Son regard humide montrait qu'elle était prête à montrer sa reconnaissance de toutes les façons. Si Malko lui avait demandé de mettre sa culotte sur la table, elle l'aurait fait sans hésiter. Elle ressemblait à une paysanne heureuse et sans complexe. Il lui versa ce qui restait d'Otard XO, se demandant comment il allait la ramener au *Buray Bay Resort* pour compléter son enquête. Allouchka Ivanovna, elle, était claire comme de l'eau de roche. Durant le repas, elle avait raconté sa vie à Malko. Son divorce d'un mari qui la battait, la vie à Rostov, ses études d'ingénieur. Elle avait un bon job chez Rostvertol, comme technicienne parlant anglais, parce qu'elle avait couché avec un des directeurs de la compagnie. Elle vivait seule avec sa mère et avait du mal à joindre les deux bouts.

— Vous n'avez plus d'homme ? avait demandé Malko.

La Russe avait eu un rire sans joie.

— Ils boivent comme des trous ! Et quand ils ont vidé une bouteille de vodka, ils ne pensent qu'à vous mettre la main entre les cuisses, même si on n'a pas envie.

Il demanda discrètement l'addition. Lorsque Allouchka Ivanovna se leva, elle titubait légèrement.

— Il n'y a pas un endroit où danser ? demanda-t-elle.

— Si, dit-il, là où j'habite, le *Pelangi Resort*. Il y a un orchestre.

— On y va ?

Elle était comme une petite fille, malgré sa taille imposante, le regard implorant.

— Pourquoi pas ? fit Malko.

Avant de quitter la table, la Russe s'approcha et planta sa bouche sur la sienne, à la russe, dans une haleine fruitée de cognac.

— *Spasiba, spasiba bolchoi !*

Elle s'installa dans la voiture avec un soupir de contentement.

— J'ai bien mangé et on va danser...

A peine eut-il démarré qu'elle se coucha en travers de la banquette et posa la tête sur les genoux de Malko. Il sentait son parfum monter jusqu'à ses narines et sa poitrine peser contre sa cuisse. Pourtant, il n'y avait rien de sexuel dans son attitude : elle était simplement bien. Elle ne se redressa qu'en arrivant dans le parking de l'hôtel.

— J'entends déjà la musique, s'exclama-t-elle, ravie.

Le *lobby* était plein à craquer. Au fond, quatre chanteuses locales en tenues sexy se démenaient sur un podium en chantant de vieux

succès. Ils eurent du mal à trouver une place, dans un coin : tout le Salon de l'armement était là.

Allouchka Ivanovna regarda les grands ventilateurs pendant du plafond, les énormes piliers de bois sombre soutenant cet atrium ouvert sur la piscine.

— C'est beau ! fit-elle.

Puis elle poussa un gloussement ravi, brandissant un carton posé sur la table proposant le cocktail « Mig 29 », spécialement créé pour le salon : rhum, Cointreau, fine champagne, jus d'orange.

— Je veux ça !

Malko continua à la vodka. Son cocktail à peine entamé, Allouchka Ivanovna se tourna vers lui, frétilant déjà de joie.

— On danse ?

Ils se levèrent, passant devant une table où se trouvaient Mira Mafira et son mari. La Russe leur jeta un coup d'œil et dit à Malko :

— Je les connais. Ils sont souvent au salon. C'est une très belle femme. Elle ressemble à Liz Taylor.

En plus salope, songea Malko. Quelques couples évoluaient sur la petite piste face au bar. Allouchka Ivanovna s'écrasa aussitôt contre Malko. Comme ils étaient de la même taille, il pouvait sentir son pubis contre son ventre et ne rien ignorer du signal muet qu'elle lui envoyait. C'était une belle femme, bien en chair, débordante de sensualité. Elle fredonnait tout en dansant, ses yeux bleus pleins d'une joie enfantine. À des années-lumière de l'univers de Malko... Elle chercha son regard.

— Vous êtes seul ici ? Vous n'avez pas de fiancée ?

— Non, assura Malko.

Elle se serra encore plus contre lui... Ce n'est qu'à regret qu'ils quittèrent la piste. Le « Mig 29 » ne dura que quelques minutes. Tout à coup, elle poussa une exclamation :

— Tiens, voilà Dimitri et Volodia ! Ils ont dû prendre un taxi.

Malko suivit son regard, découvrant deux hommes de haute taille en train de se faire une place au bar, à côté d'un travesti ridicule. Il eut un petit choc au cœur. C'étaient les deux Russes qu'il avait vus en grande conversation avec M^{me} Shu, au *Buray Bay Resort*.

— Ils travaillent avec vous ? demanda-t-il.

— Non, ils font partie du service de sécurité de Rosvooroujenié et font des démonstrations d'armes. Je les vois souvent parce qu'ils habitent aussi le *Buray Bay*.

Elle n'avait pas fini de parler qu'Heather Brown fit son apparition, ses cheveux en brosse vaguement rabattus en arrière, le torse serré dans un T-shirt moult, en pantalon collant noir. Elle hésita quelques instants, puis se dirigea vers les deux Russes installés au bar. Ceux-ci se levèrent aussitôt pour l'accueillir.

— Ces deux salauds se sont bien débrouillés, ricana Allouchka Ivanovna. Elle est belle. Ils ont dû la draguer au salon. Vous la connaissez ?

— Non, il y a beaucoup de monde ici, prétendit Malko.

Edifié. Il avait devant lui, selon toute vraisemblance, les futurs assassins du colonel Chang. Ce n'était certes pas par hasard qu'ils avaient dragué Heather Brown. Tout simplement une reconnaissance d'objectif.

Repensant à la réflexion de Mira Mafira, il demanda :

— A propos, est-ce que les Sukhoi 30 font des démonstrations à tir réel ?

Allouchka Ivanovna parut surprise.

— Je ne sais pas ! avoua-t-elle, mais je peux me renseigner. Vous voulez acheter des Sukhoi ? Ce sont de très bons avions.

Elle parlait sérieusement et Malko réalisa que sa couverture était parfaite. Du coin de l'œil, il surveillait les deux Russes en grande conversation avec Heather Brown. L'un d'eux l'invita à danser. Il sentit peser sur lui le regard d'Allouchka Ivanovna et, de nouveau, se retrouva sur la piste. Elle devenait de plus en plus pressante. Heather Brown, serrée de près par le grand Russe, lui envoya un regard glacial. Même les Marines éprouvaient de la jalousie. De retour à la table, Malko bâilla ostensiblement.

— Je vais vous ramener ! Demain, on commence tôt.

Visiblement, la Russe aurait préféré qu'il l'emmène dans sa chambre, mais elle fit contre mauvaise fortune bon cœur. Dès qu'ils roulèrent, elle posa à nouveau la tête sur ses genoux. Malko n'y prêta pas attention, concentré sur la conduite à gauche. Mais cette fois, c'était moins innocent... Très vite, il sentit une main ramper sur sa cuisse et commencer à le masser doucement entre les jambes. Un kilomètre plus loin, il avait une magnifique érection... D'une main sûre, Allouchka Ivanovna descendit son zip, libérant un membre qui ne demeura que quelques secondes à l'air libre, avant d'être happé par une bouche gourmande. La Russe ne bougeait presque pas la tête, se contentant d'une sarabande endiablée de sa langue. Soudain, elle envoya une main à tâtons et coupa le contact ! La Proton ralentit brutalement et Malko se gara sur le bas-côté.

Ils se trouvaient sur une portion de route déserte, le long de la mer. Comme une folle, Allouchka Ivanovna jaillit de la voiture, en fit le tour et ouvrit la portière de Malko. Elle le prit par la main, l'entraînant directement vers la plage en contrebas de la route. A peine sur le sable, elle se laissa tomber sur le dos, éleva ses jambes presque à la verticale et retira sa culotte blanche, la jetant à côté d'elle sur le sable. Déjà, elle attirait Malko, le guidant en elle d'un geste précis.

Il se sentit aspiré par un puits brûlant et humide. Allouchka Ivanovna, lorsqu'il s'enfonça au fond de son ventre, couina de bonheur, inondée, les cuisses largement ouvertes. Ce fut une étreinte brève, violente et intense. Ils s'agitaient sur le sable, au pied d'un cocotier, comme deux crabes en rut. Malko se répandit, déclenchant chez sa partenaire un orgasme qui la laissa pantelante.

Ayant repris son souffle, elle le fixa avec un sourire ravi.

— J'avais toujours rêvé de faire l'amour sous les cocotiers ! Il n'y en a pas à Rostov...

La langouste puis l'orgasme tropical, elle était comblée ! Elle remit sa culotte d'un geste naturel, puis enlaça tendrement Malko.

— Si tu veux rester dormir avec moi, j'ai un petit bungalow pour moi toute seule.

Malko se contenta de faire la sourde oreille. Ils remontèrent sur la route et cinq minutes plus tard, ils étaient au *Buray Bay Resort*. L'hôtel semblait dormir, mais le bar était encore ouvert. Allouchka Ivanovna réclama un dernier Defender pour faire passer son orgasme. Ils n'étaient pas là depuis un quart d'heure, que les deux « soupirants » d'Heather Brown surgirent d'un taxi. Ils saluèrent la Russe d'un sourire et disparurent dans l'ombre des bungalows.

— On se voit demain ? suggéra Allouchka Ivanovna. Je suis au salon toute la journée.

— Je passerai, promit Malko.

Elle l'étreignit rapidement après l'avoir raccompagné à sa voiture. Une demi-heure plus tard, Malko retrouva Heather Brown au bar du *Pelangi*, devant un gin-tonic.

— Alors, demanda-t-il, quel est le résultat de la soirée ?

— Ils savent qui je suis, annonça-t-elle, mais ne pensent pas que moi je sais.

— Que voulaient-ils ?

— C'était une reconnaissance de terrain, à mon avis. Ils ont tenu à me raccompagner jusqu'au bungalow, m'ont posé des tas de questions innocentes sur la vie ici, les gardes, la sécurité. Ils préparent quelque chose. Et pas avec des Sukhoi.

— Ils ont vu Chris et Milton ?

— Milton, oui. Il est sorti quand il a entendu du bruit.

— Et le colonel ?

— Il n'a pas bougé de sa chambre.

— Bien. Restons sur nos gardes. Je vais me coucher.

Il regagna sa chambre. La porte de communication avec celle du colonel était toujours verrouillée. Il gagna la terrasse, regarda la plage déserte plongée dans l'obscurité. C'était un jeu d'enfant d'atteindre le bungalow, de nuit, par la plage. Il n'y avait aucune surveillance. En dépit de l'atmosphère paisible de cette nuit tropicale, Malko ne

pouvait s'empêcher d'avoir l'estomac serré par une angoisse diffuse. Grâce aux informations de Mira Mafira, il avait réuni beaucoup d'indices sur la prochaine tentative d'élimination du colonel Chang.

Il en avait identifié les acteurs probables, savait où ils logeaient et ce qu'ils faisaient. Il avait même leurs prénoms : Dimitri et Volodia. C'était beaucoup mais pas assez. Parce qu'il ignorait quand et comment ils allaient frapper. Or, il était l'assurance-vie du colonel Chang, et n'avait pas le droit de se tromper.

Il balaya du regard la plage, devinant dans l'obscurité les crêtes blanches du ressac. A part le bruissement des vagues, le silence était absolu.

Un silence de mort. Quand viendraient-ils ? Cette nuit, ou plus tard ?

CHAPITRE XIV

Malko avait vu l'aube se lever sur la mer d'Adaman calme comme un miroir, après s'être réveillé plusieurs fois dans la nuit et être même descendu bavarder quelques instants avec les « baby-sitters ». La lumière du jour lui avait apporté un soulagement relatif : s'il pensait que les Russes frapperaient de nuit, il n'en était pas certain...

Indifférent à ses angoisses, le colonel Chang s'était fait servir son breakfast dans sa chambre, refusant toujours de parler à Malko. Il ne restait à celui-ci qu'un espoir : Jou-Yi devait arriver quarante-huit heures plus tard, s'il n'y avait pas de nouveau changement.

Peut-être alors, le colonel Chang consentirait-il à agir normalement.

Laissant l'officier taiwanais sous la garde des « gorilles », il était parti au salon, afin de tenter d'anticiper l'action de ses adversaires.

Un message avait été passé sous sa porte. Un mot de Shalima lui demandant de passer la voir au stand Boëing. Ignorant si c'était personnel, il s'y rendit.

Le matin même, il avait reçu un message de la station de Kuala Lumpur. Langley était sur des charbons ardents, ne comprenant pas le retard de l'opération. Le *Vincennes* voguait à des centaines de milles et la CIA retenait son souffle. Impossible d'expliquer au téléphone que le colonel Chang était devenu fou... Impossible même de savoir s'il avait des nouvelles récentes de la fameuse Jou-Yi.

Malko avait une crainte supplémentaire : qu'il se suicide. Certes, on récupérerait ses papiers, mais sans lui, cela avait infiniment moins de valeur. Une voix derrière lui l'appela :

— Malko !

Il se retourna. Shalima se faufilait entre les uniformes, les yeux brillants. Toujours aussi sexy dans sa tenue malaise, elle l'accueillit avec un sourire éblouissant.

— Je ne vous vois pas beaucoup, remarqua-t-elle. Quelqu'un vous attend à la cafétéria. Revenez me voir ensuite, si vous avez le temps.

Etant donné les soupçons qui pesaient sur elle, il n'y tenait pas vraiment. A la cafétéria, il repéra immédiatement George Li en train de mastiquer un sandwich. Le petit Chinois aux grosses lunettes parut soulagé de le voir.

— Mr. Applegate est très inquiet, annonça-t-il. Il a reçu un message du *Vincennes* disant que personne ne s'était présenté durant l'escale. Que s'est-il passé ?

Malko le lui expliqua. Y compris le rôle trouble joué par

Shalima. L'agent de la CIA se décomposa.

— Est-ce que je dois en parler à Mr. Applegate ?

— Ce serait plus prudent, dit Malko. Au moins, qu'il s'assure de certaines précautions.

— Quand venez-vous à Kuala Lumpur ? demanda anxieusement George Li. Les gens de Langley sont sur les dents. Personne ne comprend ce qui se passe.

— Le colonel Chang est amoureux, laissa tomber Malko. Fou amoureux, ou fou tout court, on le saura bientôt. Il refuse même désormais de quitter la chambre de son bungalow. On ne pourra faire évoluer la situation que si sa fiancée le rejoint.

Lorsque George Li eut une vision globale de la situation, il parut effondré.

— Je retourne à Kuala Lumpur tout à l'heure, fit-il. J'étais venu uniquement pour vous voir. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— De chance, ou d'un bataillon de Marines, répondit Malko. Il est impossible de forcer le colonel Chang à bouger. Il faut encore tenir quelques jours. Dites-leur bien que je fais ce que je peux. Dès qu'il y aura du nouveau, je vous le ferai savoir.

George Li avala sa bière et se leva.

— *Good luck !* Fi t-il en serrant la main de Malko.

Il allait en avoir besoin.

*

* *

Allouchka Ivanovna rayonnait, le regard mouillé. Malko aurait pu la basculer sur son stand. Elle lui souffla à l'oreille :

— Aujourd'hui, je termine à quatre heures.

— Ah bon, répondit Malko, s'attendant à ce qu'elle lui propose une longue sieste crapuleuse dans son petit bungalow.

— Il y a une chose que j'aimerais beaucoup faire, dit-elle d'une voix de petite fille. Visiter la « crocodiles farm » de Taman Buaya. Je n'ai jamais vu de crocodiles.

Évidemment, les eaux du Don étaient un peu froides pour eux. Malko ne put s'empêcher de sourire.

— Promis ! dit-il. Je viendrai vous chercher à quatre heures.

— Je vais demander pour les Sukhoi ! promit-elle.

*

* *

Chris Jones transpirait stoïquement sous le soleil brûlant, une serviette sur la tête.

— Il n'est toujours pas sorti ! Soupira-t-il. Il n'a même pas ouvert les rideaux.

Malko tourna la tête vers la fenêtre du colonel Chang. Que pouvait-il faire toute la journée ? A part attendre les coups de fil de sa dulcinée. Il n'essayait même plus de le convaincre. A quoi bon ?

— Où sont les autres ?

— Heather est dans la chambre de Milt et lui à la piscine en train de manger un morceau.

Malko n'avait même plus faim. Seule bonne nouvelle : l'enquête sur le meurtre de l'employé du Water Sports Center ne semblait pas agiter les foules. Peut-être que la police malaise se posait des questions, mais il ne fallait pas troubler le déroulement du LIMA.

Il repartit à pied à travers les allées. Trempé de sueur en quelques mètres. Si la clim du colonel Chang marchait mal, il devait cuire à petit feu.

*

* *

Allouchka Ivanovna bondit pratiquement de son stand en apercevant Malko. Ce dernier repéra du coin de l'œil les deux Russes, Dimitri et Volodia, qui s'affairaient sur le stand Rosvooroujenié à transporter de lourdes caisses. Eux aussi lui jetèrent un coup d'œil rapide. Déjà, la Russe l'entraînait vers la sortie de derrière.

— Je me suis renseignée pour les Sukhoi, dit-elle. Il y a bien une démonstration avec des munitions réelles, des missiles air-sol, le dernier jour du salon. On va utiliser une vieille jonque qu'on coulera en mer. Au large de l'île Rebak Besar.

C'est-à-dire, juste en face du *Pelangi Resort*... Pour un chasseur supersonique comme le Sukhoi 30, quelques kilomètres se mesuraient en secondes. Malko tenait peut-être la véritable raison de la présence des deux Russes au *Pelangi*, sous prétexte de voir Heather Brown : repérer le bungalow où se trouvait le colonel Chang. Pour ne pas causer de dommages « collatéraux »... Certes, ce genre d'opération pouvait avoir des retombées négatives sur les relations entre la Malaisie et la Russie, mais cela avait aussi un avantage énorme : tous les « baby-sitters » du monde ne pouvaient rien contre des missiles air-sol.

— Vous êtes certaine qu'il n'y a pas d'autre démonstration ? Insista Malko.

— Pas avec les Sukhoi 30, mais il y en a tout le temps d'autres. Par exemple, aujourd'hui, Volodia et Dimitri sortent de l'armement léger pour effectuer une démonstration pour les Sud-Africains.

— Pour les Sud-Africains ! répéta Malko, tétanisé.

Cette « démonstration » tombait vraiment à pic... Il se dit qu'Allouchka Ivanovna venait de lui donner involontairement une information vitale : l'attaque était vraisemblablement prévue pour le soir même. Sûrement à la nuit tombée. Il ne cessa d'y penser durant tout le trajet jusqu'à la ferme aux crocodiles, qui se trouvait sur la route du *Buray Bay Resort*, tandis que la Russe lui pétrissait la cuisse, écartant les siennes spasmodiquement en un appel muet.

Lorsqu'ils arrivèrent à la « crocodiles farm », le parking des visiteurs était vide et Malko pensa que c'était fermé. Mais un vieux Malais ridé surgit de la boutique de souvenirs et lui extorqua cinquante ringits, lui montrant le chemin à suivre. Des sentiers cimentés serpentaient à travers les fosses des sauriens répartis sur plusieurs niveaux. Personne : ni guides, ni visiteurs. La température était toujours étouffante. Émerveillée, Allouchka Ivanovna le prit par la main et le traîna jusqu'à la première fosse. Un bac de ciment avec une mare, entouré d'un muret prolongé par des grillages. Chaque fosse contenait plusieurs sauriens.

— C'est fascinant ! Soupira la Russe, on dirait qu'ils sont morts.

C'était vrai : allongés sur le ciment de leur fosse ou à moitié dans l'eau, les sauriens étaient immobiles comme des statues, la mâchoire parfois entrouverte sur leurs innombrables dents irrégulières et pointues. Seuls, leurs yeux ouverts montraient qu'ils étaient vivants. D'autres se laissaient glisser paresseusement dans l'eau et restaient là, le museau affleurant la surface.

Sagement féroces.

Pendant qu'Allouchka Ivanovna s'attendrissait sur les petits monstres à la queue coupée, un employé s'approcha d'une cloche suspendue au-dessus d'un des grands bassins contenant une vingtaine de sauriens et l'agita. C'était l'heure du dîner... Deux autres employés arrivèrent avec une brouette contenant trois carcasses de chèvres. À deux, ils lancèrent la première dans la fosse. En une fraction de seconde, les crocodiles les plus proches se ruèrent avec d'effrayants claquements de mâchoires, se bousculant, grimpant les uns sur les autres. Un vrai tapis vivant d'horreur.

Le premier qui atteignit la chèvre la coupa en deux et replongea avec : les crocodiles noient toujours leur proie avant de la déguster. Les autres suivirent et il y eut un abominable ballet nautique de coups de queue, de froissements d'écailles et de claquements de mâchoires. L'eau sale du bassin se teinta de rouge et l'odeur devint encore plus pestilentielle. Intéressé, un des innombrables chats sans queue qui hantaient la ferme regardait le spectacle, juché sur une colonne de pierre... Allouchka Ivanovna serra la main de Malko.

— C'est horrible, murmura-t-elle.

Mais elle ne décollait pas du spectacle. Où va se nicher la

perversité... Malko regarda discrètement sa Breitling, l'esprit ailleurs. Dans une demi-heure, il ferait nuit et il avait hâte de regagner le *Pelangi*. D'ailleurs, ils étaient les derniers visiteurs de la ferme.

*
* *

La voiture portant sur son pare-brise une pancarte « Progress Tour » s'arrêta à côté de l'entrée de la ferme. Quatre hommes en sortirent, laissant le cinquième au volant. Tous bâtis sur le même modèle : un mètre quatre-vingt-dix, T-shirt rayé, pantalon de toile, baskets, visage inexpressif et cheveux courts. À la queue leu leu, ils pénétrèrent dans la ferme aux crocodiles, passèrent devant la caisse fermée et s'orientèrent dans le dédale des allées desservant les différentes fosses. Ils descendirent sans bruit vers les plus éloignées, où s'attardaient encore deux visiteurs. Ils arrivèrent silencieusement derrière eux. L'homme et la femme venaient de s'arrêter devant une grande fosse ronde, abritant un des plus grands spécimens de la ferme : un saurien de près de cinq mètres, isolé dans une fosse pour lui tout seul.

Tout se passa très vite. Deux des hommes foncèrent sur l'homme, l'empoignant par le torse et par les jambes, les deux autres s'emparèrent de la femme qui poussa un cri aigu, aussitôt étouffé par une large main. Ils l'entraînèrent vers la sortie.

Au même moment, leurs deux complices, d'un effort parfaitement synchronisé, projetaient l'homme dans la fosse, par-dessus le grillage d'un mètre de haut. Comme la femme se débattait, l'un de ceux qui la tenaient murmura à son oreille :

— Si tu ne nous suis pas, on te balance aussi.

Terrifiée, elle se laissa entraîner sans résistance, horrifiée. Un clapotement furieux monta de la fosse : la curée avait commencé.

*
* *

Malko se retrouva à quatre pattes dans une eau tiède et nauséabonde. Choqué. Il n'avait rien vu venir, ou trop tard. De toute façon, il n'aurait rien pu faire à quatre contre un, dans cet endroit désert. Son cerveau bascula automatiquement sur « survie ». Il se redressa, de l'eau jusqu'à la taille, terrifié.

En face de lui se trouvait un monstre de près de cinq mètres de long, qui battait déjà furieusement l'air de sa queue. Contre un crocodile affamé, il n'avait pas le quart d'une chance. Le saurien allait le déchiqeter vivant. Il remarqua alors une chose incroyable : le

saurien en face de lui, au lieu d'une longue gueule pointue hérissée de dents, avait un museau tronqué, relevé comme un mirliton ! Il ne pouvait pas ouvrir la gueule de plus de quelques centimètres. Néanmoins, il fonçait sur Malko, battant l'air de son énorme queue. Un seul coup était capable de lui briser les jambes.

Il était à moins d'un mètre de lui. Malko comprit que s'il restait au même niveau que le saurien, ce dernier risquait de le faire tomber d'un coup de queue et, ensuite, de s'acharner sur lui avec ses pattes prolongées d'énormes griffes. Il prit son élan et bondit sur le dos du crocodile, afin de pouvoir s'agripper au grillage. Au moment où il s'arrachait du dos du saurien, celui-ci pivota, essayant de le frapper avec son monstrueux museau déformé. Il se dressa autant qu'il le pouvait, s'appuyant sur ses pattes de devant, essayant de faucher les jambes de Malko pendant qu'il escaladait le grillage, mais celui-ci était déjà hors de portée...

Le pouls en folie, Malko enjamba la clôture grillagée et retomba de l'autre côté. En sécurité. Il reprit son souffle. Le monstre continuait à donner de furieux coups de queue dans le vide. Puis le regard de Malko se porta sur le panneau accroché au grillage. Il lut : « Ce crocodile est un exemplaire unique : un handicapé génétique, incapable d'attraper des proies. Il est âgé de trente-six ans. Il est inoffensif et très timide, c'est pourquoi il est seul dans sa fosse. »

Les Malais avaient le sens de l'humour noir. Ce saurien, même inoffensif, n'était pas *vraiment* timide.

Malko regarda les allées vides et les autres crocodiles dans la fosse voisine, de véritables machines à tuer, eux...

Si on l'avait projeté là, il serait déjà mort, déchiqueté et noyé. Une fin atroce. Ceux qui avaient voulu se débarrasser de lui avaient agi avec trop de précipitation.

Peu à peu, la peur viscérale qui l'avait mobilisé s'atténuait et son cerveau se remettait à fonctionner. Il regarda autour de lui : la « crocodiles farm » était déserte, à l'exception d'un jardinier en train de pousser une brouette en contrebass, et de quelques chats errants. Lentement, marchant comme un automate, il prit le chemin de la sortie.

Son pantalon trempé jusqu'aux genoux collait à ses jambes. Il avait encore dans les narines la puanteur du monstre.

L'image d'Allouchka Ivanovna s'imposa à lui. Quel rôle avait-elle joué dans ce guet-apens ? Il était difficile de l'exonérer de tout soupçon. Ceux qui avaient agressé Malko n'avaient pas agi à l'improviste : ils savaient qu'il se rendait à la « crocodiles farm ». Or, la seule personne à être au courant était la Russe. Et elle avait disparu. Malko arriva au parking sans avoir tranché. La Proton n'avait pas bougé. Il se glissa au volant et, en mettant le contact, il réalisa que ses

mains tremblaient.

Il reprit ses réflexions en descendant la route en lacets bordée par la jungle. Comment les Russes l'avaient-ils identifié ? Il y avait une réponse évidente : M^{me} Shu, qui avait dû les « nourrir » de toutes les informations qu'elle possédait. Dès lors, c'était plus clair : en le voyant avec Allouchka Ivanovna, ils avaient compris qu'il était sur leur piste. Il accéléra en arrivant à la conclusion. S'ils avaient voulu l'éliminer tout de suite, c'était bien qu'ils se préparaient à frapper. Ce qui confirmait l'information de la Russe sur une « démonstration » d'armes légères.

Il y avait un côté positif à la peur épouvantable que Malko venait d'éprouver : ses adversaires le pensaient mort et, par conséquent, croyaient pouvoir frapper par surprise.

*

* *

Malko avait réuni les trois « baby-sitters » dans la chambre de Milton Brabeck, laissant la porte ouverte, ce qui permettait de surveiller l'escalier. La nuit tombait, mais il n'était pas trop inquiet : il y avait encore pas mal d'animation dans l'hôtel, des gens se promenaient sur la plage ou traînaient au bord de la piscine. Les Russes attendraient sûrement un moment plus tranquille.

— Il ne faut pas vous inquiéter, conclut Milton Brabeck. Je vous jure que, prévenus, on peut arrêter n'importe qui.

— Je n'en doute pas, dit Malko. Mais il faut prévoir l'imprévisible. Nous avons affaire à des professionnels qui n'ignorent pas que le colonel Chang bénéficie d'une protection rapprochée efficace. Ils ont donc intégré cela dans leur plan. Aussi, j'ai réfléchi à une parade qui éviterait toute bavure. Car nous n'avons pas droit à la bavure.

— Quelle parade ? demanda aussitôt Chris Jones.

Malko leur expliqua son plan.

— C'est génial, s'extasia Milton Brabeck.

Seule, Heather Brown secoua la tête, pas convaincue.

— Il ne voudra jamais. Vous voyez comment il se conduit.

— Cette fois, il va falloir le convaincre, répliqua froidement Malko. Sans nous préoccuper de ses états d'âme.

*

* *

Malko frappa à la porte de communication reliant sa chambre à celle du colonel Chang. Chris Jones se tenait derrière lui. Milton

Brabeck était sur le palier et Heather Brown surveillait les alentours du bungalow. Pas de réponse. Il recommença et appela :

— Colonel Chang !

Quelques bruits indistincts, puis la voix éteinte du colonel taiwanais :

— Que voulez-vous ?

— Ouvrez cette porte. J'ai besoin de vous parler. Vous êtes en danger de mort.

— Je sais, répliqua le colonel de la même voix lasse. Vous me l'avez déjà dit.

— Colonel Chang, ouvrez.

— Non.

Malko se retourna vers Chris Jones et lui fit un signe de tête. Le « gorille » recula d'un mètre et lança ses cent dix kilos de muscles contre le battant d'acajou. Le chambranle vola en éclats, la porte se rabattit violemment et tout le bungalow en trembla.

Malko pénétra par la brèche ouverte et fut accueilli par un cri de souris : le colonel Chang, torse nu, en caleçon, le fixait, hébété, debout au milieu de la pièce. Il avait encore à la main une bouteille de Defender « Success » presque vide.

— Colonel, fit Malko fermement, vous allez vous asseoir et m'écouter. Et si vous avez envie de revoir un jour votre fiancée Jou-Yi, vous avez intérêt à faire ce que je vous dis.

Le temps de la diplomatie était passé. Subjugué par cette intrusion brutale, le colonel Chang s'assit sur le bord du lit et leva les yeux sur Malko.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

*

* *

Vladimir Topalov dit « Volodia », assis sur le lit étroit du bungalow qu'il partageait avec son ami Dimitri Bogdanovitch, avait étalé sur le couvre-lit les trente-deux projectiles de 40 mm qui tenaient dans le chargeur de son 6G30. Une des merveilles de la technologie russe, tout juste sortie de l'usine. Les ingénieurs de Rosvooroujenié avaient perfectionné la technique du lance-grenades américain M 79 qui projetait une seule grenade. Le 6G 30, lui, pouvait expédier à plus de trois cents mètres trente-deux grenades explosives ou incendiaires, à une cadence de quinze à la minute. Dans un combat de rue, c'était le ravage assuré...

Un à un, il graissait soigneusement les mini-obus avant de les glisser dans leur alvéole. L'arme était flambant neuve et n'avait jamais servi. Aussi importait-il d'éviter les incidents de tir, pour une

démonstration qui n'était pas un exercice. Pour dix mille roubles, le copain responsable du stand avait accepté de lui prêter le 6G 30 avec les munitions, sans poser de questions.

Tout en faisant tourner l'énorme chargeur rond, Vladimir Topalov songeait à l'argent qu'il allait gagner. Vingt-cinq mille dollars ! Plus de sept cent mille roubles ! Il allait enfin pouvoir s'acheter la datcha de ses rêves. La porte s'ouvrit et il sursauta. Ce n'était que son copain Dimitri Bogdanovitch, portant un long paquet enveloppé dans une couverture qu'il déplia, faisant apparaître un AK 74 prolongé par un silencieux de quarante centimètres de long et équipé d'une lunette pour le tir de précision. Une arme de sniper. Dans sa musette, il avait également un appareillage de visée nocturne infrarouge qui se fixait sur la tête comme une paire de lunettes, transformant le porteur en monstre du xxi^e siècle.

— Tu es prêt ? demanda Dimitri.

— Dans vingt minutes, mais on ne va pas y aller avant minuit.

— *Karacho.*

A son tour, il se mit à vérifier son équipement, ôtant le chargeur de l'AK 74, puis les cartouches. Avec les lunettes infrarouges, il pouvait faire mouche à cinq cents mètres en pleine nuit.

Les deux hommes s'étaient connus trois ans plus tôt alors qu'ils appartenaient tous les deux aux Spetnatz([18]) de l'armée russe. Envoyés à Grozny en 1996 pour nettoyer la ville, ils s'étaient bien entendus, mais avaient sauvé leur peau de justesse. Ce qui les avait vivement poussés à passer dans le civil. Se faire trouser la peau pour trois mille roubles par mois était stupide.

Là, ils allaient en gagner vingt fois plus en une soirée, sans aucun risque. L'homme qui leur avait proposé l'affaire était sérieux. D'ailleurs, ils avaient exigé le tiers d'avance et les billets étaient désormais dans leur poche. Se procurer le matériel n'avait pas coûté grand-chose. Le lendemain, il aurait regagné la vitrine du stand, nettoyé et graissé.

Les deux hommes terminèrent leurs préparatifs, puis vérifièrent leur tenue : chemise et pantalon noirs, bonnet de laine de même couleur, gants. Chacun avait une musette de munitions supplémentaires, mais ils ne pensaient pas en avoir besoin. Toute l'opération reposait sur deux piliers : la surprise et l'action à distance. Ils n'allaient pas jouer les nettoyeurs de tranchée.

— On va dîner ? proposa Vladimir.

— *Dal* Demain, on mangera de la langouste, répliqua Dimitri Bogdanovitch avec un éclat de rire.

C'était un contrat facile.

En plus de leur armement « lourd », ils avaient chacun un poignard et un pistolet Makarov 9 mm, mais espéraient qu'ils

n'auraient pas à s'en servir. Ce n'était pas Stalingrad. Ils avaient beau savoir que le *Pelangi Resort* n'était pas défendu, il ne fallait pas tenter le diable. Les prisons en Malaisie ne devaient pas être douillettes.

— Montre-moi le plan, demanda Dimitri.

Vladimir Topalov prit une feuille de papier dans sa poche et la posa à plat sur le lit. Toute la zone des bungalows le long de la plage y était dessinée, avec le numéro de chacun d'eux. Le Russe posa l'index sur un des carrés et dit :

— Il est là. Au 47. On va arriver par la plage et ensuite bifurquer vers l'intérieur, de façon à approcher comme si on venait de l'hôtel.

— Pourquoi ne pas rester sur la plage ? reprocha Dimitri Bogdanovitch. C'est plus sûr pour filer et on peut s'avancer très près.

Vladimir Topalov lui donna un coup de coude.

— Pour deux raisons, idiot ! D'abord, la nuit, il n'y a *personne* sur la plage. Les gens des bungalows vous remarquent plus facilement. Il ne faudrait pas qu'un imbécile de touriste appelle la réception en nous prenant pour des voleurs...

— Exact ! reconnut Dimitri. Et ensuite ?

— En agissant de *l'intérieur*, on ne risque pas de toucher d'autres bungalows, de faire des dégâts « collatéraux ». On ne va pas s'emparer de l'hôtel. Et on circule dans les allées sans se faire remarquer.

— Tu es le chef ! conclut simplement Dimitri Bogdanovitch avec un large sourire.

CHAPITRE XV

Malko bifurqua trois cents mètres avant d'arriver au *Buray Bay Resort*, pour garer sa voiture en contrebas de la route. Il continua ensuite à pied, longeant la plage. Il apercevait à travers les cocotiers les lumières de l'hôtel où séjournèrent les Russes. La nuit n'était pas très claire et il tombait même quelques gouttes de pluie. Il arriva dix minutes plus tard à la lisière de la cocoteraie de l'hôtel, là où se trouvaient les premiers bungalows. Dissimulé dans l'ombre, il observa le terrain.

Il entendait de la musique et il y avait encore des gens dans la piscine. D'autres dansaient dans le *lobby*. Il prit le Glock prêté par Milton Brabeck et fit monter une balle dans le canon, avant de le remettre dans sa ceinture. Puis il se faufila entre les bungalows bleu et blanc, à la recherche du numéro 24, celui occupé par Allouchka Ivanovna. Il voulait avoir le cœur net sur le rôle de la Russe dans le guet-apens de la « crocodiles farm ». Le premier sur lequel il tomba portait le numéro 7.

Il dut errer presque une demi-heure dans les allées mal éclairées avant d'arriver devant le numéro 24. Heureusement, celui-ci était proche de la route et éloigné du corps principal de l'hôtel. Il y avait de la lumière. Après avoir écouté à la porte un long moment, il frappa un coup léger. Il entendit des pas, puis la porte s'ouvrit sur Allouchka Ivanovna.

Elle ne vit qu'une silhouette, à cause de la pénombre de l'allée, et demanda en russe :

— *Chto vi khatite* ?⁽¹⁹⁾

Malko fit un pas en avant, apparut dans la lumière et la Russe poussa un cri étouffé.

— Malko !

Il grimpa le perron, la repoussant à l'intérieur, et entra, refermant la porte derrière lui. La Russe le fixait, les yeux écarquillés de surprise, défaite, incapable de dire un mot. Son visage était marbré d'hématomes, sa lèvre inférieure gonflée, avec une grosse croûte sanglante. Malko la poussa sur le lit et dit en russe :

— Tu vois, je m'en suis sorti ! Tu ne le pensais pas...

Allouchka Ivanovna éclata brutalement en sanglots et se jeta dans ses bras, tremblant de tout son corps, en proie à une véritable crise de nerfs. Malko dut attendre qu'elle se calme un peu. Elle releva la tête, les yeux pleins de larmes.

— Je suis si contente ! Je te croyais mort, c'était horrible ! Je n'ai rien mangé ce soir. Je te jure, je n'y suis pour rien.

Brusquement, elle tomba à genoux devant lui, lui étreignant les

jambes en sanglotant convulsivement. Il sentait ses seins lourds s'écraser contre ses genoux. Gêné, il la redressa et l'assit sur le lit. Ou c'était Sarah Bernhardt, ou elle était innocente.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, demanda-t-il. Quand as-tu dit à ces hommes que nous allions à la « crocodiles farm » ?

— Mais je ne le leur ai pas dit ! protesta Allouchka Ivanovna. Quand je suis partie du salon, j'ai dit à mon chef où j'allais, j'étais contente, et ils ont entendu. Je te le jure. Je les connaissais seulement de vue.

— Tu sais leurs noms ?

— Oui. Leurs prénoms. Dimitri et Volodia. Ce sont d'anciens militaires. Je te l'ai dit.

— Bien, continue.

— Rien ! Je n'ai rien vu avant qu'ils ne me sautent dessus. Je ne comprenais pas. C'était affreux, j'ai vu qu'ils t'avaient jeté dans la fosse, j'ai voulu appeler, me débattre. Ils m'ont menacée de me tuer, de me jeter moi aussi aux crocodiles. Ils l'auraient fait.

— Et ensuite ?

— Ils m'ont ramenée à leur voiture. En tout, ils étaient cinq. Toute l'équipe de la sécurité de Rosvooroujenié. Comme il n'y avait pas assez de place, ils m'ont allongée sur le plancher de la voiture et m'ont donné des coups de pied pendant tout le trajet. Ensuite, arrivés à l'hôtel, Volodia et Dimitri m'ont amenée ici. D'abord ils m'ont dit que j'étais une putain de coucher avec des *Amerikanski*, que tu étais quelqu'un de dangereux, que tu espionnais ce que nous faisions, qu'ils avaient agi sur ordre de Moscou pour t'éliminer. Que c'était dans l'intérêt de l'État.

— Tu les as crus ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas, j'avais trop peur. Ces salauds-là m'ont avertie que si je disais ce que j'avais vu à qui que ce soit, ils m'égorgeraient, qu'ils avaient déjà tué beaucoup de gens. Ils m'ont dit des horreurs, qu'ils me couperaient les oreilles et qu'ils les enverraient à ma mère...

Charmante attention. Allouchka Ivanovna renifla.

— Moi, je croyais que tu étais mort. J'ai promis tout ce qu'ils voulaient, mais ils ont commencé à me battre. Pour me « punir », disaient-ils. Ensuite, ils m'ont forcée à enlever ma robe et ils m'ont piquée avec leurs poignards sur tout le corps. Comme je hurlais, ils m'ont attachée sur le lit avec des courroies et ils m'ont violée tous les deux. Tu me crois, dis ?

Brusquement, elle ôta son peignoir, apparaissant en slip et soutien-gorge. Malko vit tout de suite les hématomes bleuâtres et les pointes rouges des coups de couteau. Il y en avait partout : sur les seins, le ventre, les cuisses. Il lui tendit le peignoir.

— Je te crois.

Ensuite, il s'assit près d'elle, pendant qu'elle se calmait. Un moment plus tard, elle demanda timidement :

— Tu es venu pour les tuer ? Je suis contente. Ils sont dans le bungalow n° 34. Je peux t'emmener jusque-là. Je rirai en voyant crever ces salauds... Tu es vraiment un espion américain ?

Malko eut un sourire triste.

— *Golubouchka*, je ne suis pas venu pour les tuer, mais pour savoir ce que tu avais fait. Je suis content que tu ne sois pas mêlée à cela et désolé de ce qui t'est arrivé.

— Mais tu ne vas pas les tuer, alors. Pourquoi ?

— Je ne peux pas te le dire. Je suis d'accord avec eux sur un seul point : tu ne dois parler de ce qui est arrivé à *personne, jamais*. Sinon, tu mettrais ta vie en danger. Même si ces hommes t'ont menti : ils ne travaillent pas pour Moscou, mais pour un client privé. Ce sont des bandits.

— Je m'en doutais, dit-elle. Mais c'est dommage que tu ne les tues pas. Un jour, tu me raconteras.

— *Un jour*, je te raconterai, promit Malko, sachant qu'il ne la reverrait jamais. Maintenant, je te quitte.

Elle se leva et l'étreignit, murmurant à son oreille :

— Je suis contente, malgré ce qui est arrivé : j'ai mangé des langoustes, j'ai fait l'amour sous les cocotiers et j'ai vu des crocodiles. Je ne t'oublierai jamais.

*

* *

Eva Shu se détendait dans son bain, en prenant grand soin de ne pas mouiller son chignon, contemplant les bulles s'échappant de la coupe de Taittinger posée en équilibre sur le bord de sa baignoire.

Finalement, elle avait réussi dans la mission confiée par le gouvernement de son pays. Après plusieurs échecs, elle avait enfin mis au point une action qui allait « terminer » le colonel Chang. Bien sûr, pour obtenir ce résultat, elle avait été obligée de faire des promesses précises.

Mais les promesses n'engagent que ceux qui y croient...

Les dirigeants de Sukhoi s'apercevraient toujours assez tôt qu'ils avaient fait un marché de dupes. Elle avait tout joué sur son image. On *savait* qu'elle avait rendu possibles pas mal de deals impossibles. Donc, on l'avait crue. Elle n'avait même pas eu à donner trop de détails sur les raisons qui poussaient le gouvernement de Taiwan à se débarrasser du colonel Chang. Tout en laissant entendre qu'il avait trahi au profit de Pékin. De toute façon, les dirigeants de Sukhoi

Aircraft s'en moquaient. Tout ce qu'ils voulaient, c'était vendre des avions. Et, de son côté, Eva Shu ne leur avait pas demandé de détails sur leur « prestation ». Elle voulait la liquidation du colonel Chang, un point c'est tout.

Bien sûr, il restait ses documents. Mais ceux-ci, sans lui, avaient beaucoup moins de valeur. Et puis, nul n'était tenu à l'impossible. Elle avait déjà réservé sa place pour le lendemain, d'abord pour Kuala Lumpur et ensuite pour Taïpeh. Elle préférait ne pas se trouver sur place quand l'enquête de la police malaise débiterait... Elle termina son daïquiri, se savonna un peu, puis sortit de son bain et se contempla quelques instants, nue devant la glace. À cinquante-quatre ans, c'était encore une jolie femme à la poitrine ferme, avec un peu de ventre et des cuisses dodues. Elle ne collectionnait pas les amants mais avait une vie sexuelle régulière avec deux ou trois vieux « coups » qui la sortaient régulièrement et la baisaient comme elle aimait. Et, de temps en temps, elle se rendait discrètement dans un salon de massage spécial de Taïpeh pour s'abandonner aux mains et à la bouche habiles de jeunes femmes qui excellaient à extraire la moindre particule d'érotisme du corps de leurs semblables.

Drapée dans un peignoir éponge, elle gagna sa chambre pour téléphoner à Taiwan, quand on frappa à la porte. C'était fréquent : le personnel du *Pelangi Resort* était aux petits soins.

Elle alla ouvrir et se trouva nez à nez avec une grande jeune femme blonde aux cheveux courts qui souriait. Eva Shu l'enveloppa d'un long regard intéressé, supputant inconsciemment ses capacités sexuelles. Elle n'avait jamais connu de blonde...

— Qui cherchez-vous ? demanda-t-elle.

Si c'avait été un homme, elle aurait été sur ses gardes, mais cette belle blonde la troublait.

— Vous, fit l'inconnue.

Elle fit un pas en avant et, d'un geste imparable, noua ses mains autour du cou de la Chinoise, posant ses pouces sur ses deux carotides. Eva Shu n'eut même pas le temps de se débattre. Tout devint noir et ses jambes se dérochèrent sous elle. Si la blonde ne l'avait pas retenue, elle serait tombée par terre. Son cerveau privé pendant quelques secondes d'afflux sanguin avait cessé de fonctionner.

Cela ne dura pas longtemps. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, ses poignets étaient déjà noués derrière son dos par une fine cordelette. Elle ouvrit la bouche pour hurler, et fut aussitôt bâillonnée par un large sparadrap noir couvrant ses narines. La blonde la poussa sur le lit. Elle se débattit encore, battant des jambes en tous sens, et sentit qu'on les attachait solidement. Réduite à l'impuissance, elle fut retournée. Il ne lui restait que ses yeux pour voir...

La blonde alla à la porte et l'ouvrit. Deux hommes de haute

stature pénétrèrent dans la chambre sans un mot. L'un d'eux empoigna Eva Shu, la soulevant sans effort pour la basculer sur son épaule. Sans un mot, il marcha ensuite vers la porte. La Chinoise avait l'impression de vivre un cauchemar muet. Qui pouvaient être ces gens et surtout, que lui voulaient-ils ? Si c'était pour la tuer, ils l'auraient fait tout de suite.

Ce qui la rassura un peu.

Elle se retrouva dans la tiédeur de la nuit, devant son bungalow. Un des hommes avait disparu. L'autre regarda autour de lui et se mit à courir avec souplesse sur la pelouse, traversant l'espace découvert entre deux blocs de bungalows. Les allées étaient désertes et les lampadaires diffusaient une faible lumière.

L'homme qui la portait arriva en face d'un bungalow et s'engouffra dans l'escalier intérieur qu'il grimpa comme s'il n'avait pas de fardeau sur le dos... La porte d'une chambre était ouverte. On la jeta sur un lit collé à un autre, beaucoup plus grand. En un rien de temps, les deux hommes l'eurent ficelée comme un saucisson, l'attachant aux montants du lit de façon qu'elle ne puisse pas bouger, puis ils arrachèrent la prise de téléphone. Eva Shu, les yeux écarquillés, observait tous ces préparatifs sans comprendre. Où voulaient-ils en venir ?

Elle n'en savait toujours pas plus lorsqu'ils s'éclipsèrent après avoir pendu à l'extérieur de la porte un écriteau « Do not disturb ».

Les minutes commencèrent à s'écouler lentement. Elle entendait vaguement le ressac, donc, elle était près de la plage. Pourquoi l'avait-on abandonnée là, sans rien lui demander, sans rien lui faire ? Malgré tout, une sourde angoisse l'oppressait. Elle essaya de se libérer, mais comme ses ravisseurs l'avaient prévu, cela se révéla impossible. Elle se rassura en se disant que le personnel finirait bien par venir, en dépit du panneau « Do not disturb ». Il lui suffisait de prendre son mal en patience.

Puis la vérité s'imposa peu à peu à elle. Une vérité atroce et ironique. Ne pouvant ni hurler ni se détacher, elle se mit à faire des sauts de carpe sur le lit, jusqu'à épuisement. Quand elle retomba, sans forces, il ne lui resta plus qu'à guetter les bruits de la nuit.

Tordue par l'angoisse.

*

* *

Malko baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling Crosswind : minuit dix. Les bungalows du *Buray Bay Resort* s'étaient éteints les uns après les autres. La piscine était encore éclairée mais il n'y avait plus personne. Cela faisait une heure qu'il planquait, après

avoir pris toutes les dispositions utiles. Ses jumelles de vision nocturne lui permettaient de distinguer tous les objets, nimbés d'une lumière verdâtre. Il s'était positionné de façon à avoir dans son champ de vision la porte du bungalow n° 34.

De la musique venait encore du *lobby*, l'air était délicieusement tiède et la mer clapotait doucement. Sa voiture était dissimulée en contrebas de la plage, hors de vue de la route. Il avait *aussi* dans son champ de vision le petit parking devant l'hôtel.

Il se demanda si Allouchka Ivanovna dormait déjà. La Russe ne pouvait pas se douter qu'il se trouvait encore à quelques mètres d'elle...

Un grincement accéléra son pouls et il colla les jumelles à ses yeux. La porte du bungalow 34 venait de s'ouvrir sur deux silhouettes sombres, deux hommes portant chacun un gros sac. Ils refermèrent et, coupant à travers le sous-bois, se dirigèrent vers le parking puis montèrent dans une voiture de couleur claire qui démarra aussitôt, sans allumer ses phares. Déjà, il courait vers la sienne.

Il se trouvait encore en contrebas de la route lorsque la voiture blanche passa à quelques mètres de lui. Il attendit une minute avant de démarrer à son tour. Il savait où ils allaient. D'ailleurs, à la hauteur de la bifurcation menant à l'aéroport, il les avait rattrapés... Il resta à distance, il y avait encore assez de circulation pour ne pas se faire remarquer. Les deux Russes longèrent le terrain d'aviation, continuant vers Porto Mala. Avant d'arriver au *Pelangi Resort*, ils ralentirent et s'engagèrent dans un petit chemin menant à un village de pêcheurs jouxtant la plage de l'hôtel. Malko continua tout droit et alla se garer dans le parking du *Pelangi Resort*.

Il y avait encore du monde dans le *lobby* et il le contourna, s'enfonçant directement dans les allées. Il suivit celle qui menait à la dernière rangée de bungalows, jusqu'au bout, sans se presser, les mains dans les poches. Même s'il était observé, on ne verrait qu'un client de l'hôtel rentrant dans son bungalow.

Il redescendit et continua ensuite le long de la plage, atteignant le village de pêcheurs. Pas âme qui vive. Ces gens-là se couchaient tôt. Vingt mètres plus loin, il aperçut la voiture blanche. On lui avait fait faire demi-tour, de façon à pouvoir redémarrer rapidement. Une précaution de professionnels... Il s'accroupit et, posément, dégonfla les quatre pneus, l'un après l'autre. Le chuintement de l'air s'échappant des chambres lui donnait envie de chanter.

Il avait à peine terminé qu'une violente explosion, suivie d'une lueur rouge, venant des bungalows, troubla le silence de la nuit.

Vladimir Topalov ne s'attendait pas à ce que l'explosion soit si puissante. Allongé dans l'herbe, à trente mètres du bungalow n° 47, il avait pressé la détente du lance-grenades, visant l'escalier extérieur. À cette distance, c'était un jeu d'enfant. Déjà, des flammes s'élevaient, illuminant les autres bungalows, et le bois sombre de l'escalier commençait à flamber. Le Russe appuya de nouveau sur la détente de l'engin, puis encore cinq fois. Le barillet, bien huilé, tournait comme un moteur de compétition. Assourdi, ébloui par les flammes sortant maintenant de tous les murs, Vladimir Topalov fit une pause de quelques secondes. Une voix susurra dans son oreille :

— *Karacho.*

— *Karacho ! Karacho !* Personne n'est sorti. Encore une petite dose !

Dimitri se tenait à la lisière de la plage, un peu en retrait, muni de l'AK 74 équipé du silencieux. Avec la lunette à infrarouge, il pouvait repérer n'importe qui essayant de sortir par le balcon ou une des fenêtres. Mais personne ne se montrait.

Vladimir Topalov visa l'espace entre le sol et le plancher. Tous les bungalows étaient montés sur pilotis à cause des insectes et des termites. La grenade partit avec un chuintement sinistre et ce qui restait du bungalow se souleva dans une gerbe de flammes, puis l'ensemble retomba en miettes, le toit glissant au centre des débris. Il n'y avait plus qu'une mare de flammes à la place du bungalow n° 47. Personne ne pouvait survivre à l'intérieur. Il tira encore une dernière grenade qui ne fit qu'amplifier l'incendie et lança dans son walkie-talkie :

— Je décroche.

Les flammes montaient à plus de vingt mètres de haut, mêlées de débris de bois. Les bungalows étant construits entièrement en bois, celui-ci flambait comme une allumette.

Courbé en deux, Vladimir Topalov courut parallèlement à la plage, puis bifurqua cent mètres plus loin vers le sable. Derrière lui, c'était l'affolement. Des gens paniqués s'enfuyaient des autres bungalows vers le bâtiment central ou la plage, sans comprendre ce qui se passait. Les deux Russes se rejoignirent. Dimitri Bogdanovitch envoya une grande claque dans le dos de son copain.

— *Hurrah, tovaritch !*

La vieille formule en vigueur à l'école des Spetnatz.

— On les a vachement surpris, ils n'ont même pas réagi ! Renchérit Vladimir Topalov.

Le 6G 30 était vraiment une arme magnifique. Tout en courant, il interrogea son complice :

— Tu es certain que personne n'est sorti ?

— Pas un moustique, affirma Dimitri.

Ils coururent encore cinquante mètres puis ralentirent pour traverser le village de pêcheurs. Ils se retournèrent. L'incendie s'était communiqué à deux bungalows voisins. Ils aperçurent dans l'ombre quelques pêcheurs, réveillés par les explosions, qui les observaient avec curiosité. Dimitri esquaissa un geste vers son AK 74, mais Vladimir Topalov l'arrêta d'un ordre sec.

— *Nie pizdi !* ([20]) Ce sont des Malais. Tu veux terminer pendu ?

En Malaisie, la peine de mort existait toujours et elle était appliquée. Même à des étrangers.

Vladimir Topalov arriva le premier à la voiture. Tout de suite, elle lui parut avoir une drôle d'allure. Il se baissa, vit le pneu avant à plat et jura.

— *Bolchemoi !* ([21]) On a crevé. Il faut changer la roue.

C'était gênant mais pas catastrophique. Quelques minutes de retard. Il fonçait vers le coffre lorsqu'il aperçut l'autre roue.

Également à plat... Il fit le tour du véhicule et s'arrêta, figé de peur. Il échangea un regard avec son copain : ils comprenaient maintenant pourquoi ils n'avaient rencontré aucune résistance. Sans un mot, ils partirent en courant vers la route. Le *Buray Bay Resort* était à une douzaine de kilomètres. Pas question d'abandonner leurs armes enregistrées auprès des douanes malaises avec leurs numéros. Autant aller tout de suite se constituer prisonniers.

*

* *

Pour la première fois de sa vie, Malko trouvait un goût amer à sa vodka. Installé dans un des fauteuils du *lobby*, assourdi par l'orchestre féminin installé au fond, il repensait à la chaîne d'événements qui avaient mené à la mort d'Eva Shu.

Au départ, son idée était simplement d'offrir aux tueurs russes une « coquille vide », c'est-à-dire d'évacuer du bungalow n° 47 le colonel Chang. Mais ce dernier, mis au courant après l'irruption de Malko dans sa chambre, avait immédiatement poussé les hauts cris. Précédemment, et sans penser à mal, Malko lui avait dit avoir localisé Eva Shu dans un bungalow voisin. Déchaîné, le colonel Chang avait glapi :

— Il faut la mettre à ma place ! Comme ça, c'est *elle* qu'ils vont tuer ! Et moi je pourrai enfin être tranquille !

— Ce n'est pas possible, avait objecté Malko.

Le Taiwanais avait posé sur lui son regard de fou.

— Pourquoi ?

— C'est un meurtre, avait finalement laissé tomber Malko. Je ne suis pas un assassin.

Le colonel Chang avait bondi au plafond.

— S'il lui arrive quelque chose, ce ne sera pas *vous*, mais elle qui sera responsable... Comme si elle se suicidait.

La comparaison était un peu tordue, mais Malko n'avait pas pu placer un mot tandis que le Taiwanais laissait éclater sa rage. Comme si Eva Shu représentait une sorte de victime expiatoire pour lui faire oublier ses tourments. La discussion avait duré plus de deux heures. Le colonel Chang menaçait de faire un scandale, d'appeler la station de Kuala Lumpur, de prévenir même la police malaise. Le lourd silence des trois « baby-sitters », de toute évidence sur la même longueur d'onde que lui, avait, lui aussi, contribué à faire céder Malko. Lui n'avait à opposer à leurs arguments qu'un sens un peu trop aigu de l'éthique... Même si Eva Shu avait tenté à plusieurs reprises de faire assassiner le colonel Chang. Et continuerait, si on la laissait en vie.

La mise au point de l'opération avait été facile : Eva Shu s'attendait à tout, sauf à une contre-attaque sur sa personne.

Malko acheva sa vodka d'un trait, tentant de chasser l'image de la Chinoise agonisant dans le bungalow en flammes, brûlée vive ou asphyxiée. Dans l'impitoyable monde parallèle, l'histoire des « Mains sales » se rejouait indéfiniment.

La première explosion, assourdie pourtant par la distance, avait interrompu toutes les conversations. Les suivantes avaient achevé de semer la panique et de nombreux clients du bar étaient déjà partis aux nouvelles. Les flammes qui montaient du bungalow incendié illuminaient tout le parc. Malko se leva et gagna la réception.

C'était le moment de porter l'estocade.

— Je reviens de la plage ! annonça-t-il à un des employés. J'ai vu deux hommes armés s'enfuir vers le village de pêcheurs. Il faudrait prévenir la police.

— C'est déjà fait ! assura le Malais. Dès qu'ils arrivent, je vais le leur dire. Vous pouvez décrire ces deux individus ?

— Je les ai vus de loin, prétendit Malko, j'avais peur de m'approcher. L'un d'eux avait un fusil.

Il n'avait pas fini de parler que la sirène d'une voiture de police retentit devant l'entrée. Plusieurs policiers en uniforme grimpèrent le perron du *lobby*. Malko, qui s'était à nouveau noyé dans la foule du bar, vit l'employé à qui il s'était adressé discuter avec les policiers. L'un d'entre eux se mit à parler dans une radio.

Il se dit que les deux Russes allaient avoir beaucoup de mal à regagner leur hôtel...

Tranquillement, il s'engagea dans une allée, guidé par la lueur de l'incendie. Lorsqu'il arriva à proximité, le bungalow n° 47, entouré

à distance respectueuse par une foule de badauds, achevait de brûler. Il revint sur ses pas, gagnant la piscine. Invisible dans l'obscurité, le colonel Chang fumait, enfoncé dans un fauteuil, sa serviette posée à terre à côté de lui. Encadré par les trois « baby-sitters ». En début de soirée, toutes leurs affaires avaient discrètement été entassées dans la Proton. Le Taiwanais lança à Malko d'une voix étranglée :

— Vous aviez raison !

Jusqu'au dernier moment, il avait hésité à croire Malko.

Celui-ci, après sa conversation avec Allouchka Ivanovna, avait cherché à deviner comment allait s'effectuer l'attaque des Russes, ceux-ci sachant qu'ils devaient compter avec une sécurité rapprochée. Il avait conclu à une attaque provoquant à *distance* la destruction du bungalow. Les faits venaient de lui donner raison. Le colonel demanda d'une voix mal assurée :

— Vous êtes sûr que M^{me} Shu est morte ? Sinon...

Chris Jones se permit un ricanement discret.

— Il aurait fallu qu'elle soit ignifugée pour s'en sortir.

Malko le fit taire d'un regard réprobateur.

— Personne n'a pu survivre dans cette fournaise, affirma-t-il. Maintenant que nous vous avons sauvé la vie, vous allez faire preuve d'intelligence.

— C'est-à-dire ?

— Nous quittons Langkawi le plus vite possible.

Le Chinois eut un haut-le-corps.

— Je ne veux pas aller aux Etats-Unis sans Jou-Yi.

— Vous avez des nouvelles ?

— Oui. Je l'ai eue ce matin. Elle m'a promis qu'elle arrivait après-demain.

— Où ?

— D'abord à Kuala Lumpur. Elle ne sait pas que je dois quitter Langkawi. Nous risquons de nous croiser.

— Il n'y a aucun risque, affirma Malko. Nous l'intercepterons à l'aéroport... Et ensuite, vous repartez ensemble. Vous êtes d'accord ?

— Je suis d'accord, dit-il après une longue hésitation.

— Bien. Reposez-vous. Nous partirons tôt demain matin.

Il alla annoncer à la réception que sa chambre avait brûlé dans l'incendie du bungalow et qu'il avait besoin de coucher quelque part. Les « baby-sitters » effectueraient ensuite une démarche similaire. Quant au colonel Chang, il camperait chez ses « baby-sitters ». Avec sa précieuse serviette de documents.

Après avoir obtenu un nouveau bungalow, Malko s'installa à nouveau au bar, désormais presque vide. Partagé entre divers sentiments. Grâce aux informations d'Allouchka Ivanovna, il venait de donner un sérieux coup d'arrêt à l'opération taiwanaise. M^{me} Shu

éliminée et les Russes neutralisés, le colonel Chang n'était plus en danger immédiat. Mais l'opération « Phoenix » était loin d'être terminée.

Même si l'officier taiwanais repartait avec eux à Kuala Lumpur, là-bas, les problèmes recommenceraient. Impossible d'exfiltrer le colonel de force vers les USA. Ce dernier ne voulait partir qu'avec Jou-Yi.

Et Malko ne croyait toujours pas que les Taiwanais laissent partir la fiancée du colonel Chang.

Encore moins après la mort d'Eva Shu.

CHAPITRE XVI

La Proton se traînait le long de la route côtière longeant le sud de l'île de Langkawi jusqu'à sa « capitale » Kuah, un gros village sans âme et sans grâce, où les touristes étrangers ne mettaient jamais les pieds. Malko, le colonel Chang et les « baby-sitters » avaient quitté le *Pelangi Resort* depuis déjà une heure et demie, retardés par les innombrables bus, camions et véhicules de toutes sortes se traînant à une vitesse d'escargot. Au volant, Malko prenait son mal en patience. A côté de lui, Chris Jones avait les genoux remontés sous le menton. A l'arrière, le colonel Chang était compressé entre Milton Brabeck et Heather Brown, sa précieuse serviette sur les genoux. Il aurait fallu deux véhicules, mais cela aurait pris du temps de louer une seconde voiture. Aussi Malko avait-il choisi la solution Spartiate.

Cette partie de l'île avait nettement moins de *glamour*, avec ses toits de tôle ondulée, ses hideuses cases carrées et ses bâtiments modernes.

Ils avaient quitté le *Pelangi Resort* à sept heures du matin, passant devant les cendres du bungalow n° 47 gardées par des policiers. On avait retrouvé à l'aube dans les ruines du bungalow un squelette carbonisé, méconnaissable.

Impossible de savoir même s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme... Aux informations de six heures, la radio locale avait annoncé l'arrestation de deux hommes suspectés d'être les incendiaires. On ne parlait pas d'armes, donc les Russes avaient dû s'en débarrasser en les jetant à la mer.

Dans l'affolement consécutif à l'incendie, le départ de Malko et de ses compagnons était passé totalement inaperçu. L'employé de la réception avait même refusé de faire payer Malko, censé avoir perdu toutes ses affaires dans l'incendie... Ce dernier avait prévenu par téléphone le loueur de la Proton qu'il la conservait encore quelques jours, afin de brouiller les pistes.

Certes, ils auraient pu prendre l'avion, mais cela aurait laissé des traces. Malko voulait que le colonel Chang s'évanouisse dans la nature. Si M^{me} Shu était morte, cela n'empêcherait pas Taiwan de la remplacer.

À l'arrière de la Proton, le colonel Chang semblait tout fripé, en état de choc, comme un bernard-l'ermite qu'on arrache à son rocher. Jusqu'à la dernière seconde, Malko avait craint qu'il ne refuse de partir. A son regard absent, il réalisait que le Taiwanais, obsédé par sa fiancée Jou-Yi, avait pété les plombs.

Les maisons se firent plus nombreuses : ils arrivaient enfin à Kuah. Ils suivirent l'unique rue, bordée de petits hôtels et de

boutiques, jusqu'à l'énorme embarcadère d'où partaient les ferries reliant Langkawi au continent et à la Thaïlande. Il y en avait des dizaines par jour, fréquentés surtout par les Malais ou quelques étrangers marginaux. Malko stoppa dans le parking dominé par la statue colossale d'un aigle de pierre, symbole de l'île.

— Attendez-moi, dit-il en sortant de la voiture.

Il pénétra dans le grand terminal climatisé où se pressaient des centaines de passagers, fila vers un des guichets et demanda :

— À quelle heure est le prochain ferry pour Kuala Kedar ?

— Il y en a un dans vingt minutes, *sir*, répondit l'employé. Vous êtes en voiture ou à pied ?

— En voiture, et nous sommes cinq. Combien de temps dure le voyage ?

— Deux heures et demie, *sir*. Cela fait deux cent cinquante ringits. Bon voyage, *sir*.

Il passait déjà au client suivant, indifférent. Kuala Kedar était la ville côtière la plus proche, à environ quatre cents kilomètres de Kuala Lumpur. Presque uniquement de l'autoroute. Malko regagna la voiture.

— Nous avons juste le temps, annonça-t-il.

Il conduisit la Proton jusqu'à l'embarcadère et se mit dans la queue des véhicules qui attendaient pour embarquer. Autour des quatre jetées, c'était un ballet incessant de ferries de toutes tailles. Certains battaient pavillon thaï, se rendant un peu plus au nord, les autres étaient malais. Cela sentait le fuel, la soupe chinoise et la transpiration. Malko coupa le moteur et fit mentalement le point.

À cette heure, les Taiwanais devaient croire le colonel Chang transformé en charbon de bois. Ce n'étaient pas les deux Russes qui le démentiraient. Même s'ils avaient, après coup, des doutes sur le succès de leur mission, ils n'allaient pas s'en ouvrir à leur commanditaire... D'autre part, la disparition de M^{me} Shu allait intriguer Taiwan. Il était raisonnable d'espérer que les Taiwanais ne comprendraient pas tout de suite ce qui s'était passé. Leur poste de Kuala Lumpur apprendrait facilement que le bungalow n° 47 avait brûlé et qu'on y avait découvert un cadavre carbonisé. Pour eux, c'était le colonel Chang. Il leur faudrait vraisemblablement deux ou trois jours pour découvrir le pot aux roses.

Le temps pour Malko de récupérer Jou-Yi, la fiancée du colonel, et de les exfiltrer tous les deux aux États-Unis. Durant leur séjour à Kuala Lumpur, ils habiteraient dans la résidence du chef de station de la CIA. C'est le plan qu'avait accepté le colonel Chang jusqu'à l'arrivée de Jou-Yi...

Les portes du ferry s'ouvrirent et la file de voitures commença à s'engouffrer dans le rafirot qui ne semblait tenir que par la peinture.

Cinq minutes plus tard, la voiture était dans la cale et ses occupants gagnaient le pont. L'air était presque frais et il tombait quelques gouttes. Le vieux ferry s'élança sur une mer grise et plutôt houleuse, passant devant le majestueux aigle de pierre. Malko, accoudé au bastingage, se dit que c'était moins glorieux qu'un départ sur le *Vincennes*, mais qu'il avait réussi à arracher le colonel Chang à Langkawi, sain et sauf...

Le plus dur était fait. Il avait laissé un mot à Mira Mafira, avec le numéro de la ligne directe de Timothy Applegate. Elle aurait peut-être des choses intéressantes à raconter. Le salon durait encore quarante-huit heures. Le colonel Chang une fois dans l'avion pour les États-Unis, Malko sauterait dans le premier vol pour Vienne. Et de là, à Liezen, où Alexandra, en principe, l'attendait.

Le ferry prit de la vitesse. Comme il s'agissait d'un parcours « domestique », il n'y avait aucun contrôle, ni à l'embarquement, ni à l'arrivée. Malko se retourna en entendant un bruit bizarre. Blanc comme un lavabo, Chris Jones, penché sur le bastingage, rendait à la mer son petit déjeuner. Piteux, secoué de hoquets, il dit d'une voix plaintive :

— Je vous avais dit que je n'aimais pas la mer.

Il sembla à Malko repérer dans le regard d'Heather Brown une lueur de méchanceté joyeuse.

*
* *

Des hévéas, des cocotiers, des hévéas. Tous bien rangés dans d'immenses plantations qui semblaient s'étendre à perte de vue. Dieu merci, l'autoroute, qui filait au nord jusqu'à Bangkok et au sud vers Singapour, était toute neuve et quasi déserte... Malko avait du mal à garder les yeux ouverts. Il ne s'était arrêté qu'une fois, pour prendre de l'essence, et le soleil tapait déjà fort en dépit de l'heure matinale et de la clim. A l'arrière, le colonel Chang dormait, la bouche ouverte, mais la main crispée sur la poignée de sa serviette. Malko aperçut enfin un panneau annonçant « Kuala Lumpur 26 kilomètres ». A l'avant, Chris Jones avait déployé une carte de la ville, pour guider Malko. Une demi-heure plus tard, les premiers buildings apparurent. Malko, à nouveau, fut frappé de ne pas reconnaître la ville dont il avait gardé le souvenir : une petite cité tropicale pleine de charme, avec d'immenses espaces verts, de charmantes maisons coloniales, des rues animées et étroites, une foule grouillante...

Vers le centre, des gratte-ciel, innombrables, avaient tout dévoré.

Le colonel Chang semblait tout aussi ébahie en observant cette

ville étrange. À côté de Malko, Chris Jones jurait comme un charretier. À cause du système pervers de sens uniques, on tournait en rond... Cela faisait la troisième fois qu'ils empruntaient la même avenue, Jalan Perak. Ses deux voies étaient séparées par d'énormes piliers de ciment destinés à supporter un métro aérien inachevé, qui ne verrait vraisemblablement jamais le jour du fait de la crise... De nouveau, ils se trouvaient immobilisés dans un embouteillage gigantesque.

— On n'y arrivera jamais ! Soupira Malko.

À ce moment, le colonel Chang lança d'une voix hésitante :

— Je ne suis pas bien, je crois que je vais vomir... Il faut que je sorte.

Milton Brabeck s'écarta vivement et ouvrit la portière côté trottoir. Il se passa alors une chose incroyable : le colonel taiwanais, d'une détente inattendue, lui passa pratiquement sur le corps et jaillit hors de la voiture. Il atterrit sur le trottoir, à quatre pattes, tenant toujours sa serviette, et se releva d'un bond, filant ensuite comme un lapin, sans même se retourner.

*

* *

Chris Jones bondit hors de la voiture avec un rugissement de fureur, suivi quelques fractions de seconde plus tard par Malko. Coudes au corps, le colonel Chang courait sur le trottoir de l'avenue Sultan-Ismaïl bordée d'énormes buildings !

Il parcourut ainsi une centaine de mètres, puis bifurqua sur la droite, s'engouffrant dans une rampe menant à un gratte-ciel un peu en retrait. Malko aperçut l'enseigne : *Hilton*. Lui et Chris Jones eurent beau accélérer, ils ne rattrapèrent le colonel Chang qu'à la réception de l'hôtel. Il était déjà en train de demander une chambre d'une voix essoufflée. Lorsqu'il vit Malko et Chris arriver derrière lui, il se retourna et hurla :

— Laissez-moi ! Je ne veux pas aller avec vous !

L'employé de la réception, surpris, regarda les deux nouveaux venus d'un air suspicieux. Malko s'approcha du Taïwanais et dit à mi-voix :

— Calmez-vous, colonel ! Personne ne veut vous contraindre à quoi que ce soit.

— Je ne veux pas aller chez votre ami. Je veux prendre une chambre ici ! fit le colonel en tréignant presque.

— Comme vous voulez ! Se résigna Malko.

Discrètement, il fit signe à Chris Jones de battre en retraite et demeura près du colonel pendant que ce dernier s'enregistrait. Voyant

qu'on ne l'attaquait pas physiquement, le Taïwanais se calma un peu. Pour sceller l'armistice, Malko lança à Chris Jones :

— Allez récupérer les bagages de monsieur Chang dans la voiture.

La mort dans l'âme, le « gorille » se résigna. Lorsqu'il réapparut, les choses s'étaient apaisées. Un employé prit la valise du colonel, qui n'avait pas lâché sa serviette, et Malko l'accompagna avec un porteur jusqu'à sa chambre. Lorsqu'ils furent seuls, il put enfin lui dire ce qu'il avait sur le cœur.

— Qu'est-ce qui vous a pris ? Il était convenu que vous attendiez votre amie chez le chef de station. Pour l'instant, les Taiwanais vous croient mort, mais je ne sais pas combien de temps cela va durer.

Têtu, le colonel lui tint tête.

— Je sais très bien que là-bas, je suis entre vos mains, protesta-t-il. Vous pouvez me droguer, me faire partir secrètement. Et je ne reverrai jamais Jou-Yi !

Malko secoua la tête : à ce degré de parano, il n'y avait rien à faire... Il valait mieux être positif.

— Quand arrive-t-elle ?

— Elle m'a dit demain.

— Elle sait où vous êtes ?

— Je vais l'appeler pour le lui dire. Je veux qu'elle vienne directement ici.

Malko eut l'impression de recevoir un coup sur la tête.

— Si vous l'appellez, les gens de Taiwan sauront immédiatement que vous êtes vivant. Et où vous vous trouvez. Cela ne vous suffit pas, ce qui s'est passé à Langkawi ? Tant que vous ne serez pas *totale*ment protégé, ils essaieront de vous tuer.

Le colonel ne répondit pas, buté. Malko sentit que rien ne le ferait changer d'avis.

— Je vais au moins vous assurer une protection rapprochée ici, proposa-t-il. Soyez très prudent.

Il se rendit soudain compte que le colonel Chang ne l'écoutait pas... Le regard du Taïwanais était glué au téléphone. A peine Malko aurait-il tourné le dos, qu'il appellerait Taïpeh. Enfonçant un premier clou dans son cercueil...

Malko sortit de la chambre. À la réception, il retrouva l'équipe des « baby-sitters », avec les bagages.

— Nous restons là, annonça-t-il.

Un quart d'heure et cinq cents ringits plus tard, ils avaient trois chambres autour de celle du colonel Chang.

— J'ai eu la station, annonça Chris Jones. Ils nous envoient une voiture. Il paraît que Mr. Applegate a hâte de vous voir...

— Il ne va pas être déçu, fit sombrement Malko. Vous restez ici.

Le couloir du quatorzième étage doit être surveillé en permanence par l'un d'entre vous. Les deux autres resteront dans les chambres, porte ouverte.

— Vous ne pensez quand même pas qu'ils vont attaquer l'hôtel ? fit Milton Brabeck.

— Eh bien, si, répliqua Malko. Et je préfère ne pas me laisser surprendre.

*
* *

Timothy Applegate vint au-devant de Malko, visiblement soulagé, et serra ses phalanges à les écraser.

— Jésus-Christ ! Je croyais ne *jamais* vous revoir.

— Il ne s'en est pas fallu de beaucoup...

— Langley m'envoie vingt messages par jour. Ils ne comprennent pas.

— S'ils connaissaient le colonel Chang, ils comprendraient. Chris Jones vous a parlé de sa dernière plaisanterie ?

— Oui. C'est fou ! Enfin, vous avez réussi à l'amener à Kuala.

— Nous ne sommes pas au bout de nos problèmes, remarqua sombrement Malko.

— Venez m'expliquer ça.

Malko le suivit dans l'immense living-room de sa résidence, un grand pavillon faisant face à un magnifique parc tropical clos de hauts murs, avec un lac au milieu. Tout cela en plein Kuala Lumpur ! Deux gamins traversèrent la pièce, filant vers le jardin. Le chef de station de la CIA leur cria aussitôt :

— N'allez pas jouer près des bambous, le boy a encore vu un cobra ce matin !

— Vous avez des cobras dans votre jardin ? demanda Malko, un peu étonné.

L'Américain eut un sourire amer.

— S'il n'y avait *que* des cobras ! Mais nous avons aussi des pythons, des varans de près de deux mètres de long et des singes incroyablement agressifs. Lorsqu'on mange dehors, ils viennent vous arracher la nourriture. Il y a un mois, on a attrapé un python de six mètres cinquante... Comme les Malais, par superstition, ne tuent ni les singes, ni les cobras, ni les pythons, on ne risque pas d'en être débarrassés.

— Un python, ce n'est pas venimeux, observa Malko.

— Exact, reconnut l'Américain, mais ils avalent quand même trois ou quatre personnes chaque année, en Malaisie. Toujours des Chinois, d'ailleurs. Ils doivent avoir fait le pèlerinage de La Mecque.

Ce sont des pythons islamistes. En tout cas, je préfère que mes enfants terminent à l'université plutôt que dans l'estomac d'un python...

Souhait tout à fait raisonnable.

— Voilà donc la situation, attaqua Malko.

Timothy Applegate l'écouta sans l'interrompre, les épaules de plus en plus voûtées.

— Ce colonel Chang est sûrement un formidable espion, mais c'est un fou furieux, conclut Malko. Les Taiwanais donneraient un œil pour le voir mort. S'ils découvrent sa présence ici, ils vont tout faire pour l'éliminer. Peut-on compter sur les Malais pour le protéger ?

Timothy Applegate secoua son crâne rasé.

— Non. Ils ne nous aiment pas. Pas plus que les Taiwanais. Ils se contentent de prendre notre argent. Leurs Services sont efficaces et surveillent tout. Ici, nous travaillons plutôt sur les islamistes, mais discrètement. Le pays s'islamise à toute vitesse. Bientôt, ce sera la *charia*... Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes et il n'est pas question d'échouer. Tout le monde est suspendu à l'arrivée du colonel Chang : Langley, le State Department et la Maison-Blanche. Ils ont peur, plus que tout, que les autres n'arrivent à l'éliminer. Il ne veut *vraiment* pas venir ici attendre l'arrivée de sa dulcinée ? Cela résoudrait tous les problèmes.

— Si vous y arrivez, fit Malko, vous serez plus fort que moi ! Il ne nous a pas pardonné le coup du *Vincennes*...

— Il est bien protégé, au moins ?

— Les meilleurs « baby-sitters » de la *Company*... Vous avez eu des échos de ce qui s'est passé à Langkawi ? De l'attaque des Russes...

— Très peu. Les journaux ici en ont à peine parlé. Nous n'avons intercepté aucune communication intéressante. On a seulement dit qu'à la suite de l'incendie accidentel d'un bungalow, un touriste avait trouvé la mort...

— *Un*, pas une...

— Oui, mais cela ne signifie pas que les Malais n'en savent pas plus qu'ils ne le disent. Là-bas, c'est le fief de Mahathir, le Premier ministre. C'est lui qui organise le LIMA. Il ne veut pas que son salon soit gâché par de fâcheux incidents... Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— On attend, conclut Malko. À l'heure qu'il est, les Taiwanais savent certainement que le colonel Chang est toujours vivant et où il se trouve. Il a été impossible de l'empêcher de téléphoner à sa fiancée. Je ne peux même pas imaginer que celle-ci ne soit pas sur écoutes... Cela vaut un avis de tempête. Or, il ne bougera pas tant que Jou-Yi ne l'aura pas rejoint.

Le chef de station de la CIA poussa un soupir.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils vont laisser sortir cette fille dans les circonstances présentes. Ou alors, je ne connais plus mon métier.

Qu'est-ce qui se passe si elle ne vient pas ?

— Je n'ose pas y penser ! avoua Malko.

Le colonel Chang, fou d'amour, serait capable de retourner à Taiwan se faire fusiller, pour revoir sa dulcinée.

*

* *

— Elle arrive ! Demain. Par le vol 655 à 1 h 30.

Le colonel Chang rayonnait. Toute sa nervosité et sa parano s'étaient évanouies. Malko aperçut sur la table basse une bouteille de Defender entamée. Chang avait déjà fêté l'arrivée de sa fiancée. Malko ne partageait pas son euphorie. Les autorités de Taiwan n'avaient pas déployé des efforts insensés, d'abord pour le faire revenir à Taïpeh, ensuite pour l'assassiner, pour, à présent, laisser sa fiancée le rejoindre.

Où était le loup ?

— Que vous a-t-elle dit ? demanda Malko, essayant de comprendre.

— Que sa mère va mieux, qu'elle peut désormais la quitter.

— Elle sait que vous n'avez pas l'intention de revenir à Taiwan ?

Le visage du colonel se rembrunit imperceptiblement.

— Je ne lui en ai pas parlé.

Voilà le loup ! C'était même une meute de loups !

— Vous ne craignez pas qu'elle refuse d'abandonner définitivement sa mère ? demanda prudemment Malko.

— Elle pourra nous rejoindre plus tard, répliqua le colonel.

Il avait réponse à tout, avec de nouveau, ce visage fermé, cette diction précipitée. Un enfant buté. Malko s'assit en face de lui et dit d'une voix pressante :

— Colonel, vous êtes intelligent. Vous savez que les autorités de votre pays connaissent vos liens avec cette jeune femme. Qu'elle est forcément sur écoute. Donc qu'ils savent l'importance que vous attachez à elle. La mesure *logique* serait donc pour eux de l'empêcher de quitter le pays, afin de faire pression sur vous ou de vous déstabiliser, et de ne pas la laisser venir vous rejoindre. En plus, même si elle vous rejoint, ils gardent un moyen de pression sur elle, en la personne de sa mère.

Le colonel Chang demeura un long moment silencieux avant de reconnaître d'une voix atone :

— C'est vrai. J'ai réfléchi à cela.

— Et quelle est votre conclusion ?

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas. Jou-Yi aura peut-être une explication.

— Vous n’avez pas peur ?

— De quoi ?

— Qu’elle amène sur ses traces une équipe de tueurs, qu’elle vous tende un piège...

Le Taiwanais sursauta.

— Elle ! Un piège ! Vous n’y pensez pas.

Si, il y pensait beaucoup.

— Vous comptez aller la chercher à l’aéroport ?

— Bien sûr !

Malko se leva, résigné.

— Bien, nous irons tous demain à l’aéroport. En attendant, prions Dieu. À propos, une fois qu’elle sera ici, vous êtes d’accord pour gagner les Etats-Unis le plus vite possible ? Avec elle, bien sûr...

— Tout à fait ! Moi aussi, je voudrais me détendre.

Malko le quitta sur ces bonnes paroles. Quelle malédiction allait apporter avec elle la fameuse Jou-Yi, l’amour du colonel Chang ?

CHAPITRE XVII

L'aéroport de Kuala Lumpur évoquait plus une gigantesque mosquée, avec ses halls de marbre et ses minarets, que le transport aérien. Hypermoderne, surdimensionné, il était forcément désert, vu son maigre trafic. En plus, situé au bout de quatre-vingts kilomètres d'autoroute, il se trouvait à plus d'une heure du centre...

Le vol de Taipeh s'était posé depuis vingt minutes mais étant donné la longueur des couloirs, aucun des voyageurs ne s'était encore présenté. Malko scrutait alternativement le visage du colonel Chang et la porte coulissante des arrivées, d'où s'écoulait un flot de femmes « bâchées » venant des quatre coins de la Malaisie. Elles se ressemblaient toutes sous cet accoutrement qui leur faisait un visage uniformément rond. Les jupes aux chevilles, elles étaient emmitouflées, en dépit de la chaleur, sous plusieurs épaisseurs de vêtements.

Malko vérifia d'un coup d'œil son dispositif. Chris Jones et Milton Brabeck encadraient à quelques mètres de lui le colonel taiwanais, tandis qu'Heather Brown balayait le hall à la recherche de présences suspectes. À l'extérieur, attendaient deux voitures : la Chevrolet blindée du chef de station et la Proton de Malko. Ce dernier n'arrivait pas à croire que la jeune Taiwanaise puisse arriver *vraiment*. Quelque chose ne collait pas. Le danger ne pouvait venir que de l'extérieur de l'aérogare. En effet, tous ceux qui franchissaient la porte des arrivées avaient franchi le contrôle magnétique de sécurité.

Avant même que Jou-Yi n'apparaisse, Malko devina sa présence. Le colonel Chang venait de faire un pas en avant, le visage extatique. Quelques secondes plus tard, une jeune femme surgit des portes coulissantes, vêtue d'une robe de toile jaune au corsage bien rempli, le regard dissimulé derrière des lunettes noires. Malko ne vit d'abord qu'une bouche rouge, un visage ovale régulier, de très longs cheveux noirs descendant jusqu'aux reins. Jou-Yi poussait un chariot chargé d'une valise et d'un sac. Le colonel se rua littéralement sur elle, écartant son chariot, et l'étreignit. Les deux « gorilles » détournèrent les yeux. Pas par pudeur, mais pour scruter ceux qui arrivaient derrière la jeune femme. Quelques Chinois à l'air inoffensifs, beaucoup de Malais, une famille. Rien de suspect.

Serré contre la Chinoise, le colonel Chang semblait revivre, et aussi oublier le monde extérieur. Il avait été convenu avec lui qu'il expliquerait tout de suite à Jou-Yi qu'il était sous la protection des Américains, sa vie étant menacée. L'Amérique étant l'alliée officielle de Taiwan, la jeune femme ne pourrait pas s'en étonner. Le colonel Chang arriva enfin à se détacher de sa fiancée et l'entraîna par la

main. Si Milton Brabeck n'avait pas récupéré le chariot, il l'aurait oublié... Main dans la main, le couple se dirigeait vers la sortie, encadré par Malko et Chris Jones, mais le colonel Chang ne semblait pas les voir. Heather Brown attendait à l'extérieur. Malko se manifesta enfin, abordant Jou-Yi avec un sourire engageant.

— Bonjour, je m'appelle Malko Linge et je suis chargé d'assurer la protection rapprochée du colonel.

— La protection ?

Jou-Yi paraissait sincèrement étonnée. Bien entendu, le colonel ne lui avait encore rien dit... Il grommela, gêné :

— Ce n'est rien, je t'expliquerai.

Jou-Yi, sans ôter ses lunettes noires, tendit une longue main aux ongles faits.

— Je vous remercie ! dit-elle en excellent anglais, avant de monter dans la Chevrolet dont Milton Brabeck tenait la portière ouverte.

Le chauffeur était un « case-officer » de la CIA. Malko monta à côté de lui, laissant le couple à l'arrière. Derrière, les trois « gorilles » montèrent dans la Proton, conduite elle aussi par un agent de la CIA. Malko respira : la première étape s'était bien passée, mais le plus dur restait à faire. À l'arrière, délaissant pour une fois sa précieuse serviette, le colonel Chang, les doigts enlacés à ceux de sa fiancée, savourait son bonheur. Malko n'arrivait pas à croire qu'elle soit là, en chair et en os.

Quelque chose ne collait pas.

*

* *

Heather Brown se faufila dans l'ascenseur avec Malko et le couple taiwanais. Malko présenta la « baby-sitter » à Jou-Yi.

— Miss Brown, qui est chargée de *votre* protection.

Jou-Yi ôta enfin ses lunettes noires, dévoilant des yeux sombres en amande, à l'expression indéchiffrable.

— *Ma* protection ! Mais pourquoi moi ?

— Le colonel vous expliquera, dit Malko, évasif.

Le silence régna jusqu'à la chambre du colonel. Celui-ci trépignait visiblement à l'idée de se retrouver seul avec sa fiancée. Le couple pénétra dans la suite. Malko échangea un regard avec Heather Brown qui s'avança avec un sourire.

— Miss, pourrais-je inspecter vos bagages ?

— Inspecter mes bagages ! Mais pourquoi ?

— Quelqu'un aurait pu glisser quelque chose dedans à votre insu, plaida Heather Brown, mal à l'aise.

Jou-Yi interrogea le colonel du regard et il lui dit quelques mots d'une voix pressée, en chinois. Il était temps, Heather Brown était déjà en train d'ouvrir la valise. Le colonel était tellement pressé de se retrouver avec sa fiancée qu'il aurait accepté n'importe quoi. L'inspection ne dura que quelques minutes. Dans la foulée, Heather Brown passa au sac à main, ne sachant trop elle-même ce qu'elle cherchait. Enfin, elle et Malko se retirèrent en bon ordre.

— Je vous laisse vous reposer, dit Malko. Nous nous reverrons en fin de journée.

Dans le couloir, Heather Brown annonça :

— Elle ne semble pas avoir d'arme.

Milton et Chris étaient déjà en position dans le couloir, assis sur la banquette en face de la baie vitrée, surveillant tout ce qui entrait ou sortait de la suite. Malko avait arraché au colonel la promesse que le départ s'effectuerait au plus tard le surlendemain. Sur un vol privé affrété par la CIA. Un très long vol, avec comme destination Washington. Malko se retourna vers la porte close. Le colonel Chang allait avoir un moment difficile à passer quand il expliquerait à la femme qu'il aimait qu'il était un traître, traqué par les agents de son pays, et qu'elle ne reverrait pas Taiwan dans un avenir prévisible.

*

* *

La porte n'était pas refermée que Chang colla Jou-Yi contre le mur, la palpant fiévreusement, comme pour vérifier qu'elle était intacte... La jeune femme essaya mollement de le repousser en souriant.

— Attends, je suis un peu fatiguée !

Chang n'en avait cure. Il avait compté les heures depuis son départ de Taiwan. Ignorant la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé 1995 commandée pour leurs retrouvailles, il souleva la robe de la jeune femme d'un geste précis, atteignit son slip et commença à le faire glisser sur ses cuisses. Il enfonça aussitôt ses doigts dans la fourrure lisse. Troublée par un désir aussi violent, Jou-Yi cessa de lutter. Le dos au mur, elle se laissa faire, participant peu à peu.

— Je veux te baiser ! Souffla Chang. Je n'ai pensé qu'à cela depuis mon départ.

Oubliées les formules pleines de poésie...

Fiévreusement, il se défit, faisant jaillir un sexe long et roide, congestionné. Jou-Yi baissa les yeux et dit d'une voix changée :

— Ton bambou semble bien dur...

— Touche-le ! Prends-le ! Tu vas voir comme je te désire, souffla

Chang, au bord de l'explosion.

Jou-Yi obéit. Il gémit lorsque les longs doigts se refermèrent autour de la hampe frémissante. Comme elle commençait à le masturber avec douceur, il protesta :

— Doucement, doucement ! J'ai trop envie.

Le pantalon sur les chevilles, il avait glissé une jambe entre celles de la jeune femme et frottait son sexe contre son ventre nu, tout en lui palpant les seins par-dessus son soutien-gorge abaissé.

Jou-Yi commença à haleter, troublée par les doigts de Chang menant une danse endiablée dans son sexe, s'y enfonçant et se retirant à toute vitesse. Soudain, il se détacha d'elle.

— Prends-moi dans ta bouche, je t'en prie.

Docilement, Jou-Yi se laissa tomber à genoux sur la moquette, engoulant aussitôt le sexe tendu. Le colonel Chang hurla de bonheur. S'emparant des longs cheveux noirs, il les réunit en torsade afin de mieux guider le mouvement de sa tête. Mais, très vite, le plaisir fut insupportable. Il la força à se relever, le regard fou. Empêtré dans son pantalon, il ne pouvait aller loin. Au lieu de l'emmener dans la chambre, il la poussa contre une commode, l'y adossa et d'un seul coup, en pliant les genoux, l'embrocha, cognant le fond de son sexe. Jou-Yi poussa un gémissement ravi devant cette tornade sexuelle. Poussant comme un malade, Chang la hissa sur la commode. Puis, la prenant sous les cuisses, il les releva à la verticale et se déchaîna, martelant son ventre comme pour le transpercer.

Jou-Yi se mit à crier.

— Oh, c'est bon, c'est bon ! Comme tu me prends bien ! Je veux t'aimer jusqu'à ma mort !

Chang se déchaîna encore plus, à grands coups de reins, mais il était si excité qu'il ne put résister longtemps. Lorsqu'il se vida dans le ventre déjà trempé, avec un hurlement sauvage, Jou-Yi cria aussi, inondée par sa semence, la muqueuse à vif. Ils restèrent ainsi emboîtés et elle murmura à son oreille :

— J'ai l'impression que je te sens partout. Je suis tellement sensible... Tu me rends folle. Viens, je veux encore te sentir.

À regret, Chang se retira, encore raide, et suivit Jou-Yi dans la chambre. En un clin d'œil, elle se dépouilla de ses vêtements. Elle aimait bien faire l'amour nue. A peine fut-elle étendue que Chang revint en elle, très doucement cette fois. Jou-Yi était déjà si excitée qu'elle se mit à gémir tout de suite.

— Oh mon cœur, comme tu es fort et gros ! Je te sens partout ! Tu frottes mes lèvres, tu vas encore me faire jouir, mon amour !

Contrôlant sa respiration, Chang bougeait lentement, apaisé par sa première étreinte, tout au bonheur de retrouver « sa » vulve. Jou-Yi bougeait sous lui, remuant le bassin, ondulant, lui agaçant la poitrine.

Comme une vraie petite salope qu'elle était. Le Taisanais sentait sa vigueur revenir, son sexe grossir.

— Je vais te prendre par-derrière ! Souffla-t-il à son oreille.

Docilement, Jou-Yi se retourna, s'agenouilla, prenant ses fesses à deux mains pour lui faciliter la tâche.

Chang s'enfonça lentement en elle, regardant sa hampe disparaître. Sensation délicieuse. Puis, lorsqu'il fut bien au fond, il réunit les longs cheveux de sa partenaire dans ses mains, s'en servant comme d'une bride, ce qui lui rejeta la tête en arrière. Mais Jou-Yi ne parut pas en souffrir. La tenant uniquement par les cheveux, Chang se mit à la pilonner, s'enfonçant dans la croupe offerte. La jeune femme se cabrait comme une cavale, excitée de se sentir prise de cette façon sauvage. Lorsque son amant explosa à nouveau avec un rugissement, elle glissa en avant, l'entraînant, toujours fiché en elle.

Ils reprirent lentement leur souffle, roulant ensuite sur le côté. Jou-Yi prit alors le sexe détendu dans ses mains avec un sourire.

— Le dragon est fatigué ! remarqua-t-elle tendrement.

Le colonel Chang sourit sans répondre, le regard au plafond. Il venait de manger son pain blanc et, en dépit de la fougue amoureuse de sa compagne, il appréhendait de lui dire la vérité.

— Tu as l'air soucieux ! remarqua Jou-Yi un peu plus tard. Je croyais que tu étais heureux de me retrouver. Tu ne me fais même pas goûter ce champagne !

Le colonel Chang se releva précipitamment et alla ouvrir la bouteille de Taittinger. Il remplit deux coupes et en apporta une à Jou-Yi. Ils trinquèrent.

— Je suis fou de bonheur, mais...

— Mais quoi ?

Il n'arrivait pas à sortir les mots de sa bouche, surtout sous le regard inquisiteur de la jeune femme. Il se décida enfin.

— J'ai quelque chose de grave à te dire ! Finit-il par dire. Il faut que tu sois de mon côté.

Jou-Yi pressa gentiment son sexe entre ses doigts.

— Je sais, fit-elle, ils m'ont tout dit.

Chang crut qu'on le poignardait.

— Qui « ils » ?

— Les gens du gouvernement, expliqua Jou-Yi. Ils sont venus me voir quelques jours après ton départ. Ils étaient très en colère contre toi. Ils m'ont dit ce que tu avais fait ! Qu'il était encore temps de te repentir. Qu'on te pardonnerait à cause de tes grandes qualités. Que si tu persistais, tu porterais un coup très dur à ton pays...

Accablé, le colonel Chang écoutait Jou-Yi. Il ne pouvait se raccrocher qu'à une seule idée : malgré tout, elle était venue le rejoindre. Il osa demander :

— Et toi, tu comprends ce que j'ai fait ?

Elle sourit.

— Ce ne sont pas des affaires de femme.

Les mots se bousculant dans sa bouche, pressé de la convaincre, il se lança dans une longue explication plutôt confuse, sans que Jou-Yi l'interrompe.

Rassuré par son silence, ayant dit l'essentiel, il se hasarda enfin à poser la question de confiance :

— Puisque tu es au courant, tu es d'accord pour venir avec moi ?

— Où ?

— Aux États-Unis.

Jou-Yi demeura un long moment silencieuse avant de lever les yeux sur lui.

— Tu n'as pas compris, corrigea-t-elle d'une voix douce, je ne suis pas venue pour m'enfuir avec toi. Depuis ton départ, j'ai vécu des moments très durs. J'ai été convoquée par les Services de Sécurité. D'abord, on m'a accusée d'être ta complice. Sans l'intervention de ma famille, j'aurais sûrement été arrêtée. « Ils » ont menacé ma mère aussi.

— Mon Dieu, je te demande pardon ! murmura le colonel Chang, effondré. Mais pourquoi es-tu venue, alors ?

Jou-Yi se leva, alla chercher une cigarette dans son sac et revint en l'allumant.

— Pour deux raisons, dit-elle. D'abord, parce que tu me manquais. Et puis, on m'a chargée d'une mission : te convaincre de revenir à Taiwan. On te fait dire que dans ce cas, tout te sera pardonné. Simplement, tu seras changé d'affectation.

Le colonel Chang, incrédule, secoua lentement la tête.

— Je ne peux pas les croire. Et si je refuse ?

— Je serai obligé de rentrer à Taïpeh.

Il eut l'impression de recevoir un coup de poignard en plein cœur. Les yeux baissés, Jou-Yi fixait la moquette.

— Tu ne m'aimes plus ! S'exclama-t-il douloureusement.

Elle leva sur lui des yeux pleins de larmes.

— Si, mais il y a ma mère.

— Ils n'oseront pas s'attaquer à elle, objecta aussitôt le colonel Chang.

— C'est vrai, mais si je ne reviens pas, je ne la reverrai *jamais*. Ils ne la laisseront jamais sortir, ils me l'ont dit.

Et il ne lui reste que peu de temps à vivre, d'après les médecins. Deux ans, trois peut-être.

Assommé, le colonel Chang se versa un peu de Taittinger, d'un geste d'automate. Le piège venait de se refermer. Diabolique. Ou il se suicidait ou il perdait Jou-Yi.

— Ils t'ont menti dit-il. Si je reviens à Taiwan, je serai arrêté, jugé et condamné. Au mieux, à une longue peine de prison, et mes amis ne pourront rien faire pour moi.

Jou-Yi secoua ses longs cheveux noirs, et soupira d'une voix brisée :

— Qu'est-ce que nous allons devenir ?

Toute la joie de leurs retrouvailles s'était évanouie... De nouveau, le colonel Chang se sentait englué dans la nasse. Si seulement il n'avait pas cru ce que disait son « case-officer » ! Ce dernier lui faisait miroiter qu'il allait changer le cours de l'Histoire. C'était aussi le corps nu de Jou-Yi, à côté du sien, qu'il risquait de perdre à jamais. Il l'étreignit à la briser.

— Il faut trouver une solution, supplia-t-il d'une voix pressante. Je ne peux pas vivre sans toi ! Et je ne veux pas mourir. Ils n'oseront pas empêcher ta mère de sortir. Nous trouverons une solution. Mes amis américains nous aideront.

Jou-Yi eut un sourire triste, mais ne répondit rien.

*
* *

La salle à manger du *Shangri-La*, l'hôtel le plus chic de Kuala Lumpur, avait toute la gaieté d'un caveau. Quelques couples dînaient dans une atmosphère feutrée, servis par des Malais souriants. Malko ne quittait pas des yeux le colonel Chang et sa fiancée qui semblaient plongés dans une discussion tendue. Lui avait Heather Brown à sa table. Chris et Milton assuraient la protection à l'extérieur. L'ambiance était plutôt morose.

— Vous croyez à cette histoire ? demanda Heather Brown.

Avant le dîner, Malko avait eu un long entretien avec le colonel Chang, dans le grand bar du *Hilton*. Le Taiwanais lui avait révélé la « mission » de Jou-Yi. Sans mentionner le chantage qui l'appuyait. Précisant qu'il aurait peut-être besoin d'un délai supplémentaire pour la convaincre de le suivre aux USA. Que se passerait-il si Chang décidait de repartir à Taiwan ? On ne pouvait l'en empêcher, surtout ici en Malaisie, où les USA n'avait pas les coudées franches, sauf à exfiltrer le colonel par la force.

— Je ne sais pas, avoua Malko. Les Services taiwanais ont peut-être tenté de jouer la carte sentimentale après avoir échoué avec d'autres moyens. Grâce aux écoutes, ils connaissent l'attachement du colonel pour cette jeune femme.

— Et si elle ne parvient pas à le convaincre ? Ils vont tenter autre chose ?

— Probablement, avoua-t-il.

Il s'interrompit. Un maître d'hôtel venait de s'approcher de leur table.

— *Mister Linge* ?

— Oui.

— On vous demande au téléphone.

Il se leva, étonné. Seul Timothy Applegate savait où il se trouvait. Il prit l'appareil posé sur un guéridon.

— Qui est à l'appareil ?

— Vous m'aviez déjà oubliée ? demanda la voix moqueuse de Mira Mafira.

— Mais, comment...

— J'ai téléphoné à M. Applegate. Il m'a dit où vous étiez. J'aimerais bien vous voir.

— Quand ?

— Le plus tôt sera le mieux. Nous sommes en train de dîner à *El Nino*. Venez prendre le café.

Malko raccrocha. Si Mira voulait le voir d'urgence, ce n'était sûrement pas de bonnes nouvelles.

CHAPITRE XVIII

Des cocotiers filiformes entourés de guirlandes de néon vert, une allée sombre coincée entre deux rangées de gratte-ciel, comme un îlot du passé en plein cœur du Kuala Lumpur moderne, derrière le *Ming Court Hotel*... Malko avait mis un moment avant de trouver le *El Niño*. Face à un grand parking en plein air, ce dancing-restaurant malais accueillait de jeunes putes chinoises en mal d'amour qui s'essayaient maladroitement au tango et à la salsa. C'est là que Mira Mafira prétendait avoir surpris la pulpeuse Shalima, *stringer* de la CIA, en compagnie d'un agent du Goangbu de Pékin...

Malko monta les marches menant à la terrasse qui entourait le dancing proprement dit, où les danseurs évoluaient dans une atmosphère particulièrement glauque. « Expats », Malais cherchant à s'encanailler, marginaux de tout poil. La musique latino semblait étrangement décalée dans cette ambiance asiatique.

Une dizaine de tables de bois s'alignaient sur la terrasse, dominant la rue. Dès que Malko parut, quelqu'un agita le bras dans sa direction, à la table la plus éloignée. Mira Mafira. Elle se leva et vint à la rencontre de Malko, ondulante, la bouche en avant.

— Quelle joie de vous revoir ! murmura-t-elle en s'appuyant contre lui autant que la décence le permettait.

— C'est réciproque ! assura Malko.

— Venez, dit-elle en l'entraînant par la main. Je suis avec mon mari et un ami hollandais.

Le mari de Mira accueillit Malko avec la même chaleur. Pour un million de dollars, c'était la moindre des choses. Le Hollandais, qui avait l'air d'un maquereau sud-américain, exhiba des dents gâtées dans un sourire qui se voulait chaleureux. On ne lui aurait pas serré la main sans compter ses doigts ensuite. Une bouteille de Taittinger trônait dans un seau à glace et Mira servit Malko.

Ils bavardèrent un moment du temps, de l'islamisme, du métro aérien en panne. Mira ricana.

— Deux tronçons devaient se rejoindre au milieu de Jalan Bitok, expliqua-t-elle. Hélas, les ingénieurs n'avaient pas réalisé que l'un était souterrain et l'autre aérien. Maintenant, ils sont face à face et il y a un problème...

— Cette ville a bien changé, remarqua Malko.

Le mari de Mira fit aussitôt chorus.

— Les Malais veulent effacer toute trace du passé colonial et de la présence chinoise, expliqua-t-il. Ils voulaient même raser Chinatown ! Il ne reste plus que quelques rues, et de rares maisons sur Kelly Hill, pour rappeler l'ancien style colonial. Ce qu'ils construisent

est ignoble. La moitié des buildings sont vides. Vous avez vu les tours de Petronas...

— Surtout, renchérit Malko, on ne dirait pas que c'est une ville chinoise.

L'Égyptien sourit.

— Les Malais sont très doux, ils respectent les animaux et même les insectes. Mais tous les dix ans, ils s'offrent un petit massacre de Chinois. C'est culturel... Et puis, cela modifie dans le bon sens l'équilibre entre Chinois et Malais. Ces derniers rêvent du moment où ils représenteront 100% de la population. Seulement, ce jour-là, le pays s'arrêtera...

À l'intérieur du *El Niño*, le tango fit place à une salsa langoureuse et rythmée. Aussitôt, Mira sauta sur ses pieds et prit Malko par la main.

— Venez, j'ai une folle envie de danser !

La piste était à peine éclairée, sauf le podium où s'agitait un petit orchestre de Chinoises. D'autres faisaient tapisserie et quelques « expats » essayaient d'amortir leur consommation en se frottant outrageusement à de sympathiques entraîneuses.

Mira se scotcha à Malko dès la première mesure.

— Tu aurais pu me dire au revoir, à Langkawi ! reprocha-t-elle, reprenant le tutoiement.

— Je ne voulais pas prévenir de mon départ, répliqua-t-il.

— Même moi ? Pourtant, je t'ai rendu service...

— Moyennant finances, rappela-t-il.

« Mira-la-Salope » éclata de rire.

— C'est vrai. Regarde ce que je me suis acheté avec une partie de ton argent.

Elle fit miroiter sa main ornée d'une énorme émeraude, ajoutant aussitôt :

— J'ai placé le reste à la bourse de Singapour ; et j'ai commandé sur Internet un salon Ruhlman chez mon décorateur parisien Claude Dalle, pour mon appartement de Londres.

— Pourquoi voulais-tu me voir d'urgence ? demanda Malko qui n'était pas venu pour marivauder.

— J'ai revu ici des gens de Taiwan, dit-elle à son oreille. En particulier, quelqu'un de très bien placé. Il sait que j'ai « collaboré » avec eux, aussi j'ai pu lui poser quelques questions. Après ce qui s'est passé à Langkawi, je me suis dit qu'ils seraient dans tous leurs états.

— Que s'est-il passé ? demanda innocemment Malko.

Mira se pressa un peu plus contre lui.

— Ne te moque pas de moi. Je *sais* que tu es parti avec le colonel Chang. Après avoir liquidé la mère Shu.

— Je n'ai rien fait, protesta Malko, ce sont les Russes.

Mira Mafira éclata de rire.

— Tu as dû les aider un peu ! Parce que M^{me} Shu était leur cliente. Cela m'étonnerait qu'elle les ait payés pour la tuer. Bref, c'était bien joué... Les deux Russes arrêtés ont été relâchés par la police et sont repartis avec leur délégation. L'assurance paiera pour le bungalow incendié. Et on a renvoyé les cendres de M^{me} Shu à Taiwan. Quelqu'un d'ici est allé les chercher.

— C'est pour m'apprendre tout ça que...

— Non, coupa-t-elle. Mon ami taiwanais m'a remerciée pour ma collaboration.

— À propos, dit soudain Malko, ils t'ont payée eux aussi pour le serpent et la tondeuse à gazon ?

— À peine ! jura-t-elle. Mais ils ne savent pas que je les ai doublés avec toi. Bref...

— Et alors ?

Mira Mafira s'arrêta de danser.

— Alors, c'est bizarre qu'ils paraissent si tranquilles après s'être donné tant de mal. Parce que je me suis conduite comme une salope... Pour toi, mon amour.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai demandé à mon ami s'il avait encore besoin de moi. Et il m'a répondu que la situation était parfaitement sous contrôle...

— Il a voulu sauver la face.

Mira secoua la tête.

— Je peux me tromper, mais je ne crois pas. Pas avec moi.

— Et quelle est ta conclusion ?

— Ils ont préparé un coup. Je ne sais pas lequel.

Malko demeura silencieux, assourdi par la salsa hurlée à pleins gosiers par les Chinoises du podium. Ce que lui disait Mira confirmait sa crainte secrète. Les Taiwanais ne pouvaient pas s'être fiés seulement à la force de persuasion de Jou-Yi pour convaincre le colonel Chang de rentrer à Taïpeh. Mais quelle pouvait être leur idée ? La protection rapprochée du colonel excluait déjà pas mal de choses. Il ne croyait pas à un gros attentat, style bombe ou voiture piégée. Impossible en Malaisie, dans un environnement hostile. Il avait beau se creuser la tête, il ne voyait rien.

— Tu as une idée ? demanda-t-il.

— Non, avoua la Palestinienne. Je voulais seulement te prévenir. Ce sont des Chinois. Ils sont malins et décidés. Si Chang passe de l'autre côté, c'est une catastrophe politique pour eux. Eva Shu était quelqu'un de *très* important. Pour qu'ils l'aient envoyée au casse-pipe, il fallait une raison sérieuse... Alors, si tu le peux, dépêche-toi d'extraire ton colonel.

L'orchestre fit une pause et ils regagnèrent leur table Malko prit

rapidement congelé et fila.

Le *lobby* du *Hilton* était désert, comme le bar où ne traînait qu'une pute esseulée. Il trouva Chris Jones et Milton Brabeck sur le palier du quatorzième, mâchonnant tristement un hamburger.

— Rien à signaler, annonça Chris. Ils sont rentrés main dans la main.

— Où est Heather ?

— Elle se repose. Elle remplace Milt dans deux heures. On sera là toute la nuit.

— Bon courage, fit Malko.

Rentré dans sa chambre, il se servit une vodka, en repensant à l'avertissement de Mira. Quelque chose lui disait qu'elle avait raison. Chaque heure le séparant du *vrai* départ du colonel Chang allait être un calvaire. Depuis le début, ce départ ressemblait à un mirage. Plus on croyait s'en approcher, plus il s'éloignait... Le téléphone le fit sursauter. C'était Timothy Applegate.

— Je suis au bar, en bas, annonça le chef de station de la CIA. J'aimerais bien qu'on fasse le point.

Malko redescendit et trouva l'Américain au bar, où, étant donné l'heure tardive, il était seul.

Il poussa vers Malko un carton assez gros.

— Voici quatre portables, dit-il. Ici à Kuala, ils marchent. De cette façon, vous pourrez communiquer plus facilement. Les numéros d'appel sont avec.

— Merci, fit Malko. C'est *uniquement* pour cela que vous vous êtes dérangé ? Vous auriez pu envoyer George Li.

— J'ai encore eu Langley ce soir, annonça-t-il. Ils ne comprennent toujours pas ce qui se passe. Le « case-officer » du colonel Chang a fait un rapport très favorable sur lui, le félicitant de sa docilité.

Malko faillit s'étrangler.

— Il parlait de Jou-Yi dans son rapport ?

— Je ne crois pas, reconnut laconiquement Timothy Appelgate.

— Fâcheuse lacune ! remarqua Malko, parce que le *vrai* moteur, c'est elle, c'est ce qui fait courir le colonel Chang. Même s'il est disposé à rendre service aux États-Unis. Nous en sommes là parce que cet aspect a été négligé.

— Comment se passent leurs retrouvailles ?

— Amoureusement. Mais il y a un loup. Il m'a demandé un délai de quarante-huit heures pour la convaincre de partir avec lui.

— Et si elle refuse ?

Malko eut un geste d'impuissance.

— Nous aurons à faire face à une situation délicate, dit-il sobrement.

Le colonel Chang et Jou-Yi émergèrent de l'ascenseur main dans la main, Chris et Milton sur leurs talons. Malko, qui les attendait dans le *lobby*, remarqua que le Taiwanais avait l'air tendu, et s'avança à leur rencontre.

— Bien dormi ?

— Très bien, annonça le Taiwanais. Nous allons nous promener un peu. Jou-Yi voudrait visiter le quartier chinois.

Pas un mot du fond du problème. Malko fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Pas de problème. La Chevrolet est à votre disposition. Nous sommes tenus à certaines précautions. À tout à l'heure.

Il regarda le couple s'engouffrer dans la Chevrolet avec Chris et Milton, puis descendre la rampe. Heather Brown, pensive, se rapprocha de Malko.

— Il y a un problème ! dit-elle. Vous avez vu, il semble beaucoup plus tendu.

— Vous le seriez aussi si vous étiez dans sa situation, remarqua Malko. De toute façon, il n'a pas beaucoup d'options. Ou il se suicide en retournant à Taiwan ou il vient avec nous. Il ne va pas s'éterniser à Kuala Lumpur.

Bien que relié par les portables aux deux « gorilles », il n'était pas tranquille. Laisant Heather Brown surveiller le hall, il remonta dans sa chambre pour réfléchir.

Son portable sonna une heure plus tard.

— Nous sommes dans Chinatown, annonça Chris Jones. Il y a un problème : ils se séparent !

— Comment ça, ils se séparent ?

— Oui, il est fatigué et veut rentrer à l'hôtel avec la voiture. Elle a envie de se promener encore un peu. Elle nous a dit qu'elle ne souhaitait pas être accompagnée. Qu'est-ce qu'on fait ? Jésus-Christ ! fit-il d'une voix changée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Malko, alarmé.

— Elle a filé pendant que je vous parlais. Je ne la vois plus. Il y a une foule incroyable.

— Où êtes-vous ?

— Attendez !

Après quelques instants de silence, Chris Jones annonça :

— Ça s'appelle Jalan Tuanku-Abdul-Raman. En sens unique vers le sud. La Chinoise est partie vers le nord.

Malko se rua sur son plan. La rue indiquée courait sur plusieurs

kilomètres.

— Soyez plus précis, demanda-t-il.

— On est en face d'un cinéma, le Coliseum, compléta Chris Jones. Bon, le colonel devient hystérique. Qu'est-ce que je fais : je vous attends ici ou je vais avec Milt ?

— Restez avec Milton, auprès du colonel !

Le temps de prendre l'ascenseur, Malko sauta dans un taxi et donna l'adresse du Coliseum. Miracle : vingt minutes plus tard, le taxi le déposa dans une rue grouillante d'animation, en face de deux vieux bâtiments séparés par une ruelle : le cinéma Coliseum et un restaurant-bar du même nom. A peine sur le trottoir, il réalisa que c'était idiot : Jou-Yi devait être loin depuis longtemps. Comment la retrouver dans ce grouillement ?

Ici, on voyait peu de Malais, seulement des Chinois et des Indiens... Les taxis et les vieilles voitures se traînaient dans Jalan Tuanku-Abdul-Raman, artère rectiligne et étroite bordée d'innombrables boutiques, aux trottoirs protégés du soleil par des arcades, encombrés de marchands ambulants. Les vieilles maisons d'un étage, jadis blanches, étaient noires d'humidité et semblaient prêtes à s'écrouler. À chaque rez-de-chaussée, il y avait une échoppe. Là, quelques Malaises « bâchées » côtoyaient les Chinoises en mini, sans les voir. C'était l'Asie, avec son grouillement, ses odeurs, son tumulte. Des sacs d'épices envahissaient le trottoir, des marchands accroupis proposaient de tout. Rien ne semblait avoir changé depuis un siècle. Se souvenant des indications de Chris Jones, il partit vers le nord, se faufilant dans la foule dense. Qu'était venue faire Jou-Yi dans ce quartier populaire ?

C'était chercher une aiguille dans une botte de foin.

Il crut avoir un début d'explication en voyant les petites bijouteries alignées les unes à côté des autres, toutes sur le même modèle, offrant de modestes merveilles. Une sorte de long boyau violemment éclairé, avec un comptoir tout en longueur, protégé des voleurs par des barreaux, et des vendeurs tournant comme des vautours autour des clientes. Jou-Yi était peut-être venue faire son shopping... Malko se mit à remonter la rue, inspectant les bijouteries une à une. Dans la première, une sculpturale Indienne, drapée dans un sari orange, la pastille rouge sur le front, magnifique et hautaine, essayait des bracelets sous le regard avide d'un jeune vendeur chinois qui lui arrivait à la taille...

Il continua sur près de trois cents mètres. Il allait faire demi-tour lorsqu'il aperçut devant lui une silhouette qui tranchait parmi la foule du trottoir. Il ne la voyait que de dos, mais les longs cheveux noirs tombant jusqu'aux reins l'alertèrent. Il pressa le pas, et traversant en biais, changea de trottoir. Protégé par les arcades, il arriva à hauteur

de l'inconnue. C'était Jou-Yi.

Le ciel avait fait un miracle.

Elle flânait, s'arrêtant devant presque toutes les devantures. Arrivée à la fin de la zone des boutiques, elle fit demi-tour et repartit en sens inverse. Du trottoir opposé, Malko la suivait des yeux, rassuré : elle avait tout simplement envie de faire du shopping. Elle arriva à la hauteur d'un supermarché, attendit qu'un feu passe au rouge et traversa, gagnant le trottoir où se trouvait Malko. Celui-ci ralentit et la vit s'engager dans la petite ruelle séparant le cinéma Coliseum du restaurant du même nom. Il hâta le pas et atteignit à son tour la ruelle.

Son poulx grimpa d'un coup. Jou-Yi avait disparu.

CHAPITRE XIX

Stupéfait, Malko traversa le passage en courant, débouchant dans la rue parallèle à Tuanku-Abdul-Raman. Personne. Pas plus que sur une petite place en face. Pourtant, Jou-Yi n'avait pas eu le temps de parcourir plus de quelques mètres. Revenant alors sur ses pas, il remarqua, sur la façade du bâtiment gris, une porte vitrée ouvrant sur la ruelle. Impossible, hélas, d'apercevoir l'intérieur à travers les carreaux dépolis. Il revint à l'entrée principale, l'examina. Etant donné sa taille, s'il entraît, Jou-Yi l'apercevrait immédiatement. Quelques mètres plus loin, s'ouvrait la porte du restaurant. Priant pour qu'il soit séparé du bar, Malko la poussa. La salle, tout en longueur, était vide, les tables carrées recouvertes de nappes blanches. Elle était séparée du bar par une cloison coupé d'une porte à mi-hauteur.

Malko avança avec précautions, risquant un œil dans le bar. Un vieux Chinois essuyait des verres derrière le comptoir. La salle, tapissée de boiseries sombres, meublée de fauteuils de cuir fatigués, était vide à l'exception de deux personnes, de profil par rapport à Malko : Jou-Yi, assise sous un poster des années cinquante représentant une blonde en maillot jouant du saxophone, et en face d'elle, un Chinois entre deux âges, en costume cravate malgré la chaleur. Malko recula vivement et ressortit, ayant vu ce qu'il voulait. Jou-Yi n'était pas seulement venue faire du shopping. Elle avait, de toute évidence, rendez-vous avec cet homme. Et tenait à la discrétion. Sinon, elle serait entrée par la porte donnant dans Tuanku-Abdul-Raman. Si elle avait choisi la porte latérale, c'était pour ne pas se faire remarquer.

Qui était le Chinois ?

Malko retraversa Tuanku-Abdul-Raman et prit position sous les arcades en face du cinéma Coliseum, à la sortie du supermarché, noyé dans la foule. De là, il pouvait surveiller les deux portes du *Coliseum*. Près d'une demi-heure s'écoula, puis Jou-Yi ressortit par la porte donnant sur la ruelle et se dirigea vers la station de taxis de la place située à l'arrière du bâtiment. Quelques instants plus tard, le Chinois émergea de la porte donnant sur Tuanku-Abdul-Raman et s'éloigna à pied, passant devant Malko qui put le détailler. Il était très grand, avec une bouche épaisse, des cheveux gris clairsemés, des lunettes à monture dorée, et il boitait. Il gagna un arrêt de bus et monta presque immédiatement dans un vieux bus rouge. Malko chercha un taxi. Tous ceux qui passaient étaient pleins. Lorsqu'il en trouva enfin un, le bus avait disparu depuis longtemps.

Il n'avait plus qu'à regagner le *Hilton*. Heather Brown était dans le hall.

— Vous avez vu Jou-Yi ? demanda Malko.

— Oui, elle vient de rentrer, il y a dix minutes.

Que signifiait ce mystérieux rendez-vous ? Il baissa les yeux sur sa Breitling : midi et demi. Encore une longue journée de tension.

*

* *

— Alors ? demanda anxieusement le colonel Chang, dès que Jou-Yi eut pénétré dans la chambre.

La jeune femme s'assit sur le lit, alluma une cigarette et lui adressa un sourire un peu forcé.

— Je lui ai dit.

— Que tu ne revenais pas à Taïpeh ?

— Oui.

Il se jeta littéralement sur elle et l'étreignit de toutes ses forces, balbutiant une litanie de mots d'amour. Puis, il croisa son regard. Elle avait les yeux remplis de larmes.

— J'espère que tu ne me fais pas abandonner ma mère pour toujours ! murmura-elle.

— Je te le jure ! fit le colonel fougueusement. Mes amis mettront une pression formidable pour qu'ils la laissent te rejoindre. Ils ne pourront pas résister. C'est une question de quelques semaines.

— Que Dieu t'entende ! murmura Jou-Yi. Elle n'a que moi.

Le colonel Chang sauta sur ses pieds.

— Je vais tout de suite les prévenir, que nous partions le plus vite possible.

*

* *

Le colonel Chang marcha droit sur Malko, en train de bavarder dans le hall avec Heather Brown.

— J'ai de bonnes nouvelles ! annonça-t-il. Jou-Yi a décidé de m'accompagner aux États-Unis. Nous partirons dès que la question de son visa sera réglée.

Malko n'en croyait pas ses oreilles ! Le miracle... Jou-Yi baissait modestement les yeux, plus sexy que jamais. Ses seins tendaient son cachemire. Malko comprenait le colonel Chang. Il prit son portable et appela immédiatement le chef de station, pour lui annoncer la bonne nouvelle. Timothy Applegate hurla de joie.

— Venez tous déjeuner chez moi, dit-il. On s'occupera immédiatement de son visa.

Malko transmet l'invitation. Sans même se concerter, les deux

Taiwanais acceptèrent avec empressement. Cinq minutes plus tard, ils roulaient vers la résidence du chef de station. Pendant le trajet le colonel Chang leva le dernier souci de Malko.

— Jou-Yi s'est décidée cette nuit, mais elle ne voulait pas le dire avant d'avoir prévenu les gens de Taiwan. Par correction, parce que son père est un des fondateurs du régime. Elle l'a fait tout à l'heure. C'est la raison pour laquelle elle a voulu rester seule.

— Quelle a été leur réaction ? Ne put s'empêcher de demander Malko.

— Ils ont exprimé leurs profonds regrets, répondit Jou-Yi de sa voix chantante. En souhaitant que l'attitude du colonel Chang ne nuise pas aux intérêts de son pays.

— Ils ont renoncé à le tuer ? demanda brutalement Malko.

Une ombre passa sur le visage de la jeune femme.

— Je pense qu'il s'agissait d'un malentendu, expliqua-t-elle. Ils croyaient que le colonel avait trahi au profit de Pékin. Ce qui était évidemment beaucoup plus grave. Maintenant qu'ils sont rassurés, la situation est différente.

Malko, soulagé, n'insista pas.

Ils étaient arrivés devant la grille de la résidence. Une sentinelle la fit coulisser. Timothy Applegate lui-même, le crâne rougeoyant, les accueillit, serrant longuement la main du colonel Chang, s'inclinant sur celle de Jou-Yi, étonnée. Le baisemain n'était pas dans les traditions asiatiques.

La femme de l'Américain apparut. On avait mis les petits plats dans les grands. La table était dressée en face du grand jardin-zoo. Un maître d'hôtel en gants blancs apporta une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1994 et le chef de station leva son verre.

— A la fin heureuse de votre aventure, colonel ! Désormais, il ne peut plus rien arriver.

On choqua les verres. On aurait dit une première communion. Timothy Applegate rayonnait. Il allait enfin pouvoir prendre paisiblement sa retraite, en terminant sur une opération réussie. Lorsqu'on passa à table, Malko découvrit un magnifique canard laqué pékinois et une nuée de domestiques. Le repas se déroula dans une euphorie générale. Chang ne quittait pas des yeux Jou-Yi et on sentait bien qu'il n'avait qu'une idée : la retrouver dans un lit. À la fin du repas, Timothy Applegate demanda à la Taïwanaise :

— Voulez-vous me confier votre passeport ? Je vous le rendrai ce soir avec un visa de courtoisie illimité.

Revenus dans les fauteuils de cuir blanc, ils eurent droit à une description de la faune du parc, tandis qu'ils dégustaient un cognac Otard XO qui ajouta encore à l'euphorie du colonel Chang. Les Chinois

étaient fous de cognac français. Vers trois heures et demie, on se leva. Malko se dit qu'il allait recevoir la médaille du Congrès...

— Nous allons faire la sieste ! annonça le colonel Chang d'une voix légèrement pâteuse.

À voir son regard humide posé sur Jou-Yi, il ne pouvait s'agir que d'une sieste crapuleuse...

Malko les raccompagna jusqu'à l'ascenseur du *Hilton*. Son portable sonna trois minutes plus tard.

— Vous êtes seul ? demanda Timothy Applegate.

— Oui, ils viennent de monter.

— Retrouvez-moi à l'ambassade, il faut que je vous parle.

À la tension de sa voix, Malko sentit que c'était sérieux.

*
* *

Timothy Applegate avait perdu tout son entrain. Nerveux, il alluma une cigarette avec un Zippo CIA, souffla la fumée et dit :

— J'ai des informations inquiétantes.

Malko sentit son poulx s'envoler.

— Depuis tout à l'heure ?

— Oui. J'ai reçu un message transmis par la NSA. Ils ont intercepté un télégramme codé envoyé par la station taiwanaise de Kuala Lumpur à la Centrale de Taïpeh. Cela concerne apparemment le colonel Chang. Dans ce message, Kuala Lumpur annonce que la situation évolue favorablement.

— Favorablement ?

— Ils m'ont juré que la traduction était correcte. Bizarre, non ?

— Très, reconnut Malko. Dans quelques heures, Chang et Jou-Yi auront quitté Kuala Lumpur dans un avion de l'Agence...

— C'est ce qui est prévu. Mais cette interception m'inquiète.

— Moi aussi, reconnut Malko.

Il se creusait la tête, cherchant à comprendre d'où venait le danger. Chang et Jou-Yi avaient l'air parfaitement d'accord. La protection rapprochée des « baby-sitters » était efficace... Mais bien sûr, le risque zéro n'existait pas.

— Quand avez-vous prévu le départ ? demanda-t-il.

— Je ne peux pas avoir d'avion avant demain en fin de journée. Il arrive de Bangkok.

— Cela fait vingt-quatre heures, calcula Malko. Je vais essayer d'anticiper.

À peine hors du bureau de Timothy Applegate, il appela Mira Mafira sur son portable. La Palestinienne répondit au bout d'un moment, essoufflée.

— C'est moi, dit Malko, j'ai besoin de te voir.

Curieusement, l'information transmise par Mira la veille recoupait celle de la CIA.

— Je suis en train de faire ma gymnastique, dit-elle. Ce soir, si tu veux. J'ai un dîner, mais je m'échapperai après. À onze heures, au Lady's Bar du *Modesto's*, en face de l'hôtel *Nikko*. C'est une discothèque. On sera tranquilles.

*

* *

Une sono d'enfer faisait trembler les murs du *Modesto's*, sorte de cathédrale du rock s'étalant sur plusieurs niveaux. Au rez-de-chaussée, des couples s'agitaient sur les stroboscopes comme si le plancher était électrifié. D'autres danseurs occupaient les mezzanines.

Malko vit une pancarte indiquant « Lady's Bar ». Un espace sombre où se pressaient des gens un peu plus âgés, autour de guéridons, face à un long bar où Malko repéra tout de suite Mira. Vêtue d'une robe pousse-au-viol arrivant à peine au premier tiers de ses cuisses, la taille serrée par une large ceinture, elle était juchée sur un tabouret. Deux types la serraient de près. On ne voyait qu'elle !

Ses jambes bronzées croisées très haut, découvrant ses cuisses jusqu'à l'aîne, sa lourde poitrine moulée dans une robe de soie mauve outrageusement décolletée, l'œil charbonneux et la bouche écarlate, c'était vraiment « Mira-la-Salope ». D'ailleurs, les deux « expats » installés sur les tabourets voisins la regardaient comme des ours contemplant une jarre de miel. Malko posa une main sur sa hanche et elle se retourna. Sa bouche s'ouvrit sur un sourire carnassier et gourmand. Elle pivota sur le tabouret et en glissa d'un geste gracieux, exposant du même coup une très jolie culotte de dentelle noire à l'« expat » de gauche. Malko ne put s'empêcher d'admirer les longues pointes de ses seins lourds dessinées en relief par la soie mauve.

— *Habibi*, il était temps que tu arrives ! dit-elle, ces deux types voulaient m'emmener en haut... Je préfère y aller avec toi.

Elle fendit la foule jusqu'à un escalier permettant de gagner la mezzanine. L'ambiance était assez démente. Deux Noires magnifiques se déhanchaient sur des podiums au bord de la piste. Cela sentait le haschich, la sueur et le parfum bon marché. Au premier, le vacarme était tout aussi effroyable, et il y avait autant de monde. Mira prit Malko par la main et l'entraîna, par un autre escalier, sur une seconde mezzanine, celle-là pratiquement déserte. Plusieurs canapés profonds et bas s'alignaient le long du mur. Mira se laissa tomber dans le premier avec un soupir.

— Je me suis emmerdée à ce dîner et j'ai bu ! avoua-t-elle

simplement. Ça m'a donné envie de baiser.

Au moins, c'était clair. Malko s'assit à côté d'elle, réalisant qu'ils étaient invisibles de la mezzanine inférieure, protégés de surcroît par une pénombre complice. Il allait poser une question mais Mira pressa sa grosse bouche rouge sur la sienne, tandis que sa main filait droit au but.

Tout en le caressant, elle ondulait au rythme de la musique. Progressivement, elle se retrouva sur la moquette élimée, sa bouche refermée autour du sexe qu'elle venait de libérer. Les tympanes de Malko vibraient tandis que Mira s'activait comme une bonne vestale. Elle s'interrompit pour se remettre debout, jetant un regard avide sur le membre dressé. Heureusement, il n'y avait personne alentour.

— Tu vas me baiser maintenant, *habibi* ! hurla-t-elle pour couvrir le bruit de la techno.

D'un geste de cavalière émérite, elle enjamba Malko. Ecartant sa culotte d'un geste habile, elle s'empala sur lui, se laissant tomber de tout son poids. Elle colla aussitôt sa bouche contre l'oreille de Malko.

— C'est bon, je suis bien emmanchée ! Laisse-moi faire, tiens seulement mes hanches.

Le buste droit, ses yeux dans ceux de Malko, elle se mit à se frotter sur lui d'avant en arrière, à s'user le clitoris. Après quelques minutes de chevauchée endiablée, Malko vit sa bouche s'ouvrir, ses traits se déformer, elle poussa un cri étouffé par la musique et s'effondra sur lui. Comblée. Au moment où il se vidait en elle.

Ils restèrent emboîtés un long moment, puis Mira glissa à côté de lui avec un regard empli de reconnaissance.

— J'ai pensé à ça pendant tout le dîner ! C'est pour ça que j'étais excitée. Tu avais l'air ennuyé au téléphone, qu'est-ce qu'il y a ?

— Connais-tu physiquement les gens des Services de Taïpeh qui se trouvent à Kuala Lumpur ? cria-t-il à son oreille.

— Je connais le représentant du MJIS. Le contre-espionnage... Il s'appelle Kaoh-Siung. Pourquoi ?

— Comment est-il ?

— Grand, les cheveux gris, des lunettes, et il boite.

L'homme qu'il avait vu en compagnie de Jou-Yi ! Mais cela ne faisait que confirmer ce que Malko savait déjà, puisque Jou-Yi avait mentionné cette rencontre. Pourtant, l'intuition de Malko le poussait à creuser cette piste. La seule pour l'instant.

— Il est basé où ? hurla-t-il.

— Dans Jalan Imbi, le building Amoda. Tous les Taïwanais sont là. Lui est au dixième étage, dans l'antenne touristique, avec l'attaché de Défense. Pourquoi ?

— Tu sais où il habite ?

Mira Mafira lui jeta un regard amusé.

— Oui, mais tu ne le diras à personne. J'ai été chez lui une fois. Il a un appartement au 16 Jalan Ceylan, huitième étage, je crois. Il voulait absolument me sauter, pas moi. J'ai quand même dû le sucer. Il a une queue minuscule, mais il bandait très dur. J'avais l'impression de sucer un petit garçon.

Voilà comment elle se faisait des relations mondaines.

— Tu sais ce qu'il a comme voiture ?

— Une BMW. Pourquoi ?

— Je te le dirai, promet Malko en s'arrachant du canapé. Merci pour tout !

*

* *

Jalan Ceylan était une petite rue charmante, partant de Changat-Bukit et menant à un des derniers îlots de verdure de Kuala Lumpur. Une colline parsemée de vieilles maisons de bois déglinguées, en plein centre, cernée par d'imposants gratte-ciel. Laissant les « baby-sitters » veiller sur le couple taiwanais, Malko était venu s'embusquer dès huit heures du matin dans Jalan Bukit, petite voie en impasse, juste en face du building blanc où demeurait Kaoh-Siung.

À neuf heures pile, il vit une BMW grise franchir la grille coulissante. Au volant se trouvait l'homme qu'il avait vu en compagnie de Jou-Yi. Malko le suivit à bonne distance. Le Chinois rejoignit Jalan Raja-Chulan et monta ensuite vers le nord. Une demi-heure plus tard, Malko le vit se garer dans une avenue où la plupart des enseignes étaient en chinois : Jalan Chow-Kit.

Le Chinois s'éloigna à pied, d'abord vers un cinéma devant lequel traînaient plusieurs jeunes Chinois assez glauques. Il échangea quelques mots avec l'un d'eux, puis repartit d'où il était venu, Malko sur ses talons. Celui-ci, seul non-asiatique dans ces parages, se sentait comme une mouche dans un verre de lait. Ils retournèrent dans Jalan Chow-Kit. Kaoh-Siung s'enfonça dans une ruelle bordée d'une dizaine de taxiphones débouchant dans une petite rue parallèle à Chow-Kit. A bonne distance, Malko le vit entrer dans une vieille maison de bois desservie par un escalier extérieur branlant. Une odeur pestilentielle montait des trottoirs encombrés d'ordures. Au fond de la rue, un camion déchargeait des légumes qui semblaient déjà pourris. Les maisons noires de crasse paraissaient prêtes à s'écrouler.

Kaoh-Siung réapparut dix minutes plus tard, un paquet enveloppé de journaux sous le bras, et gagna l'impasse où il s'arrêta devant un des taxiphones. Après un coup de file rapide, il repartit vers sa voiture.

Collé à la BMW, Malko retraversa la ville, longeant le quartier

chinois et continuant ensuite dans une grande avenue bordée de petits commerçants chinois, Jalan Pudu. Kaoh-Siung roulait très lentement, comme s'il s'était aperçu de la filature et voulait être sûr de ne pas semer Malko... Arrivé au bout de Jalan Pudu, il tourna à gauche dans Jalan Imbi : il allait à son bureau. C'est du moins ce que crut d'abord Malko. Mais, arrivé au pied du building, Kaoh-Siung stoppa sans sortir de sa voiture, sortit un portable et commença à parler. Malko stoppa à son tour et se gara dans la contre-allée. Intrigué et profitant de ce répit, il prit lui aussi son portable et appela Milton Brabeck. Pour cette filature, il était préférable d'être deux, sinon le chef du contre-espionnage taiwanais en Malaisie risquait de le repérer. Dès qu'il eut le « gorille », Malko lui expliqua la situation, lui indiquant le trajet à suivre.

Lorsqu'il raccrocha, le Taiwanais était toujours au téléphone. Une Chinoise sortit de l'immeuble Amoda et le rejoignit dans sa voiture. Elle s'y trouvait encore lorsque Milton Brabeck se gara de l'autre côté de Jalan Imbi, le long d'une carcasse de building inachevé, face à l'Amoda. Immédiatement, il signala sa position à Malko dont il était séparé par les deux voies coupées d'un terre-plein de Jalan Imbi. De cette façon, quelle que soit la direction que prendrait Kaoh-Siung en repartant, l'un des deux pourrait le suivre.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, puis Kaoh-Siung et la Chinoise qui l'avait rejoint sortirent de la BMW et se séparèrent aussitôt. Elle rentra dans le building et lui s'éloigna à pied vers Jalan Pudu.

Malko n'eut que le temps de se dissimuler dans l'entrée d'un immeuble. Le Taiwanais passa devant lui, marchant dans la contre-allée. Malko lui emboîta le pas, à distance respectueuse.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda Milton Brabeck de son portable.

— Suivez-nous, dit Malko.

Le « gorille » démarra, roulant lentement, lui aussi, en direction du croisement avec Jalan Pudu, dans une circulation intense. Arrivé au carrefour, Kaoh-Siung tourna à droite, descendant la portion de Jalan Pudu bordée de petites échoppes chinoises. Il parcourut ainsi deux cents mètres environ, toujours suivi par Malko.

Milton Brabeck, retardé par le feu au carrefour, tourna à son tour, empruntant l'avenue du côté opposé à celui où les deux hommes marchaient.

Kaoh-Siung ne se pressait pas et ne se retournait pas. Il bifurqua dans une ruelle et disparut à la vue de Malko. Celui-ci hâta le pas pour ne pas perdre le contact.

Milton Brabeck descendait Jalan Pudu au pas, harcelé par les coups de klaxon furieux des automobilistes qu'il ralentissait. Mais c'était le seul moyen de ne pas perdre le contact visuel avec Malko. Ce dernier marchait cinquante mètres devant lui, sur le trottoir d'en face. Soudain, Milton Brabeck crut avoir une hallucination ! Une silhouette venait de jaillir du sol juste derrière Malko ! Comme sortie de nulle part. Un jeune Chinois en T-shirt, jean et baskets, qui avait émergé de ce qui ressemblait à une plaque d'égout.

Il se mit à suivre Malko. Ce dernier, concentré sur sa filature et se sachant protégé par Milton Brabeck, ne s'inquiétait pas de ses arrières. Le « gorille » accéléra un peu pour arriver à sa hauteur et le prévenir de la présence du Chinois.

Celui-ci s'était rapproché de Malko, jusqu'à ne plus être qu'à quelques mètres de lui. Soudain, Milton Brabeck aperçut quelque chose qui pendait au bout de sa main droite : un long poignard effilé !

Tétanisé, il donna un violent coup de klaxon qui se perdit dans le vacarme de la circulation. Il se pencha alors à l'extérieur et hurla :

— Malko ! Attention !

Mais toute la largeur de l'avenue les séparait et Malko n'entendit pas. Milton devina que le Chinois se préparait à frapper. Arrachant son Glock de sa ceinture, il cala le canon sur le rebord de la glace baissée, visa le jeune Chinois et tira.

Raté.

Mais la détonation fit se retourner Malko. Juste au moment où celui qui le suivait se ruait sur lui, son poignard à l'horizontale. Cloué sur le trottoir, sans arme, Malko ne put que bander ses muscles et tenter à mains nues d'arrêter le tueur.

Entreprise désespérée.

CHAPITRE XX

Milton Brabeck réalisa en une fraction de seconde que Malko ne pouvait s'en sortir seul. Il écrasa le frein, bloqua sa respiration et, tenant le Glock à deux mains, visa le Chinois en train de bondir sur Malko. Grâce à la conduite à gauche, il n'était séparé de sa cible que par la moitié de Jalan Pudu. Il pressa la détente du pistolet automatique au moment où le véhicule qui le suivait le percutait, surpris par son arrêt brutal. Il eut le temps de voir le Chinois bouler sur le trottoir, tourner sur lui-même et s'immobiliser, la main encore crispée sur son poignard.

Le « gorille » vit dans le rétroviseur le conducteur du taxi qui le suivait jaillir de sa voiture, l'air furibond, et il eut la présence d'esprit de jeter le Glock sur le plancher. Le Malais arrivait, furieux, le *songkok* ([22]) enfoncé jusqu'aux yeux. Rassuré sur le sort de Malko, le « gorille » l'accueillit avec un large sourire.

— *No big deal, man !* Assura-t-il.

Sortant de la voiture, il alla inspecter les dégâts. Le taxi n'avait rien et l'aile arrière de la voiture de Milton n'était que légèrement enfoncée. L'autre vitupérait en malais. Milton Brabeck secoua la tête, lui tapa sur l'épaule.

— OK ! OK ! *No harm* ([23])

Puis, tranquillement, il remonta dans sa voiture, trop content de s'en tirer à bon compte ! Le chauffeur de taxi en fit autant et démarra en trombe vers la gare des autobus. Un peu plus bas, Malko était en train de traverser l'avenue en courant. Il se laissa tomber à côté de l'Américain.

— *Himmel !* lança-t-il, vous m'avez sauvé la vie ! Filons.

Des badauds commençaient à s'attrouper autour du corps du jeune Chinois. Milton Brabeck redémarra, descendant Jalan Pudu. Personne ne l'avait vu tirer et on ne pouvait le relier à la mort de l'agresseur de Malko.

Tandis qu'ils se noyaient dans la circulation, Malko essaya de comprendre pourquoi on avait voulu le tuer. Englué dans la circulation, il eut le temps de réfléchir... L'homme qui l'avait attaqué n'avait pas agi par hasard. Il savait que Malko allait emprunter cet itinéraire et il l'avait attendu, tapi dans un large conduit souterrain qui courait sous le trottoir, avant de jaillir par une des trappes de visite. Or, une seule personne pouvait savoir de façon certaine que Malko allait passer par là : Kaoh-Siung. Ce qui supposait deux choses : d'abord qu'il s'était aperçu de la filature de Malko, et ensuite qu'il avait pris la décision de l'éliminer.

Et là, se posait la question de fond : pourquoi ?

— On va à l'ambassade, dit Malko, interrompant sa réflexion.

Il fallait que Timothy Applegate sache ce qui s'était passé. Même si Malko ne comprenait pas pourquoi on avait tenté de le tuer.

Pour que Kaoh-Siung ait monté ce guet-apens en un temps record, il devait avoir une puissante motivation. Or, Malko n'avait rien remarqué de compromettant lors de sa filature. Ou alors, il ne s'en était pas rendu compte... L'inquiétant, c'était que cette tentative de meurtre était forcément liée à l'affaire Chang. C'était le troisième indice allant dans la même direction. D'abord, le tuyau de Mira Mafira, puis l'interception « technique » de la NSA, et maintenant cela.

Le résultat de cette charade était clair : en dépit de l'optimisme du colonel Chang, le contre-espionnage taiwanais n'avait pas renoncé et Malko, sans le savoir, avait découvert quelque chose.

*
* *

Timothy Applegate était blême. Le récit de Malko venait de bouleverser sa belle certitude concernant la fin heureuse de l'opération « Phoenix ». Malko voulait essayer d'en savoir plus sur cet étrange incident.

— Pouvez-vous envoyer un de vos « case-officers » chinois enquêter sur ce jeune tueur ? demanda-t-il.

— Bien sûr. George Li va s'en occuper. Il ira ensuite au *Hilton* vous dire ce qu'il aura trouvé.

Malko repartit avec Milton Brabeck sous des trombes d'eau : l'averse quotidienne de la mousson. Heather Brown quitta le fauteuil d'où elle surveillait les ascenseurs pour les accueillir.

— Quelles nouvelles ? demanda Malko.

— Le colonel et Jou-Yi sont dans leur suite.

— Bien, je vais les voir.

Au quatorzième le couloir était vide : pas de Chris Jones. Malko frappa à la porte du 1404 et la porte s'ouvrit sur le colonel Chang, un livre à la main. Il était seul dans la « sitting-room ». Malko avait décidé de le mettre au courant de ce qui venait de se passer, mais il l'interrogea d'abord, pris d'une brusque inspiration :

— Vous êtes seul ?

— Oui, répondit sans hésiter le Taiwanais, Jou-Yi est sortie faire quelques courses. Tout va bien ?

— Tout va bien, assura Malko. Je vous laisse vous reposer.

Il ressortit, perplexe, et fit trois mètres pour gagner la chambre des « gorilles ». La porte était ouverte et Chris Jones, étendu sur le lit, ronflait ! Malko le secoua et l'Américain se réveilla en sursaut, sautant sur ses pieds.

— Jésus-Christ ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous avez vu sortir Jou-Yi ?

— Heu, non, avoua Chris Jones. Cela doit faire une heure que je me repose. Je n'en pouvais plus mais Heather est dans le *lobby*, elle l'a sûrement vue, si elle est sortie.

Malko était déjà dans l'ascenseur. Heather Brown n'avait pas bougé. Il la mit au courant de la disparition de Jou-Yi.

— Impossible, fit la « baby-sitter », je n'ai pas bougé d'ici. C'est pour ça que Chris a pu prendre un peu de repos.

Malko fonça à la réception.

— Y a-t-il une autre sortie ? demanda-t-il.

— Oui, *sir*, fit l'employé. Il existe un passage, au *lower lobby*, qui donne dans le building voisin. Un étage en dessous de celui-ci.

Malko dégringola au *lower lobby*, trouva le passage et déboucha dans le Pernas building, voisin du *Hilton* !

Il remonta rejoindre Heather Brown, à qui il expliqua la situation. Dix minutes plus tard, son portable sonna.

— La fille vient de rentrer, annonça Chris Jones.

Malko et Heather ne l'avaient pas vue passer. Jou-Yi avait donc emprunté le même chemin que pour sortir. Ainsi, même si Chris Jones l'avait vue descendre, tandis que Heather ne la voyait pas sortir, les « baby-sitters » en auraient conclu qu'elle s'était arrêtée à la galerie commerçante du premier, où se trouvaient des boutiques et un coiffeur.

Si on rapprochait la tentative d'élimination de Malko de cette étrange escapade, la conclusion était évidente : Jou-Yi avait rendez-vous, et ce rendez-vous devait rester *absolument* secret.

Pourquoi cette rencontre avait-elle tant d'importance ? Quel jeu jouait la fiancée du colonel Chang ? Malko rappela Chris Jones.

— Jou-Yi avait des paquets ?

— Un seul, fit-il.

Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling. Presque sept heures. George Li n'allait pas tarder. Il essaya de se persuader que ses angoisses n'étaient pas fondées : le lendemain matin, le colonel Chang s'envolait vers les États-Unis.

*

* *

George Li ressemblait à un Malais, mais était tiré à quatre épingles comme tout bon Chinois. Il pinça soigneusement le pli de son pantalon avant de s'installer dans un des fauteuils du bar du *Hilton*, devant un Defender sans glace. Il sortit un petit bloc et rapporta à Malko ses informations.

— Le Chinois qui a tenté de vous tuer est connu dans le quartier, annonça-t-il. Il s'appelle Hoy Chan et possède un petit garage dans Jalan Pudu, tout près de l'endroit où il vous guettait. Mais il est aussi connu comme membre de la triade 99, spécialisée dans le racket des commerçants chinois et indiens. Il avait déjà été arrêté une fois pour une tentative de meurtre sur un commerçant récalcitrant. Il a dû être prévenu de votre passage et attendre, tapi dans l'égout.

— Que dit la police ?

George Li eut un sourire ironique

— L'enquête n'ira pas loin. Personne n'a rien vu. La police croit à un règlement de comptes. Et, à leurs yeux, cela fait un Chinois de moins. Aucun témoin n'a mentionné votre présence sur les lieux, pas plus que celle de Mr. Brabeck.

— Ce Chinois n'avait aucun lien avec Taiwan ? Insista Malko.

George Li hésita.

— Pas directement. Mais cette triade est originaire de Taiwan. Donc, il peut y avoir des passerelles...

— Et Kaoh-Siung ?

— J'étais là quand il est venu reprendre sa voiture. Il est descendu d'un taxi.

Donc, l'homme du contre-espionnage de Taiwan n'était pas resté dans le quartier. Et son absence coïncidait avec celle de Jou-Yi. Si Malko avait été tué, personne n'aurait pu se douter de cette coïncidence...

— Vous désirez savoir autre chose ? demanda George Li.

Dans une demi-heure, ils devaient tous aller dîner.

— Non, merci, dit Malko. Enfin, si : où pouvons-nous emmener le colonel Chang pour son dernier dîner à Kuala Lumpur ? Il a envie de manger chinois.

— Le *Sea-Food Garden*, à Bangsar, sur la place qui termine Jalan Talawiz. C'est populaire, mais c'est bon, conseilla George Li.

Malko tiqua intérieurement. Jalan Talawiz, c'est là que se trouvait la boutique de décoration de Shalima, la *stringer* de la CIA émergeant aussi au Goangbu chinois... Il espérait que ce n'était qu'une coïncidence, mais s'en assurerait.

*

* *

Le *Sea-Food Garden* était une sorte de caravansérail bruyant ouvert à tous les vents, que brassaient des ventilateurs, dans la zone des restaurants de Bangsar, quartier ouest de Kuala Lumpur. Malko rejoignit la table de Jou-Yi et du colonel Chang. Il était discrètement allé faire un tour dans Jalan Talawiz, à cinquante mètres. Trouvant

sans difficulté le magasin de décoration de Shalima. Une salle à manger de Leleu à la marqueterie de nacre, très « Art déco tropical », création de Claude Dalle, trônait en vitrine, mais la boutique était fermée et Shalima absente. Rassuré, Malko avait rejoint ses protégés.

Le colonel Chang avait déjà commandé un canard laqué pékinois, et Jou-Yi picorait avec ses baguettes dans différents hors-d'œuvre, avec des gestes de chat. Impénétrable. Chaque fois qu'il croisait son regard, elle souriait. Ce soir-là, elle portait une robe chinoise bleue ras du cou moulant sa lourde poitrine qui fascinait de toute évidence le colonel Chang. Ses seins semblaient greffés sur son corps mince.

Chris et Milton étaient privés de dîner, ce qui, vu leur peu de goût pour les nourritures exotiques, ne les chagrinait pas vraiment. Ils patrouillaient autour du restaurant, tandis qu'Heather Brown, à la table de Malko, surveillait les cuisines, un pistolet dans son sac, avec une balle dans le canon. Étant donné les réflexes de l'ex-Marine, les malveillants pouvaient bien se tenir...

Malko avait beau se creuser la tête, il n'avait toujours aucune idée du piège que pouvait avoir tendu le contre-espionnage taiwanais. Le dîner se termina calmement et ils reprirent la route du *Hilton*. En les quittant, Malko avertit le couple :

— Demain, nous partons à neuf heures. Soyez prêts.

Pour la dernière nuit, le dispositif de veille était le même.

Les « gorilles » se reposeraient dans l'avion... Malko passa une mauvaise nuit, cherchant toujours la solution à son problème. À sept heures, il était debout. On lui apporta son breakfast avec le journal local qu'il feuilleta rapidement. Il allait le fermer quand un article attira son regard : les douaniers malais avaient saisi sur un bateau en provenance de Thaïlande une importante cargaison d'héroïne. Plus de vingt kilos. Le journaliste soulignait que les trafiquants risquaient la peine de mort, rappelant l'aventure de la jeune Française impliquée dans un trafic de drogue et sauvée de justesse de la pendaison...

C'est sous la douche qu'il eut une illumination. C'était tellement vicieux qu'il mit un moment à se convaincre. Sitôt habillé, il se rua sur le téléphone et appela Mira Mafira. Tombant sur la messagerie, il laissa un message, lui demandant de le rappeler d'urgence. Sans trop d'espoir : elle dormait sûrement.

Le téléphone sonna trois quarts d'heure plus tard, alors qu'il allait descendre. La voix endormie de Mira demanda :

— Qu'est-ce qui te prend de m'appeler à une heure pareille ?

— Je voulais un renseignement, dit-il. Hier, j'ai suivi Kaoh-Siung. Il s'est rendu dans le quartier de Chow-Kit. Précisément dans une ruelle derrière Jalan Chow-Kit. Qu'est-ce qu'il pouvait bien y faire ?

— C'est pour cela que tu m'appelles aux aurores ! Je ne sais pas, moi, c'est un quartier mal famé, plein de drogués. Peut-être qu'il se drogue lui aussi. Le soir, c'est dangereux, c'est plein de junkies shootés à l'héroïne.

— La police ne les arrête pas ? S'étonna Malko. Je croyais que le trafic de drogue était puni de mort, en Malaisie.

— Le trafic, mais pas l'usage, souligna la Palestinienne. Ils pendent une douzaine de trafiquants chaque année. Ils ont même pendu un Allemand, l'année dernière, en dépit des protestations diplomatiques. Bon, je peux me rendormir ?

— Tu peux, fit Malko.

— N'oublie pas que je suis souvent à Londres et que je t'ai donné mon numéro, fit langoureusement la Palestinienne, redevenue « Mira-la-Salope », avant de raccrocher.

Malko reposa l'appareil, l'estomac noué, sans lui dire qu'elle avait gagné son million de dollars. Il venait de tout comprendre. Jou-Yi était une abominable garce... Si les Taiwanais l'avaient laissée partir, c'est qu'ils l'avaient « retournée ». Elle avait rejoint le colonel Chang pour régler son sort d'une façon particulièrement abjecte. Malko aurait mis sa tête à couper que Kaoh-Siung était allé se procurer de la drogue à Chow-Kit pour la lui remettre. Ensuite, quoi de plus facile que de la glisser dans la valise du colonel Chang... Qu'il se fasse prendre en sortant du pays ne changeait rien à la gravité de son crime, selon la loi malaise. Il encourait la peine de mort pour trafic d'héroïne...

Quelle pression avait-on exercée sur Jou-Yi ? C'était un autre problème.

Le premier réflexe de Malko fut de se précipiter chez le colonel Chang pour lui faire ouvrir ses bagages... Il se reprit à temps. S'il avait raison, cela allait provoquer un drame abominable. Le monde du colonel Chang allait s'écrouler. Ou bien Jou-Yi nierait et pourrait prendre prétexte de ses soupçons pour refuser de partir avec lui.

Et on repartait pour un tour...

La seule riposte était la ruse. De toute façon, il restait à Malko un peu de temps avant d'arriver à la douane, sûrement prévenue par Kaoh-Siung. Il contint sa fureur, sortit de sa chambre pour gagner la suite de Chang. Le colonel lui ouvrit, radieux. Malko aperçut les bagages, déjà empilés dans un coin. Jou-Yi sortit de la salle de bains. Il sembla à Malko qu'elle était plutôt pâle, mais elle lui sourit.

— Nous sommes prêts, annonça le colonel. J'ai appelé le bagagiste.

— Parfait, dit Malko. Nous le sommes aussi.

Au même instant, le bagagiste en uniforme rouge apparut et commença à charger les bagages.

— Venez aussi prendre les miens, réclama Malko. Au 1436. Tourné vers le colonel, il enchaîna : Allez-y, je vous rejoins !

Tous se dirigèrent vers l'ascenseur. Le poul de Malko battait à 150. Cela tenait à un fil. Heureusement, l'ascenseur arriva immédiatement, avalant Jou-Yi et le colonel Chang. Le bagagiste était déjà devant la porte de la chambre de Malko. Là, il y avait un moment délicat. Malko lui adressa son sourire le plus enjôleur.

— Mon ami croit avoir oublié quelque chose dans sa chambre, pourriez-vous vérifier s'il ne reste rien ?

Pour le motiver, il lui tendit un billet de vingt ringits et le Malais se précipita ventre à terre. Il n'avait pas tourné le dos que Malko arracha du chariot la valise du colonel Chang et se rua dans sa chambre. Moment d'angoisse : si elle était fermée à clef, son plan tombait à l'eau.

Elle ne l'était pas.

Le couvercle relevé, il se mit à fouiller rapidement. Il n'avait pas terminé qu'une voix derrière lui le fit sursauter :

— Il n'y a rien dans la chambre, *sir*...

— Je regarde dans la valise de mon ami ! fit Malko. J'arrive.

Respectueusement, le Malais resta sur le pas de la porte. Le poul en folie, Malko tâtait toutes les affaires du colonel. Soudain, il sentit quelque chose d'épais et de mou dans les plis d'une chemise. Il passa la main entre les deux pans et ramena un sachet en plastique d'une vingtaine de centimètres, enveloppé de papier marron. Discrètement, il le glissa sous sa veste, referma la valise et se retourna.

— Tout va bien ! Il a dû l'oublier autre part. Vous pouvez descendre les bagages.

Il se précipita dans la salle de bains et s'y enferma. Le temps de défaire le papier marron, il découvrit des caractères chinois et un grand chiffre 4 sur le sachet contenant une poudre blanche.

De l'héroïne n° 4 « White China », en provenance du Triangle d'Or. De quoi envoyer le colonel Chang à la potence... Il déchira le paquet et le vida dans les WC, tirant ensuite la chasse d'eau... Il fit subir le même sort au plastique. Cinq minutes plus tard, il descendait, à la fois rassuré et écoeuré. Il prit soin de ne pas croiser le regard de Jou-Yi tandis qu'ils se dirigeaient vers les voitures. Le dispositif de protection de la CIA était impressionnant : une douzaine d'hommes en tout. Si Kaoh-Siung était dans les parages, il devait bien rire...

*

* *

Rien qu'en voyant les deux douaniers malais, qui normalement ne contrôlaient pas les étrangers à la sortie, se tenir sur leurs gardes en

voyant s'approcher leur groupe, Malko sut qu'il avait eu *totale*ment raison. Ils avaient été avertis. Poliment, ils demandèrent leurs passeports à tous les voyageurs, prenant leur temps pour les examiner. Malko ne quittait pas Jou-Yi des yeux. Elle était crayeuse, livide. Précipitamment, elle mit ses lunettes noires. Les douaniers rendirent les passeports. Puis l'un d'eux désigna deux des valises : celle de Malko et celle du colonel Chang.

Malko eut soudain une angoisse horrible. Et si lui aussi avait été visé ? Il n'avait pas pensé à vérifier. De toute façon, il était trop tard. L'estomac noué, il regarda le douanier inspecter ses affaires, mais son pouls ne reprit son rythme normal qu'une fois l'inspection terminée.

Celle de la valise du colonel dura plus longtemps. Les douaniers s'étaient mis à deux, examinant les vêtements un par un, les posant en pile à mesure qu'ils les sortaient. La valise vide, ils la tâtèrent alors sous toutes les coutures, afin de s'assurer que rien n'était dissimulé dans la doublure. Exaspéré, Timothy Applegate, exhibant son laisser-passer diplomatique, s'énerva.

— Nous devons décoller très vite, vous ne pouvez pas vous dépêcher ? Vous voyez bien qu'il n'y a rien !

À regret, le douanier remit les affaires en place et referma la valise, leur faisant signe qu'ils pouvaient passer, mais les suivant longuement des yeux. Frustré.

Muette, décomposée, Jou-Yi s'accrochait au bras du colonel Chang, accroché, lui, à sa serviette. Ils franchirent encore l'immigration, puis gagnèrent la salle de départ, où un minibus les attendait pour les conduire au Falcon 900 charté par la CIA. Malko ne poussa un soupir de soulagement que lorsque les portes de l'appareil furent refermées.

Jou-Yi et le colonel étaient assis au premier rang, lui et les trois « baby-sitters » derrière. L'appareil roula jusqu'à la piste et décolla. Quelques minutes plus tard, ils survolaient les cocoteraies immenses s'étendant jusqu'à la mer.

Plus rien ne pouvait leur arriver. Deux F 18 américains, décollés d'un porte-avions de la VII^e Flotte, les attendaient à la limite de l'espace aérien malais pour les escorter jusqu'à leur prochaine étape, Bangkok.

À peine l'appareil eut-il atteint son altitude de vol que Jou-Yi se leva pour aller aux toilettes. Le colonel Chang semblait somnoler, sa serviette à ses pieds. Malko allongea le bras lorsque la jeune femme passa à côté de son siège, la prenant par le poignet et la forçant à s'asseoir à côté de lui. Il lui ôta ses lunettes et vit ses yeux remplis de larmes.

— Pourquoi ? demanda-t-il à voix basse.

Brutalement, les larmes se mirent à couler sur le visage de la

jeune femme sans qu'elle puisse les retenir. Ses lèvres tremblaient.

— Je n'ai pas pu faire autrement ! murmura-t-elle. Laissez-moi ! Ma mère... Maintenant, je ne la reverrai jamais plus. Et elle va bientôt mourir. Seule... Oh, *My God* !

Elle se prit la tête dans ses mains. Malko la regarda, partagé entre la répulsion et la pitié. Comment la juger ? Il imagina les pressions qu'elle avait dû subir et lui dit à voix basse :

— Calmez-vous, maintenant c'est fini ! Le colonel Chang ne saura jamais rien. De toute façon, il vous aurait pardonné. Il vous aime. Pour votre mère, nous ferons l'impossible.

Elle hocha la tête et murmura :

— Oui, c'est fini. Laissez-moi maintenant.

Elle se leva et gagna les toilettes à l'arrière. Par un hublot, Malko aperçut les deux Hornet F 18 de l'US Navy, ce qui lui rappela les Sukhoi de Langkawi. Le Falcon 900 grimpait en douceur au milieu des nuages. Épuisé nerveusement, il ferma les yeux. C'est le stewart qui le réveilla, penché sur lui.

— Un peu de café, *sir* ?

Il se pencha en avant. Le siège de Jou-Yi était vide. Il regarda son chronographe Breitling : il avait dormi quarante minutes.

Il se leva brusquement et fonda vers les toilettes. La porte était verrouillée. Il appela à mi-voix :

— Jou-Yi !

Pas de réponse. Il frappa, sans plus de succès. C'est en baissant les yeux qu'il aperçut la tache sombre qui s'élargissait sur la moquette. Un liquide suintait sous la porte. Il se pencha et passa son doigt dessus, l'examinant ensuite.

C'était du sang.

Il se souvint alors que Jou-Yi avait emporté son sac aux toilettes. Dedans, il devait y avoir de quoi se trancher les veines. L'estomac retourné, la gorge nouée, il fixa la porte close. Même en l'enfonçant, ce serait sûrement trop tard pour sauver Jou-Yi. Trop de temps s'était écoulé.

C'était la dernière victime de l'opération « Phoenix ». Écartelée entre sa mère et l'homme qu'elle aimait, elle avait craqué. Il retourna à sa place. Le Falcon 900 glissait au-dessus des nuages, encadré par les deux F 18 de l'US Navy. Malko se demanda s'il allait avertir le colonel Chang.

Celui-ci s'était endormi, la bouche ouverte, pensant voler vers le paradis alors qu'il allait vers l'enfer.

Bouleversé, Malko décida de lui laisser encore quelques heures de paix.

- [2] Langkawi International Military Air Show.
- [3] Ministry of Justice Investigation Bureau.
- [4] Emergency (Urgences)
- [5] Tout va bien se passer.
- [6] La tête couverte du foulard islamique.
- [7] National Security Agency. Agence fédérale chargée de l'espionnage électronique.
- [8] Human Intelligence.
- [9] Foire aux Zippos.
- [10] Attention !
- [11] Chéri
- [12] 1 dollar = 3,30 ringits.
- [13] Littéralement : poissons en eau profonde.
- [14] Plus d'essence.
- [15] Oui ! Oui ! Encore ! Encore !
- [16] Organisme d'État russe chargé de l'exportation du matériel de guerre.
- [17] Bonsoir!
- [18] Commandos « action ».
- [19] Qu'est-ce que vous voulez?
- [20] Ne déconne pas !
- [21] Bon Dieu !
- [22] Calot noir porté en Malaisie.
- [23] Il n'y a pas de mal.